

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1923

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

LECHARPENTIER Constant (Auguste-Désiré)

Né à Saint-Sylvain (Calvados)

le 27. Juillet 1885

UN MÉDECIN MYSTIQUE AU XVII^e SIÈCLE

Jean Hamon

MÉDECIN ET SOLITAIRE DE PORT-ROYAL

1618 - 1687

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

Président : M. CHAUFFARD, Professeur.

GABRIEL ENAULT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

28, place de la République, MAMERS

1923

LE DOYEN : M. ROGER.

PROFESSEURS : MM.

Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	ACHARD.
	WIDAL.
	GILBERT.
	CHAUFFARD.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.	P. MARIE.
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	LEJARS.
	HARTMANN.
Clinique ophtalmologique.	GOSSET.
Clinique des maladies des voies urinaires	De LAPERSONNE.
	LEGUEU.
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique.	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.	MM.	MM.
ABRAMI	DUVOIR	LE LORIER	REITTERER
ALGLAVE	FISSINGER	LEMIERRE	RIBIERRE
BASSET	GARNIER	LEQUEUX	ROUSSY
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEREBoullet	ROUVIÈRE
BLANCHETIÈRE	GRÉGOIRE	LÈRI	SCHWARTZ
BRANCA	GUÉNIOT	LÉVY-SOLAL	STROHL
CAMUS	GUILLAIN	MATHIEU	TANON
CHAMPY	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHEVASSU	JOYEUX	MOCQUOT	TIFFENEAU
CHIRAY	LABBÉ (Henri)	MULON	VILLARET
CLERC	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	
DEBRÉ	LANGLOIS	PHILIBERT	
DESMAREST	LARDENNOIS	RATHERY	

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A la mémoire de mon Père,

A ma Mère,

A mes Maîtres dans les Hôpitaux,

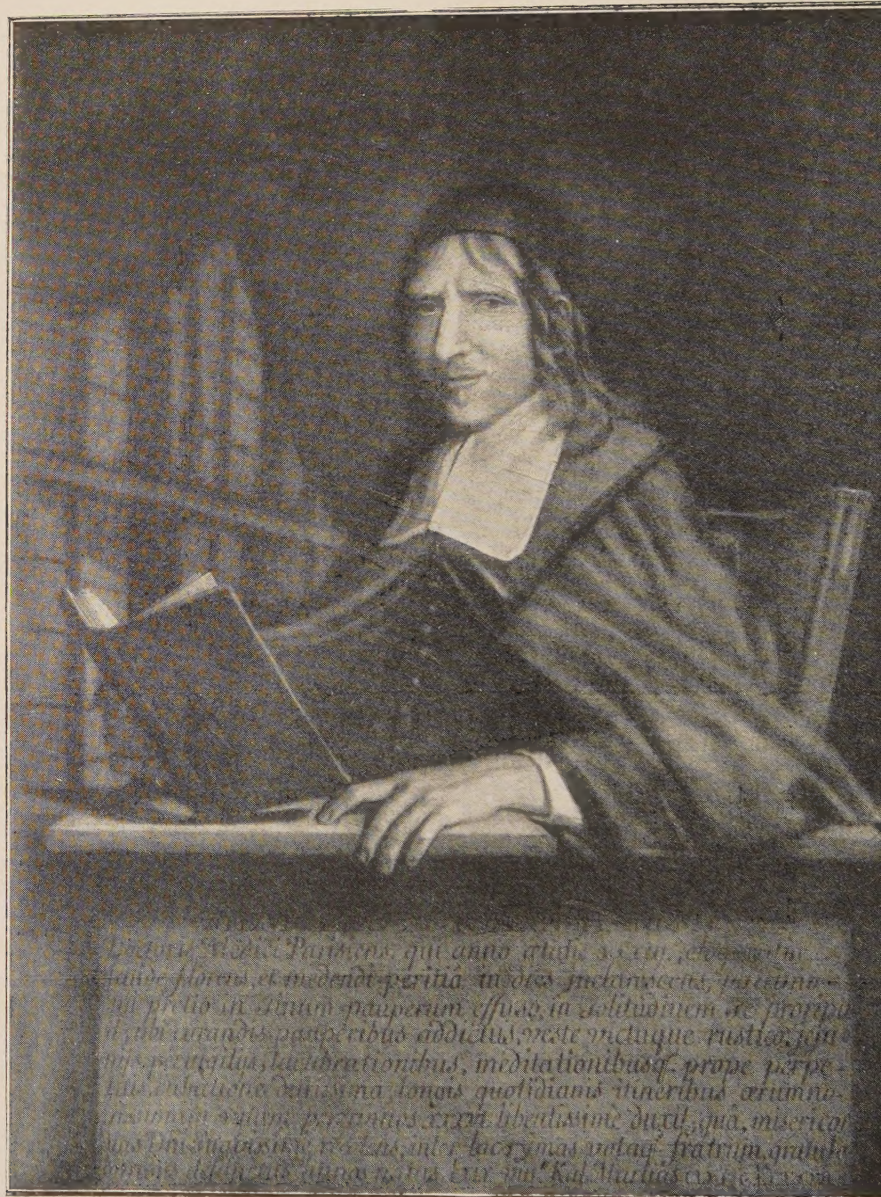
A la mémoire de M. A. GAZIER,

*Qui nous ouvrit avec tant d'amabilité
le trésor de son érudition et de ses
documents personnels.*

A M. le Professeur CHAUFFARD

Membre de l'Académie de Médecine,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Professeur de Clinique médicale,
Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine,

*Qui nous a encouragé dans la rédaction
de cette thèse, et qui nous a fait
l'honneur d'en accepter la prési-
dence.*



PORTRAIT DE MONSIEUR HAMON

Par Philippe de Champaigne

(Collection de la Faculté de Médecine de Paris.)

AVANT-PROPOS

Si de récentes publications n'avaient attiré notre attention sur Jean Hamon, médecin de Port-Royal, son beau portrait peint par Philippe de Champaigne aurait suffi pour éveiller notre curiosité. Il est en effet comme un joyau dans la riche collection artistique que possède la Faculté de Médecine de Paris.

En entreprenant cette étude biographique, notre première intention n'était que de rechercher les qualités médicales qui avaient rendu Jean Hamon célèbre en son temps. Aussi n'avons-nous rien négligé à cet égard : nous nous sommes reporté à ses thèses conservées par la Faculté, nous en avons traduit les principaux passages, nous avons noté dans ses ouvrages extra-médicaux tout ce qui présentait quelque rapport avec la médecine. Si le médecin nous attirait d'abord avec prédilection, nous savions bien, sans doute, qu'il n'avait révolutionné notre art par aucune théorie ou découverte retentissantes. Mais comme il avait laissé la réputation d'un des plus habiles praticiens du XVII^e siècle, et par là illustré la Faculté de Paris, une telle étude nous paraissait de ce fait suffisamment justifiée.

Cependant à mesure que nos recherches se poursuivaient, nous constatons de jour en jour que la biographie de Jean Hamon ne pouvait être ainsi tronquée, et restreinte au seul

côté médical. Car il fut pour le moins aussi célèbre par son ascétisme que par ses dons de praticien, par ses vertus que par sa science, et il laissa la réputation d'un des hommes les plus mortifiés du siècle de Rancé. Nous fûmes ainsi entraîné à tenter l'essai d'une biographie complète présentant l'homme tout entier : le mystique aussi bien que le médecin, l'un inséparable de l'autre.

M. Henri Brémond écrivait naguère (1) : « On peut, on doit retoucher le Saint-Cyran de Sainte-Beuve, et sa Mère Agnès, mais son portrait de M. Hamon est une pure merveille... Il a tout dit et divinément. Reprendre après lui M. Hamon serait une impertinence ! » Nous ne l'ignorions pas, et pourtant nous avons commis cette impertinence. D'abord parce que Sainte-Beuve a fait surtout *un portrait*, et s'est beaucoup plus attaché au caractère, à l'âme, à la psychologie religieuse de M. Hamon qu'à la trame historique de sa vie. Or notre ambition a été précisément de raconter, dans un travail d'ensemble et critique, la trame complète de cette existence. Nous avons d'ailleurs pu y découvrir quelques chaînons perdus et apporter quelques documents inédits. D'autre part, ni Sainte-Beuve, ni personne jusqu'ici, n'ont considéré à part, et spécialement, M. Hamon médecin : c'est ce que nous avons essayé de faire dans la seconde partie de cette étude.

Enfin, s'il fallait encore d'autres raisons pour justifier ce travail, et bien qu'elles ne puissent être qu'accessoires dans un sujet d'histoire de la médecine, nous pourrions dire qu'en pénétrant dans l'intimité de Jean Hamon, nous entrons du même coup un peu plus avant dans l'intimité de plusieurs personnages du grand siècle. Hamon fut en effet le compa-

(1) H. Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome IV : L'École de Port-Royal.

gnon de solitude d'Arnauld et de Nicole, il fut le maître préféré de Racine qui rechercha son voisinage jusque dans la tombe, il fut l'ami du célèbre de Rancé, il fut le médecin que de Retz voulait avoir à demeure dans sa prison, il fut le confrère que les médecins des Rois et des Grands allaient arracher du fond de son désert et de son humilité pour lui demander la lumière de ses conseils et de son expérience. Et surtout nous entrons plus intimement avec lui dans cette abbaye de Port-Royal, dont Jean Hamon ne fut pas que l'austère et très humble habitant, mais dont il fut pendant quatre années toute l'âme et comme le seul directeur.

Il était fatal qu'un tel personnage nous entraînât souvent vers des sujets étrangers à la médecine. Quoiqu'il en soit, Jean Hamon fut l'un des nôtres et, malgré sa situation particulière, il n'en demeure pas moins représentatif d'une époque et d'une école médicale : comme tel il pouvait faire l'objet de notre enquête et il avait droit à sa biographie.

Nous avons relaté avec impartialité les sentiments qui ont dominé sa vie, sans vouloir discuter les croyances ni juger les événements. Et notre but n'a été que de faire revivre, dans son cadre de la Faculté et de Port-Royal, un homme en qui se manifesta le rare et curieux assemblage d'un médecin et d'un mystique également réputés.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PREMIÈRE PARTIE

La Vie — Le Caractère — L'Œuvre

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE (1618-1650)

ENFANCE. — JEUNESSE. — L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE. — DÉBUTS DANS LA PRATIQUE MÉDICALE. — CONVERSION. — ENTRÉE A PORT-ROYAL DES-CHAMPS.

I

Jean Hamon naquit à Cherbourg le 2 Janvier 1618. Les Archives de l'Hôtel de Ville possèdent encore son acte de baptême, ainsi rédigé : « *Mil six-cent dix-huit. Janvier. Le deuxième jour. Jean fils de M^{re} René Hamon n^{oe} par Jean Hommest, marraine Catherine femme de Pierres de Saint Germain.* »

Peu de renseignements nous sont parvenus sur sa famille (1). On sait cependant que son oncle maternel, Pierre Hommest, sieur de Rombec, échevin de la ville de Cherbourg, était docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, qu'il exerça à Paris pendant plusieurs années avec beaucoup de distinction et qu'il se retira à Cherbourg en 1632. Nous savons aussi que Jean Hamon avait une sœur (2) dont la fille devint religieuse de Port-Royal (3), et dont l'un des deux fils, M. Drageville, devint médecin de la duchesse de Lesdiguières. Nous savons enfin que Jean Hamon reçut dans son milieu une éducation religieuse assez sévère, et lui-même racontait quelquefois que chez son père, en carême, on ne mangeait qu'à cinq heures du soir.

Lorsqu'il fut en âge d'étudier, ses parents le mirent en pension « à

(1) Voir l'appendice n° 1.

(2) *Lettres et Opuscules* de M. Hamon, tome I, lettre XXIII.

(3) *Lettres et Opuscules*, tome I, lettre XXXVII. — Voir aussi les *Mémoires* de Fontaine.

cinq lieues de Cherbourg (1). » C'est là qu'il commença l'étude du latin et du grec. Intelligent et éveillé, il ne tarda pas à prendre contact avec le succès. Cela ne fut d'ailleurs pas sans lui donner une pointe de vanité et sans le porter à la recherche des compliments : « Je me souviens, dit-il, qu'étant tout petit, j'avais un grand désir d'être aimé et estimé de mes maîtres. » C'est le souvenir de ces premières vanités innocentes qui lui fera écrire beaucoup plus tard : « Que sais-je si Dieu ne me punit pas de ma vanité du temps passé, en permettant maintenant que mes supérieurs aient trop d'estime pour moi !... » Son amour-propre d'enfant était même si aigu qu'il allait jusqu'à la fierté et parfois jusqu'à la susceptibilité, à ce point que le jeune élève supportait mal les réprimandes : « Dès ma plus tendre enfance, avoue-t-il, je n'ai jamais aimé être repris par personne. » Sans doute ce léger travers s'atténuera, et plus tard, malgré la renommée, Jean Hamon deviendra le plus humble et le plus docile des hommes. Mais pourtant nous verrons en quelques circonstances de sa vie reparaitre des traces de cette susceptibilité native. Aussi bien lui-même s'en rend compte quand il confesse que « plus tard ce défaut ne s'est guère passé. » Et pourtant, ajoute-t-il naïvement, « il s'est présenté depuis des occasions, et il n'y en a encore que trop tous les jours, où j'aurais eu grand besoin d'être humilié. »

C'est pendant sa première année de pensionnat qu'il faillit être victime d'un accident qui l'émut beaucoup. Un matin, presque aussitôt après le réveil, la maison s'écroula. C'était le matin du jour des Rois, et dans la suite, Jean Hamon ne se rappela jamais cet événement sans être encore tout bouleversé à l'idée que la mort aurait pu le surprendre avec une conscience chargée, car la veille des Rois, comme un bon petit normand qu'il était, il avait oublié pendant le souper les règles de la tempérance. « La seule chose dont je me souviens depuis l'enfance, dit-il, c'est que j'étais gourmand. Or la veille des Rois on fait des excès presque par toute la Basse-Normandie, et il n'y a pas jusqu'aux enfants qui s'en ressentent.. »

Ces petits défauts n'empêchaient cependant pas que, dès cette époque, Jean Hamon se plût à des pensées plus sérieuses que celles de son âge. Il lisait en effet avec plaisir les *Proverbes* de Salomon, et les annotait même en marge. « Il me souvient, dit-il, qu'étant tout enfant, et n'entendant pas encore le latin le plus grossier, comme j'aimais fort les sentences (ce qui est le caractère des moindres esprits, ainsi que je

(1) Peut-être à Valognes.

le lisais dernièrement quelque part) je lus par rencontre quelque chose des *Proverbes* de Salomon que je trouvai admirables, et j'en fis un petit extrait des plus belles sentences, c'est-à-dire de celles dont je pouvais entendre le latin, et qui avaient quelque chose de moral... » Il en lisait tous les jours cinq ou six, en cherchait le sens édifiant et le notait en marge du livre. « J'écrivais quelque part à la marge du livre ce qui m'était venu à l'esprit ; mais seulement en quatre ou cinq paroles, et quelquefois en une, me contentant par exemple de mettre à la marge *humilité*, lorsque je croyais que c'était l'instruction que l'on pouvait tirer de quelque Proverbe, encore qu'il n'y en fût pas parlé dans le texte, et qu'il n'y eût rien d'approchant. Depuis ce temps j'ai eu beaucoup d'inclination aux Proverbes. » Cette tendance de son esprit est à retenir. Car c'est « le goût des spiritualités morales » qui le portera plus tard à chercher le sens figuré de toute chose ; c'est son penchant pour les sentences qui attirera avec prédilection le médecin hippocratique vers les Aphorismes ; et c'est lui encore qui lui fera buriner magistralement en formules condensées les belles épitaphes du *Nécrologe* de Port-Royal.

Nous ne savons combien de temps Jean Hamon resta dans sa pension des environs de Cherbourg. Mais contrairement à l'opinion d'un historien de Port-Royal (1), il est certain qu'il vint à Paris avant la fin de ses études (2). D'ailleurs il n'aurait pu se présenter dans la suite à la Faculté de médecine sans justifier, comme c'était alors la règle (3), d'au moins quatre années d'études à l'Académie de Paris. D'autre part l'éclat dont il brilla bientôt dans les Belles-Lettres et l'éloquence porte à croire qu'il les étudia sous des maîtres qui surent mettre leur élève en valeur. Enfin j'ai quelque raison pour affirmer que c'est au Collège d'Harcourt, aujourd'hui lycée Saint-Louis, que le jeune Hamon vint terminer ses études. En effet un poème en vers latins, intitulé *Victor lemovic* (4), le vainqueur limousin, daté de 1644, porte à la suite du nom de Jean Hamon la mention *Ex Harcuriano*, qui signifie ancien élève du Collège d'Harcourt.

(1) Besoigne.

(2) C'est aussi l'avis de Bonaventure Racine et de Hazon.

(3) Sabatier : *Recherches historiques sur la Faculté de Médecine de Paris*, 1 vol. 1837. — Voir aussi les ouvrages de Chomel, Corlieu, Chereau sur la F. M.

(4) Bien que ce poème ait été parfois attribué à d'autres auteurs, la première édition, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, est bien signée *Jean Hamon*. D'autre part, les biographes, se copiant les uns les autres, vont répétant que ce poème est intitulé *Convivium lemovic* (le banquet limousin), alors que le vrai titre est celui que j'indique ci-dessus. J. Hamon aurait eu vingt-six ans lors de la publication de ce poème et étudiait la médecine depuis bientôt deux ans.

II

L'estime de ses maîtres et les remarquables talents d'humaniste de Jean Hamon attirèrent bientôt sur lui l'attention d'une famille noble, et il fut choisi comme précepteur du jeune Achille de Harlay (1). Celui-ci devait être dans la suite Premier Président du Parlement de Paris et laisser, même au dire de Saint-Simon qui ne l'aimait cependant pas, la réputation d'un des plus savants et des plus remarquables magistrats de son siècle. L'élève était alors bien jeune pour qu'il pût déjà profiter des leçons de son maître (2), et la charge confiée à Jean Hamon n'était guère qu'une protection de la famille de Harlay. Mais des liens de profonde estime et d'affection s'établiront ensuite et uniront toute leur vie ces deux personnages. Il est probable que c'est à Jean Hamon que M. de Harlay dut ce grand amour des Lettres qui l'amena plus tard à protéger les écrivains et à entretenir des relations avec plusieurs, en particulier avec La Fontaine qui lui adressa quelques Épîtres. On aime à penser que le fabuliste rencontra quelquefois Jean Hamon dans le cabinet du magistrat. M. de Harlay semble avoir également emprunté à son maître et ami le goût des sentences et des maximes, car on dit qu'elles étaient son langage ordinaire, même dans les propos communs. De même l'esprit fin du maître normand marqua sa trace sur l'esprit de l'élève, car M. de Harlay était célèbre pour son goût de la plaisanterie et des bons mots. On raconte, entre autres boutades spirituelles, qu'un jour à l'audience, voyant un tiers des conseillers dormir, un tiers causer, un tiers à peine écouter, il dit de manière à être entendu de tous : « Si ces messieurs qui parlent faisaient comme ces messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient peut-être entendre ! » Un autre jour, comme les Jésuites et les Pères de l'Oratoire étaient sur le point de plaider ensemble, le Premier Président les manda et voulut les accommoder. Il travailla un peu avec eux, puis les reconduisant : « Messieurs, dit-il aux Jésuites, c'est un plaisir de vivre avec vous »,

(1) A. de Harlay, troisième du nom, né le 4^{er} Août 1639, mort le 23 Juillet 1712. Exercé les fonctions de Premier Président du Parlement de Paris à la place de Nicolas Potier de Novion de 1689 à 1707. Était le fils de Achille II de Harlay et de Jeanne-Marie de Bellièvre. Épousa en 1667 la fille du Premier Président Lamoignon.

(2) Il n'aura que douze ans quand M. Hamon se retirera à l'ort-Royal.

et, se tournant aussitôt, aux Pères de l'Oratoire : « Et un bonheur, mes Pères, de mourir avec vous !.. » (1)

On a dit que Jean Hamon fit plus tard avec M. de Harlay un voyage à Rome, mais je n'ai pu vérifier cette affirmation.

Le jeune précepteur venait à peine d'être choisi pour ce poste honorable, lorsque en 1642, âgé de vingt-quatre ans, encouragé par ses protecteurs, il se présenta à la Faculté de médecine de Paris pour y commencer ses études. Sa carrière d'étudiant fut extrêmement brillante. Deux ans seulement après son entrée, en 1644, à peine Bachelier, il fut nommé Paranymphe de la précédente licence. On sait que *l'acte des Paranympbes*, un des plus anciens usages de la Faculté, était une sorte d'allégorie qui figurait les épousailles des nouveaux licenciés et de la Faculté. *Le Paranymphe* était un personnage mystique qui donnait son nom à une cérémonie. Chez les Grecs, dit Hazon, on appelait *Παρανυμφος* celui qui faisait les honneurs de la noce, et qui se tenait près du nouveau-marié quand celui-ci conduisait sa jeune épouse dans la maison conjugale. Le Paranymphe était donc une espèce de garçon d'honneur. Le Doyen de la Faculté remplissait cette fonction, mais confiait parfois à quelqu'un de remarquable par sa culture et son éloquence le soin de prononcer l'éloge de la Faculté ou de la Médecine. C'est ainsi que le 19 Juin 1644, Jean Hamon, Bachelier émérite, s'acquitta de cette charge avec une telle éloquence et une facilité si remarquable qu'il provoqua l'admiration et s'attira l'amitié de tous les docteurs. Le souvenir de cette séance est conservé dans nos registres de la Faculté (2).

Il avait d'ailleurs si bien réussi que l'année suivante (1645) l'Université, qui connaissait sa réputation d'éloquence et de belle latinité, le chargea de prononcer l'oraison funèbre de M. Amelot. Ce personnage était Premier Président de l'une des Chambres des Enquêtes, et l'Académie voulait à sa mort lui témoigner de la reconnaissance pour la protection qu'elle en avait reçue dans une affaire du Pré-aux-Clercs (3). Cette fois encore le jeune orateur sut répondre à l'attente de son

(1) Le commentateur explique que « souvent, en effet, à la Cour de Louis XIV, des pénitents habituels des Jésuites qui suivaient leur direction pendant leur vie mondaine ne voulaient mourir qu'avec le secours des Oratoriens ou d'autres religieux. » *A. de Harlay*, par E. Pilastre, Paris, 1904.

(2) Voir aussi dans les manuscrits de la Faculté de Médecine de Paris, *Annales Medici* par Bertrand, folio 171.

(3) L'Université et l'Abbaye de Saint-Germain avaient eu de fréquentes difficultés au sujet de la délimitation des terres du Pré-aux-Clercs.

auditoire, et son discours lui valut l'assentiment et les félicitations de l'Assemblée

Mais Jean Hamon ne brilla pas que dans l'éloquence profane. Il appliqua aussi ses dons aux sujets de thèses qu'il soutint comme étudiant ou qu'il fit plus tard soutenir comme docteur-régent. Ces thèses, qui se trouvent toutes à la Faculté de Paris, furent autant de succès. Et nous savons quelle solennité revêtaient ces séances, qui duraient de six heures du matin à midi, prêtant à une débauche d'éloquence, et à la plus grande diversité d'objections et d'arguments. Mais, à la vérité, l'émulation de la jeunesse d'alors était poussée beaucoup plus vers la dialectique que vers le côté pratique de la science. Comme le dit Maurice Raynaud (1), il s'agissait surtout de remporter un succès oratoire, de triompher dans une lutte académique, et très peu d'étudier un sujet médical. Présider une thèse avec éclat ou paraître avec honneur dans une séance solennelle : tel était le comble de l'ambition. Certains jours d'argumentation publique on aurait pu croire « que la médecine n'était qu'une branche de la littérature. » Aussi les thèses avaient-elles parfois les titres les plus inattendus. Un des derniers représentants de l'ancienne Faculté, Corvisart, marque l'extrême limite de l'état d'esprit auquel on était arrivé lorsque, en 1787, il osa argumenter, le verre en main, sur cette grave question : « Faut-il boire du vin pur en mangeant des huîtres ? »

Nous ne trouvons pas de ces bizarreries dans les sujets traités par Jean Hamon. Si ses thèses comportent beaucoup de dialectique et de philosophie, elles traitent cependant toujours des sujets d'hygiène, de pathologie, de thérapeutique ou de déontologie.

La première en date de ses thèses est du 12 Janvier 1645 et porte le titre : « *Obstetne πολυμυζα felicitati ingenii?* » (2) — Le 11 Janvier 1646 il discutait la proposition *An deformitas sine morbo?* — Le 8 mars de la même année, Nicolas Brayer présidait une thèse de Jean Hamon sur ce sujet : *An una bene valendi ratio mediocritas?* (3) Enfin, son examen de licence passé avec honneur, il reçut le 10 décembre 1646, âgé de vingt-huit ans, sous la présidence de Jean Piètre, le bonnet de Docteur. Je dois rectifier ici l'erreur du dictionnaire Dechambre qui attribue à Jean Hamon comme thèse de doctorat une thèse soutenue

(1) M. Raynaud : *Les médecins au temps de Molière.*

(2) La pléthore nuit-elle au développement de l'intelligence?

(3) Cette thèse n'est pas signalée dans les *Quæstiones Medicinæ* de Baron, mais je la trouve dans le Recueil des thèses de l'année 1646.

beaucoup plus tard par le fils d'un de ses amis, J. B. Dodart. De même Derocque, dans un article de la *Revue médicale de Normandie* (1) attribuée à tort à Jean Hamon la thèse *An deformitas sine morbo* comme thèse de doctorat. La vérité c'est que le 23 Novembre 1646, à la Vespérie, c'est-à-dire à l'acte qui précédait de quelques jours celui où le licencié était reçu Docteur, et dans lequel il devait argumenter sur un sujet donné comportant deux propositions contraires, le sujet proposé à Jean Hamon fut celui-ci :

$$\text{An} \left\{ \begin{array}{l} \text{semicoctarum carniū Juscula} \\ \text{semicocta Hordeata} \end{array} \right\} \text{noxia?}$$

Et le 10 décembre, jour de son doctorat, il argumenta sur cet autre sujet :

$$\text{An lienis} \left\{ \begin{array}{l} \text{Excisio} \\ \text{Verberatio} \end{array} \right\} \text{exploranda? (2)}$$

Puisque nous en sommes aux précieux registres manuscrits de la Faculté de Médecine de Paris, signalons qu'à chaque instant il y est fait mention de Jean Hamon étudiant. Combien de fois en les parcourant n'ai-je pas trouvé cette indication : *Joannes Hamon, Constantiniensis, Caesarisburgiensis* (Jean Hamon de Cherbourg, diocèse de Coutances.) Tantôt le Doyen, qui tenait ces registres, accuse réception des droits versés par le petit étudiant normand : *Accepi pro anatomia die sabbati 12 mensis Martii 1644 a Magistro Joan-Hamon Constantiniensis XIII*. Tantôt il y est qualifié, comme après la soutenance de sa première thèse, de *doctissimus Baccalaureatus*. Une autre fois le registre porte cet éloge presque dithyrambique : *Joan-Hamon eloquentiā explicandi rarā, mirā ingenii sagacitate ac soliditate*. J'ai même eu la joie de retrouver plusieurs fois dans ces registres, parmi celles de ses camarades venant consigner, et parfois près de celle du docteur-régent Guy Patin (3), la fine et gracieuse signature du jeune Hamon (4).

(1) Du 10 décembre 1900.

(2) Baron : *Quæstiones medicinæ... pro actibus Vesperiarum. Doctoratus... etc.*

(3) Guy Patin, né en 1601, Docteur en 1627, élu Doyen de la Faculté de Médecine en 1650 et réélu en 1651.

(4) Voir notamment le registre manuscrit des *Commentaires de la Faculté de Médecine* de l'année 1636 à 1653. Au folio 348 (verso) est sa signature. Dans le même registre voir les folios 321 (verso), 324 (verso), 325 (verso), 360 (verso), 222, 241 (verso), 246, 247, 253, etc...

Tout docteur qui voulait obtenir le titre de docteur-régent, et avoir part aux privilèges que donnait la Faculté à ceux qui le possédaient, devait, quelque temps après avoir été nommé docteur, présider une thèse quodlibétaire (1). C'est ainsi que le 10 Janvier 1647 Jean Hamon fit soutenir au bachelier A. J. de Mauvillain une thèse sur ce sujet : *An eunuchus monstrum*. A propos de cet acte par lequel Hamon devint docteur-régent on trouve une page entière d'éloges dans les comptes rendus manuscrits.

Il couronnait ainsi ses études non seulement par un titre très honorable, mais avec une estime et une réputation qui étaient un commencement de gloire. Et l'on comprend que plus de cent ans après, Hazon, rappelant les illustrations de l'École de Paris (2), cite Jean Hamon parmi ceux qui communiquèrent à la Faculté le goût de l'éloquence et du beau style pour servir d'ornement à sa science. Plus tard, dans une rapide notice que le même auteur lui consacre (3), on lit encore : « Jean Hamon ne contribua pas peu à entretenir, *et même à augmenter*, ce goût de la belle littérature que Fernel (4) avait introduit dans nos Écoles. » Ce n'était pas alors un petit éloge que de prononcer le nom de Hamon à côté du nom de Fernel.

III

Aussitôt reçu le nouveau Docteur se mit à exercer son art à Paris, et fut d'abord « un médecin à la mode et des plus élégants (5). » Précédé d'un mérite déjà connu, auréolé du prestige de la jeunesse et de la science, servi par une intelligence à la fois brillante et solide, médecin de la famille de Harlay, Hamon pouvait espérer légitimement une glorieuse carrière et nourrir les plus hautes ambitions. Or il exerçait depuis quatre ans à peine, avec le succès qu'on peut imaginer, quand, brusquement, en pleine gloire, il s'arracha du monde « dans le

(1) Ainsi nommée non pas parce qu'elle traitait un sujet quelconque, mais parce que la conclusion, négative ou affirmative, était laissée au choix du candidat.

(2) Hazon : *Éloge historique de la Faculté*, page 13.

(3) Hazon : *Notices des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1110 jusqu'à 1750*.

(4) Premier médecin de Henri II (1497-1558). Fut surnommé l'Hippocrate français.

(5) F. Helme : *Presse médicale du 21 Octobre 1911*.

temps de ses caresses et de ses séductions (1). » Il fit en un jour le massacre de toutes ses espérances pour s'en aller vivre inconnu et caché dans les solitudes de Port-Royal des-Champs.

Si ces brusques ruptures avec le monde, au moment où l'avenir fait miroiter toutes ses promesses, nous étonnaient, il faudrait se rappeler que nous sommes en un siècle où l'on en vit bien d'autres ! Nul ne s'étonnait alors de voir Louise de La Vallière, blessée par l'amour d'un roi, s'enfuir de la plus brillante des cours et se réfugier dans un carmel ; Pascal protéger à Port-Royal contre les vanités du monde son génie et son âme reconquise ; Le Maître, le plus grand avocat de son temps, préférer aux applaudissements du Barreau l'ombre pieuse du saint vallon (2) ; la duchesse de Longueville, la belle frondeuse, se faire humble pénitente ; de Rancé, bouleversé par la mort de M^{me} de Montbazou, sa maîtresse, s'ensevelir à la Trappe et étonner le monde par ses austérités ; de Retz lui-même chercher une retraite pour mettre un intervalle entre sa vie agitée et sa mort ; et Turenne à son tour, partant pour la campagne de Flandre, écrire à ce même de Retz : « Monsieur, je ne suis pas un diseur, mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerais comme vous. Et je vous donne ma parole que si j'en reviens je ne mourrai pas sur le coffre, et mettrai à votre exemple un intervalle entre la vie et la mort (3). » Comme M^{lle} de La Vallière devenue Sœur Louise de la Miséricorde, ces grands étaient « las de voir les choses de la terre. »

Cependant la résolution de quitter le monde n'avait pas éclaté tout d'un coup dans l'esprit de Jean Hamon : elle s'y était établie peu à peu. Le lent travail qui devait finalement l'amener dans la solitude commença un an à peine après ses débuts de médecin, et se continua pendant les deux années suivantes sans interrompre pour cela sa pratique. Le revirement qui s'opéra en lui à cette époque ne peut pas s'appeler une conversion dans le sens où on l'entend aujourd'hui : Jean Hamon n'avait jamais abandonné, en effet, ses croyances ni sa pratique religieuses. Mais au sens de Port-Royal il s'agissait bien d'une *conversion*, car Jean Hamon prit une autre idée de la vie et se fit une conception

(1) Hamon : *Lettres et Opuscules*, tome I, page 123.

(2) Sa conversion lui paraissait aussi difficile que celle d'un roi qui renoncerait à son royaume, tant il était flatté par les succès et la gloire. Or, dit Sainte-Beuve, « le vent de Dieu ne fit que passer, et en lui tous les cèdres du Liban tombèrent. »

(3) On sait que Turenne ne revint pas.

plus sévère des obligations que lui imposait sa foi ; il se mit à considérer le danger du monde et de la gloire, le vide des flatteries séduisantes de la renommée, et il eut peur de ce que l'apôtre appelle l'orgueil de la vie, *Superbia vitæ*.

Hamon ne s'explique pas sur les influences qui déterminèrent en lui ce changement : il dit simplement qu'il fut « touché de Dieu. » Mais il n'est pas difficile de voir d'où lui soufflait ce vent nouveau : comme beaucoup d'esprits du XVII^e siècle il avait subi l'influence et l'attrait de Port-Royal, dont la sévère doctrine opéra sur lui. Il en avait entendu parler au collège d'Harcourt qui entretenait des relations avec cette maison. Il en avait entendu parler chez M. de Harlay. Plus tard il se mit à lire quelques ouvrages de Port-Royal, et même à fréquenter certains de ces « Messieurs. » Enfin il est très important de noter qu'il habitait alors et exerçait la médecine sur la paroisse Saint-Merry, dont un certain M. Duhamel (1) était curé. Or ce M. Duhamel était un ancien dirigé de Saint-Cyran et un fervent ami des jansénistes. Il est extrêmement probable que Jean Hamon eut des rencontres et des entretiens avec son curé, qui l'engagea ainsi dans la voie des « amis de la vérité. »

Cela même est d'autant plus probable que c'est à la direction de M. Duhamel que Jean Hamon s'abandonna, *un an après ses débuts de médecin*. Mais bien que *converti* il n'avait pas pour cela, et tout d'abord, l'intention de se retirer du monde. Il voulait sans doute y vivre autrement et selon d'autres conceptions, mais non pas abandonner son métier et sa clientèle. Il le voulait même si peu qu'il songeait à se marier, et justement un de ses confrères lui offrit alors la main de sa fille avec un établissement avantageux.

Mais M. Duhamel avait, lui, d'autres vues sur son dirigé : il le voyait appelé à un autre genre de vie que celui du siècle, et il essayait de l'orienter vers cette voie nouvelle. Cependant au début les choses n'allèrent pas au gré de ses désirs, et Jean Hamon, qui ne l'entendait pas comme M. Duhamel, fut réfractaire à ces premières inspirations.

Toutefois les suggestions de son directeur, qui n'abandonna pas la partie, finirent par l'impressionner de plus en plus et par jeter en lui l'hésitation et la perplexité. Il aurait bien voulu céder, il le désirait, mais celui que le monde appelait par toutes les voix de la renommée se sentait agréablement enchaîné et ne pouvait ni ne voulait se deta-

(1) Successeur de M. Hillerin. Fut un personnage important dans l'histoire du Jansénisme.

cher si facilement. D'autre part la pensée et l'attrait de la jeune fille qu'on lui avait proposée en mariage provoquaient dans son âme de perpétuels retours.

Ainsi, pendant deux ans, une lutte intérieure se poursuivait en lui. Il était sans cesse dans le tourment et le scrupule. De continuelles aspirations le portaient vers une vie plus parfaite. Plus le monde lui souriait et l'adulait, plus il en avait peur et plus il se retournait vers Dieu. Jean Hamon cherchait la paix et ne la trouvait pas. Dans son inquiétude il aurait volontiers, comme saint Augustin, crié au Maître et Seigneur qui le sollicitait : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*, mais il aimait son inquiétude et l'ensorcelante fatigue du monde, et il ne se décidait pas à s'en reposer. Il fait lui-même l'aveu de ce combat et de ces hésitations : « M. Duhamel, dit-il, *deux ans* durant, eut bien de la peine à soumettre mon esprit. » Et dans la suite M. Duhamel avait aussi coutume de dire « qu'il lui en avait coûté *deux ans* pour enfanter ce savant médecin à Jésus-Christ. »

Enfin, un jour de Saint-Basile, en entendant la messe, il sentit en lui une conviction plus entière et un courage plus grand. Était-ce l'illumination soudaine que connut Pascal dans une heure mémorable ? Toujours est-il que décidément persuadé de la vanité de ce qu'on appelle fortune et gloire, résolu de même à résister au légitime attrait de la jeune fille qu'il aimait, et à ne plus jamais entendre aucune proposition de mariage, Jean Hamon, deux ans après le début de sa conversion, abandonna d'un coup toutes les espérances du monde et prit le parti définitif de se retirer dans quelque solitude pour y vivre inconnu. C'est ce qu'il avait désiré faire depuis longtemps sans en avoir eu jusque-là le courage.

Il dut cependant subir encore l'assaut d'une dernière tentation : M. de Harlay, apprenant le dessein de Jean Hamon de quitter le monde, et navré de perdre un tel ami et un tel médecin, s'efforça de le retenir en lui proposant d'accepter un petit bénéfice dans une de ses terres, probablement Beaumont ou Grosbois, où il aurait été libre de vivre seul et aussi retiré qu'il aurait voulu. Mais Hamon repoussa cette offre comme les autres parce que, dit le Nécrologe, « elle ne lui parut pas convenir aux mouvements de la pénitence que Dieu lui inspirait, et parce qu'elle ne l'éloignait pas assez du monde ni des prétentions qu'il y pourrait avoir. »

Jean Hamon ayant donc pris sa décision définitive et repoussé tou-

tes les voix séductrices, M. Duhamel le confia à la direction de M. Singlin (1), le même qui fera plus tard entrer Pascal dans l'esprit de Port-Royal. Sous la direction de cet homme austère et éminent, « dont la conviction faisait la force », Hamon éprouva encore quelques perplexités, non plus sur la vie qu'il voulait mener, mais sur le choix du lieu et du genre de pénitence. Voyant le grand désir de solitude de son dirigé, Singlin le porta d'abord à être chartreux : cela n'enthousiasma point Hamon, mais il consentit par obéissance à aller voir le prieur de Bourg-Fontaine, qui le reçut fort bien et lui donna rendez-vous à Paris pour le mois suivant. Mais comme le prieur fut empêché de venir au temps marqué, Hamon n'insista pas et abandonna ce premier projet.

Il n'insista pas parce que, au fond, son désir secret était d'entrer parmi les Solitaires de Port-Royal. Mais il n'osait trop en parler à son directeur, se croyant indigne « d'habiter avec les saints. » Cependant M. Singlin ayant enfin cédé à ses empressements, Hamon vendit avec joie sur le champ tout son bien de patrimoine, ses meubles, sa bibliothèque qui passait alors pour très belle, et en distribua le prix aux pauvres, voulant, dit-il, être pauvre lui-même le reste de ses jours. « Il planta là Paris, sa clientèle et ses riches habits (2), » et en Juillet 1650, âgé de trente-trois ans, il entra parmi les « *Messieurs* » de Port-Royal, « un peu comme nous souhaitons d'entrer au Paradis (3). »

(1) Successeur de Saint-Cyran dans la direction de Port-Royal.

(2) Helme : *loc. cit.*

(3) Paul Renaudin : *Le Poverello de Port-Royal*. Correspondant du 10 Avril 1921.

CHAPITRE II

A PORT-ROYAL (1650-1659)

DÉBUTS A PORT-ROYAL. — PREMIÈRE TRIBULATION : MÉDECINS ET MÉDECINE. — VIE DU SOLITAIRE. — VIE DU MÉDECIN. — TENTATIONS. — HAMON ET LE CARDINAL DE RETZ. — HAMON ET RACINE.

I

Pour passer sa vie dans le calme et la paix ce n'était pas à Port-Royal des-Champs qu'il fallait venir, car tout au long du siècle les luttes contre ce monastère ne cesseront pas avant qu'il ne soit détruit jusqu'en ses fondements. Pendant plus de soixante ans ; maladies, persécutions, excommunications, s'abattront sur lui. On ne verra passer sur les routes du vallon que les carrosses des expulseurs ; des corps de garde se relayeront pour faire de ce couvent une Bastille.

Mais en 1650, quand le nouveau solitaire entra à Port-Royal, le bruit des premières contestations s'était apaisé, et la maison traversait une de ses meilleures périodes de tranquillité, en sorte que le Désert « se trouva être aussi beau que le rêve de Jean Hamon (1). »

Il prit alors place, humblement et timidement, parmi ces « *Messieurs* (2) », tremblant que son indignité ne déshonorât un lieu si saint. Il n'envia partout que la dernière et la plus petite place, sachant, comme il le dit « qu'il ne faut pas aller bien loin pour se mettre au bas de la table, il ne faut point sortir pour cela, il ne faut qu'entrer en soi-même. » Parmi les habitants du monastère il se comparait au bagage

(1) Paul Renaudin : *loc. cit.*

(2) Messieurs Arnould, Le Maître, Fontaine, de Luzancy, de Saint-Gilles de Baudry D'Asson, Moreau, etc...

encombrant que les armées traînent après elles : *inter impedimenta exercitus*.

C'est cette espèce de honte de lui-même qui lui fit commencer sa vie à Port-Royal par une occupation bien opposée à ses talents : il cultiva les champs. Mais ce travail dura peu et il devint bientôt secrétaire du grand Arnauld. Il se plut extrêmement dans cette nouvelle condition, car le cabinet d'Arnauld était un trésor pour son utilité, et la piété du vertueux théologien sympathisait fort avec la sienne. Mais ces deux fonctions successives durèrent à peine un mois, et l'on pria bientôt M. Hamon de bien vouloir reprendre sa profession de médecin en remplacement de M. Pallu, solitaire et médecin de Port-Royal, mort depuis quelques semaines (1). Il s'agissait de donner les soins aux religieuses, aux solitaires, et aux enfants des Écoles, ce qui faisait un total de plus de cent personnes, auxquelles il faut ajouter les nombreux malades pauvres des villages voisins à plusieurs lieues à la ronde. Comme M. Hamon était venu à Port-Royal pour vivre dans une entière solitude et une sévère pénitence, et non pour prendre un rôle actif qui le mit en vedette, on eut quelque peine à le décider. Cependant par obéissance, mais non sans regret, il consentit à remplacer M. Pallu. Et la Mère Angélique écrivait le 28 Août 1651 à M^{me} de Mornay de Villarsceaux, abbesse de Gif : « Dieu nous a donné à la place du bon M. Pallu un médecin qui est encore plus habile que lui. »

Le prédécesseur de M. Hamon avait laissé une grande réputation de douceur et de bonté. La conversation agréable de M. Pallu auprès des malades lui avait gagné l'amitié de tout le monde. « Qui n'eût pas aimé ce bon Solitaire ! dit Fontaine. On avait presque de la joie de tomber malade afin d'avoir le plaisir de jouir de ses entretiens ; car on le désirait encore plus sans comparaison pour l'agrément de ses conversations que pour l'utilité de ses ordonnances. La douceur des unes faisait encore plus de bien que la sagesse des autres, car il n'avait rien du ton décisif et impérieux qu'ont d'ordinaire les médecins en visitant les malades... » Ce bon médecin pénitent, « plus guilleret que morose », laissait même aux malades la liberté de discuter avec lui et de le contredire ; il leur prescrivait les remèdes qu'ils voulaient prendre, et il accordait des saignées ou des purgations suivant le goût de chacun... Il poussait un peu loin le scepticisme professionnel !

(1) M. Pallu, mort le 22 Mai 1650. S'était retiré en 1643 à Port-Royal où il exerça la médecine pendant sept ans. Avait été médecin de la comtesse de Soissons. Voir sur M. Pallu l'appendice N° 2.

Mais il n'en fut plus de même avec M. Hamon, qui agissait par principes, qui « exerçait son art avec le scrupule et l'autorité d'un sacerdoce », et qui avait peut-être aussi, comme le remarque Sainte-Beuve, « ce surcroît de gravité qu'ont les sérieuses jeunesses. » Si bien que les malades trouvèrent un grand changement avec le nouveau médecin. Fontaine, un des Solitaires, raconte en quelques lignes savoureuses de ses *Mémoires* l'attitude de M. Hamon. « Comme il avait, dit-il, un bien plus grand fond de science et beaucoup plus de fermeté d'esprit (que M. Pallu), il n'avait pas de grands ménagements pour les malades. Il ne fallait plus parler de délibérer avec le médecin pour les maladies, ni de consulter ensemble tête à tête pour s'en tirer au meilleur marché. Il ne fallait plus qu'obéir et attendre avec une humble soumission tout ce qu'on ordonnait. Dès qu'on ouvrait la bouche selon la liberté qu'on avait toujours eue du temps du défunt, pour représenter bonnement quelque chose, et pour tâcher d'entrer en composition touchant quelque nouvelle saignée ou purgation dont il était fort libéral, on voyait un homme sourd et inflexible, qui, prenant un air sérieux et un ton grave, faisait sonner sa qualité de Docteur en Médecine et les 4.000 livres qu'elle lui avait coûtées... »

Pour que l'humble M. Hamon en vint à employer ces arguments qui sonnent plutôt mal, il fallait qu'un peu de l'esprit du monde demeurât encore en lui, mais surtout il fallait qu'il fût à bout de patience. Et en effet, les mauvaises habitudes prises au temps de M. Pallu par les Solitaires (car pour la pratique à l'intérieur du monastère il n'y eut point de difficultés), les avaient rendus discuteurs et un peu prétentieux. Sans doute voulaient-ils en savoir plus long que ce jeune médecin nouveau-venu. Ils ironisaient peut-être d'un air entendu, comme ferait un mauvais confrère, quand le succès ne couronnait point les remèdes, insinuant que si l'on avait agi de telle autre manière les choses auraient autrement tourné. Il est probable aussi qu'ils avaient sans cesse à la bouche le louable mais vexant regret du défunt M. Pallu. Dans ces conditions il n'y a pas d'humilité qui tienne, et j'imagine que Jean Hamon eut souvent envie de leur dire : « Messieurs, discutez de la Grâce, mais ne vous mêlez pas de médecine où vous n'entendez rien ! » En sorte que ce titre de *Docteur en Médecine avec ces 4.000 livres*, qui nous paraît choquant, c'est après tout un mot de légitime impatience qu'il dut jeter un jour à la face d'un sot ! Aussi bien,

comme le remarque un auteur (1), ce mot indique chez Jean Hamon un beau respect de son art ; il ne doit pas nous apparaître comme une tyrannie, mais plutôt comme une liberté d'esprit et comme la marque d'un honnête homme. M. Hamon n'admettait point que les profanes touchassent à la médecine !

Donc quand il avait fait son ordonnance il n'était plus question de « délibérer ». Mais, tout en obéissant, les Solitaires n'en regardaient pas moins cela comme un joug dont ils auraient été fort aises de se décharger. Or le biais se présenta, et l'aventure, qui aurait fait rire Molière même, est racontée d'une manière piquante dans les *Mémoires* de Fontaine :

« On crut y avoir trouvé jour par un certain médecin appelé M. Duclos qui était de la religion. M. d'Andilli qui était à Port-Royal des Champs en avait eu la connaissance par le moyen de ses amis de Paris, avec qui il entretenait toujours un grand commerce de lettres. Comme M. Duclos, qui le venait quelquefois voir dans ce désert, trouvait beaucoup d'honnêteté dans ces Messieurs les Solitaires, et leur en témoignait aussi beaucoup, il s'insinua doucement dans leurs esprits. On prit plaisir à voir un homme qui n'avait rien de cette gravité austère, qui était de bonne composition, et qui par une petite pilule guérissait de toute sorte de maux. On aima extrêmement cette conduite qui paraissait plus douce que celle de M. Hamon, et on ne parlait plus d'autre chose dans ce lieu que des effets miraculeux des pilules de M. Duclos, dont M. d'Andilli relevait l'effet avec beaucoup de louanges.

Ce ne fut pas encore là tout. M. le Duc de Luines, qui était à Port-Royal, comme j'ai dit, avait un certain M. Jacques, qui avait quelques secrets, et qui en effet lui avait beaucoup adouci les douleurs de la goutte. Cet homme avait une poudre qui guérissait aussi de tous les maux ; et chacun employait tout son crédit pour en avoir quelque prise en réserve, comme une bonne provision contre les maladies qui surviendraient et que l'on préviendrait soi-même, sans consulter M. Hamon. Cela fit une grande division. On ne parlait plus tant des pilules de M. Duclos, on ne voulait plus que cette poudre, et comme M. Jacques qui la donnait était toujours sur les lieux, cette raison et l'autorité que M. de Luines lui donnait, fit qu'il l'emporta sur M. Duclos. »

Entre les pilules de l'un et la poudre de l'autre il était fatal que « l'exacte et circonspecte médecine » de M. Hamon eût tort !... Aussi ces Messieurs ne le demandèrent-ils plus. Quant à lui, il « était ravi d'être laissé en grand repos dans sa chambre, sans autre pratique que celle du dedans du monastère où les partialités n'avaient point d'accès, et celle de la campagne où sa charité brûlante le faisait courir. » — Cependant, si ravi qu'il fût, il ne laissait pourtant pas d'être vexé en

(1) Paul Renaudin : *loc. cit.*

considérant quels étaient ceux qu'on lui préférait : un empirique et un charlatan dont la pratique était néfaste à plus d'un malade. Il était également attristé et scandalisé du soulèvement qui s'était fait contre lui et des disputes fréquentes qui s'élevaient dans une telle maison entre les partisans de M. Jacques et ceux de M. Duclos. « Le parti que je pris pendant toutes ces petites brouilleries, dit-il, fut de me déterminer au silence, qui est un remède innocent et qui ne gâte jamais rien... J'aurais été heureux d'être sourd, mais pour le moins je tâchais d'être muet, et je ne pensais à guérir de maux que ceux qui se peuvent guérir par la prière... On voit partout tant de semences de division qu'il est fort difficile de n'y contribuer en rien qu'en se mêlant de peu de choses, en parlant peu, et en priant beaucoup dans la retraite de sa chambre... C'est ce que je tâchais de faire le plus que je le pouvais ; et je comprenais que mes frères devenaient bientôt innocents en travaillant à le devenir moi-même. » Il dit encore : « Je sais bien que j'avais été blessé, mais je ne sais pas si je suis guéri, et c'est ce qui fait qu'il n'y a rien de si sûr que de se taire ». Une lettre de la même époque, adressée à un ami, indique aussi qu'il fut un peu désillusionné sur ses compagnons de solitude, car « il avoua à M. de Saci, que franchement il s'était bien trompé, et qu'au lieu de trouver dans ce lieu des personnes parfaitement chrétiennes, comme il se l'était promis, il était surpris d'en trouver même qui n'étaient pas bien raisonnables ».

Ce fut l'honnête et vertueux M. de Saci, alors directeur de Port-Royal, qui arrangea cette affaire. Comme il « ne fuyait pas moins la nouveauté dans la manière de guérir les corps que dans celle de guérir les âmes », il gémissait en secret de cette petite sédition. Aussi profitant de ce que quelques Solitaires poussaient si loin leur zèle qu'ils allaient jusqu'à tourmenter les malades à l'agonie en leur parlant des pilules de M. Duclos ou des poudres de M. Jacques, il crut que c'en était trop, et « il pria qu'on laissât au moins le monde mourir en paix. » Avec douceur et en ménageant tous les esprits, il montra « que cette pente qu'on avait pour les empiriques et cette aversion pour M. Hamon marquaient qu'on n'était pas fort avancé dans la voie de la pénitence... ; que si chacun se mêlait de chercher des remèdes selon son goût et selon sa fantaisie, cela ne causerait que des troubles et des murmures... ; que pour lui il ne croirait pas pouvoir mieux faire que de se soumettre à M. Hamon s'il était malade. » Les Solitaires finirent bientôt par rougir d'avoir apporté tant de passion dans cette affaire, et en peu de temps « tout ce boulevarris » fut apaisé. On laissa les empy-

riques pour revenir au médecin habituel, qui « reprit avec le même sang-froid, dit Besoigne, la conduite de ces Messieurs dans leurs maladies. »

II

Le médecin de Port-Royal fut loin d'être inoccupé, car en ce temps-là le pieux vallon était désolé de maladies. Mais M. Hamon n'oublia pas pour cela, il n'oublia jamais, les motifs et le but de sa retraite, et malgré sa vie active il sut vivre en « médecin pénitent. » Si l'on veut connaître l'emploi du temps d'un Solitaire comme M. Hamon, on en trouvera le détail dans les premières pages du *Supplément au Nécrologe* (1). Mais il sut peu à peu ajouter aux austérités de ses compagnons. M. Hamon prit grand soin pendant toute sa vie de cacher aux yeux des hommes ses mortifications et ses bonnes œuvres, et nous ignorons ainsi beaucoup de choses de sa vie ascétique. Cependant les récits indiscrets de quelques-uns de ses compagnons nous ont révélé certains détails, et nous ne pouvons les passer sous silence (2).

M. Hamon logeait dans un galetas, en haut d'un bâtiment, et ne voulut jamais faire de feu même pendant les plus grands froids. Jamais non plus il ne voulut changer de logement malgré l'obligation où il était de monter et descendre plusieurs étages quand on le demandait pour des malades, et cette obligation lui fut surtout pénible dans les derniers temps de sa vie.

Il couchait « sur un ais » placé au milieu de son lit et que personne ne voyait. Le médecin Dodart, son vieil ami, aura bien du mal à lui faire enlever cette planche pendant sa dernière maladie.

Il ne mangeait habituellement qu'une fois par jour, et debout. Les vingt dernières années de sa vie il voulut même manger seul pour être plus libre de pratiquer ses austérités. Il ne touchait en effet qu'à une partie du repas qu'on mettait à la porte de sa chambre et gardait régu-

(1) Sur le même sujet voir au Tome III du *Port-Royal* de Sainte-Beuve les pages 321 à 325.

(2) Ces détails tout corporels, dit Sainte-Beuve, « relatifs à la santé morale, ne se devraient pas plus divulguer par le menu que ce qu'on fait à huis clos pour entretenir la santé physique. La pudeur en souffre. Rien que pour conserver les dehors de la personne et la réparer, que de petits soins, de petits appareils, honteux à décrire, prendront chaque matin ces mêmes délicats qui vont se récrier au cilice ! En fait tous moyens sont bons qui guérissent, qui moralisent et sanctifient. »

lièrement l'autre pour les malades pauvres qui venaient le consulter, ou auxquels il donnait des rendez-vous dans des endroits secrets. On ne devina même jamais au juste combien il mangeait parce qu'il ne revenait jamais rien de la portion : des pauvres passaient en effet deux fois par jour à sa chambre pour vider les plats de son couvert, et il arrivait parfois que les plats étaient vides avant même qu'il eût pu prendre le loisir de manger. Il défendait expressément aux pauvres de parler de ces charités sous peine d'en être privés, et ils tenaient parole pour que de telles aumônes leur soient continuées. Il donnait également tout son pain blanc et ne voulait pour lui que du pain de son qu'on faisait pour les chiens, seulement un peu mieux pétri et plus levé. Il s'était gagné secrètement pour la confection de ce pain la confiance d'un domestique des Granges et lui donnait des prétextes hygiéniques en l'assurant que « ce pain passait mieux. » Lorsqu'en raison de sa vie active ses directeurs lui faisaient reproche de tant d'austérités il leur opposait une douce résistance. A l'occasion d'une maladie un médecin de ses amis voulut l'obliger à un régime plus substantiel, mais M. Hamon lui écrivit : « Je voudrais bien suivre ponctuellement vos ordres., mais toutes ces nourritures que vous m'avez ordonnées ne font que m'embarrasser l'estomac, et m'y causer de l'aigreur et des eaux glaireuses. Je ne me trouve jamais mieux que lorsque je prends une nourriture simple et sans mélange. Il est visible que Dieu m'oblige à une vie pauvre, et comme il voit que de moi-même je n'aime pas assez la pauvreté, il m'y oblige même par ma santé... La pauvreté qui possède tous les secrets de la médecine du ciel me guérira (1). » Et il continuait ses pénitences.

Toutes les nuits il se levait régulièrement à une heure pour assister à Matines que les religieuses chantaient à deux heures. Pendant plusieurs années c'est même M. Hamon qui les sonna, — « à toute volée », dit quelqu'un ! Et dans le calme vallon de Port-Royal l'écho de cette petite cloche nocturne tirée par le savant médecin est d'une touchante poésie. Il ne se recouchait pas après Matines, car c'était ordinairement le temps qu'il prenait pour travailler, écrire et méditer, n'étant dérangé par rien ni par personne. Il écrivait, dit le *Nécrologe*, « non seulement parce qu'il sortait de Matines rempli de saintes pensées, mais aussi pour s'empêcher de dormir, regardant le

(1) *Lettres et Opuscules*, tome I, Lettre XL.

sommeil d'après Matines comme un dangereux ennemi qui favorisait la paresse et lui dérobaient un temps si propre à la lecture et à l'étude. »

Il vivait parmi ceux qui habitaient le désert comme un véritable ermite, se tenant solitaire même à l'égard de ses compagnons. Hors le temps de ses visites il était toujours dans sa chambre. Quand il sortait pour voir des malades sa mise ne rappelait en rien ses brillants habits de Docteur, car il voulait se vêtir non pas modestement mais en pauvre, et comme eux il portait, même en hiver, des bas de toile. Cependant lorsque d'autres médecins étaient appelés ou le demandaient en consultation, il revêtait, par bienséance et par respect pour ses confrères, un vieil habit noir qui ne servait qu'à cela. Au cours de ses divers voyages il choisissait toujours la plus pauvre hôtellerie.

L'hiver il portait une très grande calotte et l'été une moindre. Dans son accoutrement habituel M. Hamon ressemblait à un paysan pauvre, si pauvre que ses compagnons de solitude, pourtant d'une grande simplicité, trouvaient à redire à sa tenue et en étaient presque scandalisés. « Nous avons de la peine à voir, dit Fontaine, que tant de mérite fût caché sous un extérieur si méprisable... Je me demande encore aujourd'hui s'il est possible qu'un si grand homme ait traversé souvent tout Paris dans cet équipage. J'avoue ma faiblesse : j'ai rougi quelquefois de sa pauvreté ; et lorsqu'il nous venait voir, je lui ai caché ses vêtements usés pour y en substituer adroitement de moins pauvres. Mais hélas ! avec quelle force résistait-il à mes artifices ! Avec quelle assurance paraissait-il en cet état devant les Princes ! Avec quelle sainte audace se faisait-il voir, ainsi travesti, à ses confrères les Docteurs en Médecine, qui contemplaient en lui des robes et des habits de Doctorat inconnus à toute la Faculté, dont ils savaient pourtant qu'il était le plus grand ornement et la principale gloire ! » Un jour, un malade qu'il avait guéri lui envoya par reconnaissance une belle pièce de drap, mais M. Hamon lui retourna son cadeau avec cette lettre qui ne manque pas de hauteur :

« Je vous suis obligé de votre honnêteté, mais vous me permettrez de vous renvoyer votre présent. J'ai des habits, Dieu merci, et je m'en contente. Je sais bien que ce n'est pas assez pour le monde ; mais je crains aussi que ce ne soit encore trop pour un pauvre tel que je désire l'être. Si les gens du monde ne se mettent point en peine de blesser la vue des serviteurs de Dieu par le luxe et la folie de leurs habits, les serviteurs de Dieu doivent-ils se mettre en peine de les choquer par la

simplicité qu'ils doivent rechercher dans les leurs ? On pourrait même dire plus. Comme les gens du monde ne sont point bien satisfaits, avec toute leur magnificence, si on ne les admire, les pauvres évangéliques de même ne doivent point être satisfaits avec toute leur pauvreté, si on ne les méprise (1)... »

Telles sont, entre beaucoup d'autres qui nous demeurent inconnues, quelques-unes des austérités que pratiquait M. Hamon. On peut être tenté de sourire de pareils excès, mais lui-même, tout en convenant qu'il peut y avoir certaines vertus dont l'excès n'est pas bon, nous fait entrer dans son esprit, s'excuse et s'explique dans cette parole : « On peut trop jeûner, trop veiller ; mais on ne peut trop aimer, trop s'humilier, ni trop supporter les autres. » Il était l'ennemi des demi-moyens et des demi-mesures : « Quand on ne sert Dieu qu'à demi, disait-il, on est tiède et on est revomi de la bouche de Dieu. Le diable fait ses délices des demi-dévots et l'enfer en est rempli (2). »

III

Son ascétisme n'empêchait point Jean Hamon de mener une vie active de médecin. Il allait d'abord de bon matin voir les religieuses malades et il les visitait une seconde fois dans la journée très régulièrement. Il avait en outre à soigner ses compagnons malades, puis les enfants des Écoles. Enfin, il n'y avait pas de jour où l'on ne vint le prier de voir des paysans ou des malades pauvres aux environs. Cela lui était parfois pénible car son amour de la solitude, de la lecture et de la méditation, était si grand qu'il aurait bien souvent voulu qu'on le laissât en paix. Aussi quand on venait le demander pour quelque nouveau malade de la campagne, son premier mouvement était parfois de refuser ou de ne l'accorder qu'en rechignant. « Mais je m'en repentai aussitôt, dit-il, et à trente pas de la porte j'allais avec joie où j'avais commencé d'aller avec peine. » En réalité il allait nuit et jour où on l'appelait, et il n'était pas rare qu'il fit ainsi quatre et cinq lieues à pied et à jeun. Il apportait aux pauvres des remèdes tout préparés et

(1) *Lettres et Opuscules*, Tome I, Lettre XLII.

(2) *Lettres et Opuscules*, Tome I, Lettre XXXVIII.

des aumônes. Mais il refusait absolument d'aller visiter les riches, quelques sollicitations qu'on pût lui faire, excepté ceux qui tombaient malades dans l'abbaye ou aux Granges ou dans les autres dépendances de la maison.

Pendant la plus grande partie de sa vie, lorsque M. Hamon s'en allait faire ses visites aux environs, il partait à pied, un bâton à la main. Il emmenait avec lui ses pensées, comme nous le voyons dans une lettre qu'il écrivait un jour à un ami : « Allant voir un malade au loin, dit-il, le vent étant rude, ne pouvant penser à ce que je voulais, et me fâchant contre mes pensées, je m'accrochai à la parole de saint Bernard que je venais d'entendre à un sermon... » Quand il ne méditait pas il lisait, car il emportait pour la route un petit livre contenant le psautier, les livres Sapientiaux, et le Nouveau Testament. Il en avait crayonné et marqué avec de petits morceaux de papier rouge les endroits qui le touchaient le plus et qu'il voulait relire. D'autres fois, quand il était fatigué de ses pensées ou de ses lectures, il se mettait à chanter à mi-voix les Petites Heures en marchant. Ce n'est que vers la fin de sa vie, comme il était moins alerte et qu'il ne pouvait plus suffire aux demandes des malades, qu'il eut besoin d'une monture. Alors on le vit aller de village en village, assis sur un âne et tenant un livre à la main. Pour plus de commodité, il fit même pratiquer une espèce de pupitre élevé sur un bâton, qu'il fichait dans un trou au-devant de la selle, afin d'y poser son livre tout ouvert et de pouvoir lire pendant le chemin. S'il ne lisait pas, comme il ne voulait jamais rester inoccupé, il *tricotait* sur son âne. Ce petit travail lui plaisait parce qu'il ne l'empêchait pas de méditer, de prier, ou de jeter les yeux de temps en temps sur son livre. Tel est le tableau rustique que connaissent et qu'évoquent les moins avertis sur M. Hamon. Et de fait, « cette image imprévue dans une vie si grave » laisse dans le souvenir l'empreinte de sa douceur et de son charme. Ce M. Hamon sur son âne, admire Sainte-Beuve, « est bien de la suite du Triomphateur pacifique qui entrait à Jérusalem sur son ânesse !... »

IV

Quand M. Hamon était revenu de ses visites il s'enfermait dans sa chambre. Il apprenait l'italien et l'espagnol, et posséda si bien ces deux

langues qu'il pouvait lire les auteurs dans le texte. Il lut ainsi les ouvrages de sainte Thérèse, ceux de Grenade, d'Avila, et d'autres en italien. Mais l'application à ces langues n'était pas pour lui un vain amusement de bel esprit : elle lui servait contre le même ennemi que saint Jérôme combattait en apprenant l'hébreu. Car, même dans la solitude, « la paix ne se trouve pas sans effort, il faut la conquérir », et M. Hamon eut ses tentations et ses luttes intérieures, lui aussi. Furent-elles violentes ? Eut-il à s'opposer à des passions et à des séductions très positives ? Nous ne le savons pas, mais nous serions porté à le croire. Toujours est-il que cet ennemi contre lequel il dit qu'il était « *plus lâche qu'une femme* », ce séducteur de la chair qu'il combattait par l'étude, lui livra plus d'un assaut, et M. Hamon dut y être fort sensible.

Une autre espèce de tentation (1), dont il ne se débarrassa d'ailleurs jamais complètement, venait aussi périodiquement l'assaillir : le désir de changer de solitude. Comme il n'était venu dans le désert que pour trouver le calme, le silence, et pour se donner tout entier à la méditation et à la pénitence, il crut au bout de deux ans qu'il s'était trompé en se retirant à Port-Royal, malgré les exemples édifiants qu'il avait sous les yeux. Trouvait-il que ses occupations de médecin lui donnaient trop de dissipation et de distractions ? Aurait-il voulu une règle qui l'encadrât mieux et l'obligeât davantage, comme il en est pour les religieux ? Ou bien, comme le dit Besoigne, se trouvait-il trop heureux de la retraite où il vivait, craignant d'y avoir trop de satisfaction ? La vérité se trouve dans un manuscrit de son ami Dodart : « M. Hamon, dit-il, voulait s'aller cacher en quelque lieu où il pût *être encore plus seul et plus libre de ne s'occuper que de Dieu et d'achever sa vie inconnue aux hommes...* Car depuis sa retraite, c'est-à-dire depuis 1650, il s'était fait une violence continuelle, résistant à *la pente qu'il avait à la contemplation*, et s'occupant par obéissance à servir les malades. »

C'est ainsi que l'inquiétude du mieux, « qui est une tentation des saints », s'éleva dans son esprit. Et de même qu'il avait déjà pensé autrefois à se faire chartreux, il forma le projet de se retirer à l'abbaye de Saint-Cyran où se trouvait un religieux de sa connaissance (2). Un

(1) M. Hamon éprouva aussi des tentations dans le genre de celles que connaissent les âmes contemplatives. Par exemple, d'après Dom Clémentet, « il s'imaginait qu'il ne parlait pas à Dieu en disant son office, et que ce n'était pas prier lorsqu'il priait en particulier ou qu'il méditait quelque chose. » etc...

(2) M. de Barcos, neveu de Saint-Cyran.

Solitaire, M. des Touches, était sur le point d'y partir, et il comptait l'accompagner. Mais cela n'eut pas de suite, car la Mère Angélique qu'il consulta là-dessus, et qui le connaissait bien avec ses inquiétudes, ses tentations, ses scrupules, lui répondit que s'il y allait il ne demeurerait pas à Saint-Cyran et qu'il en sortirait encore comme il voulait aujourd'hui sortir de Port-Royal.

Arnauld consulté lui répondit dans le même sens. Voilà donc M. Hamon très perplexe ! Mais l'inquiétude demeurerait quand même dans son esprit ; l'imagination d'une solitude nouvelle et plus parfaite le séduisait et le tenaillait. Il renouvela donc ses raisons et ses instances auprès d'Arnauld et auprès de ses directeurs : « Je dis à M. Arnauld, que j'avais besoin d'une plus grande retraite pour ne penser qu'à me préparer à la mort. Jusque-là le poids de son autorité m'avait retenu. » Au surplus il déclara qu'il ne demeurerait peut-être pas à Saint-Cyran et qu'il ne voulait qu'essayer. Alors on lui permit d'accompagner M. des Touches quand il partirait. Mais bientôt ceux qui avaient d'abord cédé à ses instances réitérées se dédirent, et on prévint même M. Hamon que dans le cas où il serait déçu à Saint-Cyran et demanderait à revenir à Port-Royal, on lui fermerait la porte. Ces déclarations nettes le firent réfléchir et le portèrent à s'examiner humblement. Comme après tout il ne désirait que suivre la volonté de Dieu, il crut la voir déclarée dans l'opposition de ses directeurs, et il ne partit pas. — Dix ans plus tard, se souvenant de cette tentation des lieux dont parle l'Imitation (*Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit*) et dont on l'avait délivré, il écrira : « Quand j'aurais été affaibli par deux sorties consécutives je n'aurais peut-être pas demandé à rentrer. On ne devient pas plus humble en suivant sa tête. Quand un arbre a peu de vigueur et qu'il est transplanté deux fois de suite, c'est un grand hasard s'il ne meurt. Je suis à présent persuadé que je n'aurais rien gagné à une telle sortie. Cependant il n'y a pas encore longtemps que je n'entraîs jamais chez les chartreux que mes tentations sur ce sujet ne se renouvelassent. » Il fut en effet très lent à s'en guérir, mais il finit par remercier Dieu « de la grâce qu'il nous a faite de nous avoir mis dans un bon nid (1) ».

(1) C'est ce qu'il répondait (*Lettres et Opuscules, tome I, Lettre XXVII*) à une personne qui lui demandait son avis sur le dessein qu'elle avait aussi de changer de solitude. Il lui en détaille les inconvénients. M. Hamon expose de même très longuement, et comme un habile docteur ascétique, le danger de ces idées de changement, page 24 et suiv. de la *Relation de plusieurs circonstances de ma vie*.

V

Cette même année 1652, en octobre, il eut une petite maladie peu grave, au sujet de laquelle la Mère Angélique lui écrivit plusieurs lettres (1). Elle l'exhortait à supporter ses souffrances, mais en même temps ces lettres nous prouvent que M. Hamon se confiait à elle presque comme à un directeur de conscience. Nous retrouverons dans la suite d'autres preuves de l'influence que la grande Angélique exerça sur M. Hamon et de la liberté maternelle qu'elle prenait avec lui. Une grande différence d'âge, presque trente ans (2), lui permettait d'en user ainsi avec le médecin de Port-Royal.

L'année suivante, en Juillet 1653 (3), survint touchant M. Hamon un fait qui n'est signalé dans aucun auteur, même du temps, et qui se trouve relaté dans une lettre inédite de Singlin à la Mère Agnès (4). Le cardinal de Retz, emprisonné à Vincennes pour les affaires de la Fronde, fit demander près de lui M. Hamon comme médecin à demeure. « L'on m'est venu prier, dit Singlin, de la part de tous les amis de M. le cardinal de Retz de donner M. Hamon pour être enfermé avec lui pour lui servir de médecin. Il a fallu délibérer beaucoup là-dessus et y disposer M. Hamon qui ne vint qu'hier fort tard, et entretenir celui qui a été envoyé. L'on est allé voir le P. de Gondi ce matin afin de lui donner avis que nous donnons M. Hamon. » Sans doute le cardinal de Retz était lié avec Port-Royal, mais cette demande n'en prouve pas moins en quelle estime on tenait M. Hamon et quel cas on faisait de lui comme médecin. Toutefois cette demande n'eut pas de suite, peut-être parce que de nombreuses maladies s'étant alors déclarées à Port-Royal on ne put, tout compte fait, se priver du secours de M. Hamon ; ou peut-être encore parce que le cardinal de Retz fut, à quelque temps de là, transporté de la prison de Vincennes à celle de Nantes.

Pendant les dix années suivantes, c'est-à-dire jusqu'à la « Persécution » et à la captivité, M. Hamon vécut de la vie ascétique et pénitente que nous avons décrite, sans événements très marquants.

(1) Le 12 et le 24 Octobre 1652.

(2) Elle était née en 1591.

(3) Vers le 28 Juillet.

(4) *Collection particulière*. Je dois la connaissance de ce fait aux recherches éclairées de M^{lle} Cécile Gazier qu'il m'est particulièrement agréable de remercier ici.

Il visitait les malades, lisait, écrivait, priait, méditait. Si quelque chose eut pu troubler sa solitude ce n'aurait été que les quelques voyages qu'il était obligé de faire à Paris quand la Faculté l'y appelait pour remplir ses devoirs de docteur-régent. Les docteurs-régents devaient en effet présider à des examens ou à des soutenances de thèses, et ceux qui étaient désignés ne pouvaient s'y soustraire sous peine d'être rayés des cadres de la Faculté et de la liste des docteurs. M. Hamon, convoqué à son tour, s'en allait donc à Paris, à pied, son bâton à la main, et vêtu de son moins piteux habit. Comme c'était alors généralement la coutume, il composait lui-même les thèses sur lesquelles les nouveaux docteurs devaient argumenter. C'est ainsi qu'en 1659 il fit soutenir au bachelier Charles de Laval la thèse *An actio sine spiritu*. L'année suivante le bachelier Jean Groult discutait sous sa présidence la thèse *An sana sanis*. La Faculté de Paris possède encore ces travaux qui valurent des succès à Jean Hamon ; son humilité devait s'en alarmer, et peut-être à son retour dans le désert augmentait-il sa pénitence, car il craignait ces reprises de contact avec le monde.

Avant la « persécution », d'autres événements auraient encore pu marquer dans la retraite de M. Hamon : l'entrée de Pascal à Port-Royal en 1655, et le retentissant éclat des *Provinciales* en 1656. Mais nulle part il n'est dit que M. Hamon perdit son calme au milieu de ces polémiques violentes et qu'il sortit de son obscurité. Je n'ai retrouvé non plus aucune trace des rapports que Pascal aurait pu entretenir avec notre savant Docteur. Cependant la cour des Granges ne fut pas sans les entendre parler ensemble, auprès de la margelle du fameux puits qui subsiste encore : le tableau aurait pu tenter Philippe de Champaigne.

Vers la même époque un tendre rayon vint sourire dans la solitude de J. Hamon. Car c'est en 1655 (1) que le jeune Racine, âgé de seize ans, entra aux Écoles de Port-Royal où il devait rester jusqu'à dix-neuf ans. Il avait alors terminé ses humanités au Collège de Beauvais, et ses tuteurs lui accordaient deux années de travail libre avant d'aller étudier la philosophie au collège d'Harcourt. Racine venait donc à Port-Royal non comme un écolier, mais comme une espèce d'étudiant en Lettres, « pour y faire, sous la direction de maîtres éminents, ce qu'on appellerait aujourd'hui une rhétorique supé-

(1) D'autres disent en 1654.

rieure (1). » Ces maîtres éminents, c'étaient Lancelot l'helléniste, Nicole « le latiniste par excellence », et l'ancien avocat Antoine Le Maître. Mais en 1656 l'école des Granges fut fermée, les maîtres et les élèves dispersés. Racine fut alors logé tout auprès de Port-Royal, au château de Vaumurier. Et si Nicole put lui continuer ses leçons, c'est « *aux soins particuliers* » de M. Hamon que Racine fut confié.

Ce que ces « soins particuliers » représentent, nous ne le savons pas au juste. Mais ce que nous savons c'est que Hamon devint tout de suite le Solitaire préféré de Racine. Leurs jeunesses dans le désert se rapprochaient : l'élève avait seize ans, le maître n'en avait que trente-sept. Et puis il y avait comme une parenté entre leurs âmes : ils étaient seuls à voir et à sentir les choses un peu de la même manière. Cette parenté d'âme se retrouve dans le style de Hamon qui est *parfois* comme un écho mélodieux des accents de Racine. Sainte-Beuve l'a marqué quand il dit que « M. Hamon semble devancer, par la tendresse de quelques-unes de ses expressions, les chants des compagnes d'Esther. » Parmi les âpres luttes doctrinales et les sévérités du monastère, c'étaient donc les deux seules âmes du vallon dont l'austérité n'avait pas étouffé la poésie et coupé les fleurs. Il est très regrettable que M. Hamon n'ait pas laissé de *Mémoires* sur son petit compagnon : de combien d'anecdotes sa simplicité fine et enjouée nous aurait enchantés ! On aime à se représenter « le petit Racine », comme on l'appelait à Port-Royal, accompagnant notre médecin dans les villages voisins où l'appelaient ses malades, ou parcourant avec lui les sentiers qui vont de l'abbaye à Vaumurier. Je n'irai pas jusqu'à insinuer que c'est le jeune docteur qui prêta à Racine le roman grec de Théagène et Chariclée qu'il lut en cachette, et pour lequel il fut puni ; mais si Lancelot, Nicole, Le Maître, lui donnèrent le goût de l'antiquité et l'art de la composition, c'est peut-être M. Hamon qui lui révéla le premier sa sensibilité et l'Art tout court.

Aussi jamais M. Hamon ne sortit de l'affection de Racine. On le vit bien lorsqu'après quinze années de rupture avec Port-Royal, quinze années de dissipation, de vie mondaine et de théâtre, Racine fit encore de M. Hamon son Solitaire préféré à l'heure du repentir. On le vit bien surtout à la mort du poète en 1699, lorsqu'en ouvrant son testa-

(1) A. Gazier : *Racine et Port-Royal*. Paris, 1900.

ment on lut ce codicille du 10 octobre 1698, ajouté et entièrement écrit de sa main :

« Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal des-Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière, *au pied de la fosse de M. Hamon*. Je supplie très humblement la Mère Abbessé et les Religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en reconnaisse très indigne, et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison. et des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur.... »

Tel est le superbe témoignage posthume que l'un de nos plus grands poètes rendait à M. Hamon. Il fut fait selon son désir, et le 23 avril Racine fut enterré, non pas aux pieds de M. Hamon car il ne s'y trouvait plus de place, mais à la tête. Telle était en effet la vertu et l'attrait de M. Hamon qu'un autre Solitaire, M. Charles Duchemin (1), mort en avril 1687, avait aussi demandé comme Racine, mais avant lui, d'être inhumé aux pieds de M. Hamon, ce qui avait été fait.

Quand, après la mort de Racine, on fit l'inventaire de sa bibliothèque, on y trouva les œuvres de M. Hamon (2).

(1) Messire Charles Duchemin, prêtre. Il vécut à Port-Royal pendant plus de trente-huit ans dans une pénitence très austère. On ne le connaissait que sous le nom de *M. Charles*, et ses compagnons eux-mêmes ignoraient tout de lui, y compris sa qualité de prêtre.

(2) *Documents inédits sur Jean Racine*, par M. de Grouchy, 1 plaquette. — On ne trouva naturellement dans la bibliothèque de Racine que les ouvrages de M. Hamon alors publiés, c'est-à-dire les *Traité de piété*.

CHAPITRE III

LA CAPTIVITÉ A PORT-ROYAL (1659-1668)

PRÉPARATION A L'ÉPREUVE. — L'EXIL. — RETOUR, CAPTIVITÉ, VEXATIONS. — ADVERSITÉS PENDANT LA CAPTIVITÉ. — CONSOLATIONS. — HAMON DIRECTEUR DE PORT-ROYAL.

I

Nous entrons maintenant dans les années terribles de Port-Royal, dans la période que les historiens jansénistes nomment la période de « persécution » et de captivité. Dès 1649 Cornet avait rédigé les cinq propositions dites de Jansénius et en avait demandé la condamnation à la Sorbonne. Quatre ans plus tard, en 1653, ces propositions furent condamnées par Rome dans une bulle d'Innocent X. Deux ans après, en 1655, Arnauld fut censuré par la Sorbonne, le fameux formulaire proposé aux signatures, et certains Solitaires dispersés. L'année suivante, 1656, on ferma les Petites Écoles de Port-Royal et on chassa tous les Solitaires : il ne resta que ceux dont l'emploi était indispensable, le confesseur et le médecin, M. de Saci et M. Hamon (1).

La persécution allait continuer et l'on s'attendait aux pires extrémités, lorsqu'en mars 1656 se produisit sur la petite Perrier, nièce de Pascal, ce qu'on appela « le miracle de la Sainte-Épine ». Il s'agissait de la guérison d'une fistule lacrymale. Cet événement fit impression sur la Cour et suspendit toute persécution pour un temps. A ce propos M. Hamon fait cette réflexion : « Nous reconnaissons enfin que le bras

(1) Parmi les Solitaires chassés se trouvaient MM. de Luzancy, de Pontis, de Beaumont, de Bessi, de la Rivière, de la Petitière, d'Epinoy, de Saint-Gilles de Baudry d'Asson, des Landes, de Ponchateau, Moreau, Fontaine, les frères Akakia, etc.

de Dieu n'est point raccourci en nos jours ! » C'est qu'en effet Dieu semblait ainsi prendre parti pour la cause de Port-Royal, et M. Hamon s'en réjouissait. Il fut naturellement l'un des médecins qui travaillèrent à la vérification de cette guérison. Il y fut aidé par Charles Bouvard, premier médecin du roi, Isaac et Eusèbe Renaudot, les chirurgiens Pierre Cressé, Martin Dalencé et Étienne Guillard. Le certificat qu'ils signèrent est reproduit dans le *Recueil d'Utrecht* (1). Guy Patin, peu crédule et mauvaise langue, a exprimé dans une lettre (2) le degré de confiance qu'il accorde à chacun de ces personnages : « Quatre de nos médecins y ont signé, dit-il, savoir le bonhomme Bouvard, Hamon leur médecin, et les deux gazetiers (3)... Le bonhomme Bouvard est si vieux, que *parum abest a delirio senili*. Hamon est le médecin ordinaire et domestique du Port-Royal des Champs, *ideoque recusandus tanquam suspectus*. Les deux autres (les Renaudot) ne valurent jamais rien... » Quant aux chirurgiens, « des laquais qui n'ont jamais étudié, » ce n'étaient pas, dit-il, « des gens bien capables d'attester de ce qui peut arriver *supra vires naturæ*. » En somme Guy Patin récuse le savoir de tous, sauf celui de Jean Hamon dont il connaissait bien la valeur, et dont il avait suivi la carrière depuis ses débuts d'étudiant. Il lui refuse son crédit uniquement parce qu'il est de Port-Royal.

L'arrêt momentané de la persécution ne rassurait cependant pas M. Hamon. Sentant que cette guérison n'avait fait que retarder les coups des ennemis de Port-Royal, voyant tous ses frères dispersés, il commença à craindre d'être un jour chassé comme les autres, et il comprit qu'il lui fallait vivre dans cette attente. Touché d'une telle instabilité, sa première pensée fut de se bâtir à lui-même un monument, une espèce de témoignage, qui lui rappellerait, s'il avait un jour le malheur d'abandonner *la vérité*, qu'il était « un déserteur et un perfide ». Ce dessein lui fut suggéré par un passage du livre des *Juges* qu'il lisait, où il est dit que les deux tribus et demie qui s'en retournaient dans la terre qu'elles devaient posséder au-delà du Jourdain, bâtirent *un autel* avant de partir pour que cela témoignât, s'il en était un jour besoin, qu'elles étaient du peuple de Dieu. Nous reconnaissons bien à ce projet l'humilité de M. Hamon qui craint de ne pas persévérer. « Je vis bien, dit-il, que selon le cours ordinaire de la justice de Dieu, et s'il n'avait pour moi une miséricorde extraordinaire, le mensonge étant si gravé

(1) Page 288.

(2) *Nouvelles lettres* de Guy Patin à Spon (1718), tome II, page 206.

(3) Les deux Renaudot.

dans mon cœur, et la connaissance de la vérité n'y étant que superficielle, le premier vent qui viendrait enlèverait ces caractères qui n'y étaient pas bien enracinés et qui n'avaient rien de solide. » Comme les tribus d'Israël il voulut donc construire son autel, son témoignage, qu'il remettrait entre les mains de quelqu'un, et qui plus tard parlerait au besoin contre lui-même.

Il commença dans ce dessein à jeter sur le papier quelques pensées qui lui étaient venues sur la persécution. Mais il n'en fut pas satisfait. « Cela était assez affectif, dit-il, fort enflé, et comme l'on dit d'ordinaire, d'un style de Phébus. Comme je n'avais pas d'usage d'écrire, surtout en français (1), j'avais beaucoup de peine et j'avais peu ; ce qui fit que je laissai tout là... Je ne perdis pas néanmoins le dessein de continuer ou de prendre quelque autre sujet... Il se passa quelque temps sans que j'en pusse venir à l'exécution, en partie à cause de mes occupations, et en partie à cause de ma paresse. »

Or un jour M. de Sainte-Marthe (2) lui dit de lui-même et sans être au courant de son projet : « Vous devriez écrire quelque chose sur l'Écriture Sainte ! » M. Hamon lui allégua qu'il était laïque et que ce n'était pas à lui de faire cela. Mais M. de Sainte-Marthe réfuta ses objections par des exemples de laïques qui l'avaient fait, et il insista. Au premier moment M. Hamon ne fut pas très touché de ces raisons : « Cela ne fit pas beaucoup d'impression sur moi, dit-il. Je me souviens seulement que je dis en moi-même en riant, que M. de Sainte-Marthe m'avait ordonné du vin émétique. »

Cependant, avec toutes ces hésitations, son autel ne se construisait point, et les premières pensées qu'il avait jetées sur des bouts de papier étaient en partie perdues. Mais, en y réfléchissant, le conseil de M. de Sainte-Marthe ne lui parut pas si mauvais, et Hamon résolut finalement d'écrire, en manière de commentaire, sur quelque passage de l'Écriture. Il choisit le *Cantique des Cantiques*, et M. de Sacy, à qui il s'en ouvrit, l'approuva fort. Il ne s'agissait donc plus que de s'y mettre ! Laissons-le raconter lui-même comment l'occasion s'offrit à lui :

« Comme j'allai à Paris (3), un jour que je n'avais fait que courir, sans prier Dieu, et dans une dissipation entière, toutes sortes de méchantes pensées ayant

(1) Il écrivait surtout en latin.

(2) Confesseur de Port-Royal, successeur de Singlin.

(3) Peut-être en ces années 1659 ou 1660 où il vint présider la thèse de Charles de Laval (*An actio sine spiritu*) ou celle de Jean Groult (*An sana sanis*).

pris un cours si libre dans mon cœur, et avec tant d'impétuosité que c'était comme un torrent qui m'entraînait, je m'en retournais à la maison tout hors de moi, lorsque me trouvant proche de l'église Saint-Jacques dans le faubourg (Saint-Jacques du Haut-Pas où était enterré Saint-Cyran), j'y entrai n'en pouvant plus. Ce m'était un lieu de refuge : elle était fort solitaire les après-dîners. J'y demeurai longtemps, car j'étais tellement perdu et comme enterré dans le tombeau que je m'étais creusé moi-même qu'il ne m'était pas possible de me retrouver.

Quand je commençai de rouvrir les yeux, la première chose que je vis fut ce verset du Cantique : « *Sicut turris...* Votre cou est comme la tour de David, etc. » Je m'y appliquai assez fortement parce que j'étais fort las de moi-même et de tous mes fantômes. Comme il me sembla que cela m'avait édifié, je résolus de l'écrire. »

Il l'aurait écrit le jour même s'il n'avait été si tard quand il rentra à Port-Royal. Mais dès le lendemain matin il s'y mit. M. Arnauld et M. de Sainte-Marthe auxquels il montra ce premier essai l'encouragèrent à continuer. M. de Saci lui conseilla, pour faire quelque chose de suite, de prendre le Cantique à l'endroit où saint Bernard en était resté : *Vadam ad montem myrrhum : j'irai à la montagne de la myrrhe*. Et c'est à cela que nous devons les quatre gros volumes de *Commentaires* du Cantique des Cantiques, qui sont loin d'être ce que M. Hamon a écrit de mieux ! Mais son but était atteint : « Si la persécution vient jusqu'à moi, dit-il, et que je fusse assez malheureux que d'être infidèle à Dieu, on aurait de quoi me convaincre !... »

Cependant M. Hamon ne se jugea pas encore assez prêt pour la persécution. Afin qu'elle le trouvât entièrement pauvre, il s'occupa à se dépouiller de tout de plus en plus. On sera surpris en apprenant quels étaient les objets auxquels il croyait avoir encore trop d'attachement, et dont il voulait se défaire : une Bible qui lui avait été donnée, une relique de la vraie Croix qu'il tenait de la famille du Président de Believre, deux images pieuses qui lui venaient de M. Dubamel et qu'il gardait en souvenir de lui. « C'était là tout le peu qui me restait », dit-il. Il en fit le sacrifice et prit en même temps la résolution de ne plus jamais rien recevoir de personne. Ainsi préparé, par l'autel qu'il s'était élevé et par le complet dénuement où il s'était mis, ce juste pouvait attendre la persécution.

Sans doute M. Hamon n'avait pas peur devant l'inconnu. Néanmoins son attitude est celle d'un homme humble, qui ne présume pas de ses forces et qui se juge faible. Aussi éprouvait-il le besoin de s'encourager et de se fortifier lui-même contre la crainte par cette petite prière : « Seigneur, qui nous avez avertis de ne point craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps, inspirez-nous plus de courage et de fermeté

qu'ils n'en ont, afin que nous n'ayons point peur devant eux, ni de leurs menaces. Faites, Seigneur, que quand des armées seraient campées contre nous, nos cœurs ne soient point effrayés... » — Nous préférons le voir ainsi que « tendu et arrogant comme il arriva parfois aux *justes* de Port-Royal ». Et à propos de cette attitude M. Paul Renaudin écrit très justement (1) :

« A ce courage qui ne laisse pas de trembler un peu sous la cuirasse, « comparez l'état d'esprit de la plupart des religieuses de Paris au « moment de la persécution : l'orgueil des vierges « armées en guerre « sous le voile », qui s'exaltent d'être jugées dignes de souffrir pour la « vérité et la justice, et qui souriraient volontiers à la gloire du martyre (2) ; comparez même ce mot d'une femme admirable, la Mère « Angélique : « Ma fille, tout ce qui n'est point éternel ne me fait point « de peur ». La vivacité des sentiments féminins mise à part, et toutes « sortes d'excuses excellentes, je garde une préférence pour l'inquiétude plus vraie et plus touchante d'un Hamon devant l'orage, »

II

L'orage éclata de nouveau en 1661. En avril un ordre du Roi prescrivait de faire sortir les pensionnaires, les postulantes et les novices. Un peu plus tard l'archevêque de Paris, M. de Péréfixe, se fit l'exécuteur des projets contre Port-Royal. Le 15 Novembre 1664 les religieuses refusant de signer le formulaire, l'archevêque fit une descente à Port-Royal, s'emporta violemment, et repartit le 17 en interdisant les sacrements aux religieuses et en ordonnant l'expulsion de tous ceux qui vivaient autour du Monastère, ecclésiastiques et Solitaires. L'exécution de cet ordre n'eut lieu que douze jours plus tard, par une lettre de cachet de Novembre 1664. M. Hamon était compris dans l'ordre d'expulsion, mais il trouva le moyen d'y échapper, et la scène vaut d'être racontée.

(1) *Loc. cit.*

(2) Tel était leur état d'esprit que des personnes étant venues voir leurs parentes au parloir du Monastère, et leur ayant dit qu'une grande persécution se préparait, une religieuse, croyant à une persécution comme celle de Dioclétien, alla trouver la Mère Abbessse et lui dit : « Ma Mère, je vous prie de me dire, quand les bourreaux viendront nous prendre pour nous mener au martyre, ne faudra-t-il pas que nous prenions nos grands voiles ? » *Sainte-Beuve*, (Port-Royal, tome IV). L'éternel féminin n'abdique pas, même devant le martyre...

L'officier qui vint, porteur des ordres de la Cour, rencontra d'abord M. Hamon. Mais à cause de ses habits et de son air de simplicité, jugeant sans doute ce bonhomme peu échappant et peu malin, l'officier ne se méfia pas du tout de lui et ne le garda pas à vue. Il alla même jusqu'à lui demander, en tirant un papier de sa poche, où étaient les personnes à qui il voulait parler, sans toutefois lui faire entendre de quoi il s'agissait. « M. Hamon qui avait tant d'esprit, n'en eut pas assez, à ce qu'il dit, pour avoir peur (1) ». Et ne se croyant nullement en danger, ne songeant pas qu'il pouvait avoir affaire à un porteur de lettre de cachet, il parla bonnement à l'officier, en toute liberté et franchise.

Sur ces entrefaites, et comme ils parlaient en bons amis, une pauvre femme des environs aborda M. Hamon pour lui demander l'usage de quelques remèdes qu'il lui avait fait porter. M. Hamon s'éloigna à quelques pas, satisfait à la demande de la malade, puis revenu auprès du lieutenant lui dit de quoi il s'agissait. L'officier parut touché, et il lui échappa de dire : « Je vous assure que c'est dommage *de vous ôter d'ici, vous autres*, et que vous y faites beaucoup de bien (2) ! » Rien n'était plus clair que ces paroles, mais elles n'eurent pas encore le don d'ouvrir l'esprit de M. Hamon qui s'en alla tout tranquillement chercher les personnes qu'on lui avait demandées. À son retour il fit faire du feu et servir à déjeuner dans une chambre pour l'officier, puis, comme il en était l'heure, il alla s'habiller pour visiter les religieuses malades.

Mais avant de monter chez lui, il crut devoir dire un mot à la Mère Prieure pour qu'on ne s'effrayât point de la venue d'un officier, qui aurait pu alarmer les gens. Or pendant qu'il y était on vint le prévenir que des archers occupaient la cour !.. C'est alors, mais alors seulement, que tout s'éclaira dans son esprit, et qu'il comprit enfin « qu'il avait manqué l'occasion de se désabuser plus tôt. » Il quitta la Mère, courut vite s'habiller afin d'entrer au monastère pour visiter une dernière fois ses malades, et prendre ensuite des mesures sur ce qu'il y avait à faire. Comme les archers se répandaient partout, gardaient les portes, surveillaient les cours où l'on ne pouvait plus paraître sans être vu, on eut grand peur pour M. Hamon et on avisa au moyen de le faire

(1) Dom Clémencet.

(2) C'est cet incident mal compris qui a fait, je ne sais pourquoi, dire à plusieurs auteurs que « *la reconnaissance d'une malade* » sauva M. Hamon !.. (??)

fuir au plus vite. « Quand je vis, dit-il, qu'il fallait sortir tout de bon, sans pouvoir peut-être jamais rentrer ; quand je vis plusieurs de nos sœurs qui me dirent adieu avec le témoignage de leur amitié ordinaire, je fus touché et le suis encore en vous l'écrivant (1). » On le fit passer « dans le jardin Saint-Antoine » où il ne pouvait être vu, il y resta un peu de temps, puis il gagna la chaussée, disparut par le parc, et vint se cacher à Paris. Quelques jours après, racontant l'aventure dans une lettre à M. de Luzanci, il termine par cette réflexion d'une spirituelle naïveté : « Ces bonnes gens là n'ont été trompés que parce qu'ils m'avaient trompé. Car me trouvant de si facile composition, et voyant que je donnais moi-même dans le piège, ils me prirent pour un gros niais, et ils ne se trompaient point en cela. Mais ils se trompèrent en ce qu'ils ne firent pas assez réflexion qu'une personne trompée peut se détromper, et qu'il ne fallait pas se fier à mon peu d'esprit, parce qu'il y en avait d'autres qui en avaient pour moi. »

Pendant neuf mois M. Hamon fut absent de Port-Royal et vécut à Paris. Sa simplicité lui permit de s'y cacher et d'y vivre sans être remarqué. Que fit-il ? Où se cacha-t-il pendant ces neuf mois ? Nous ne le savons pas. Cependant une lettre inédite (2), permet de croire qu'il se retira chez M. de Sévigné (3). Car à la date du 11 Décembre 1664 Lancelot écrivait à Arnauld : « M. Giroût (4) est chez M. de Sévigné. M. Paulon (5) est aussi ici. Mais M. Floriot (6) ne se cache pas assez. *On m'a dit que M. Hamon y est aussi.* » Pendant son exil il écrivait parfois aux religieuses de Port-Royal ou à celles qu'on avait déportées dans d'autres couvents. Il signait alors ses lettres du pseudonyme *Jean le Normand*.

Les Religieuses de Port-Royal étaient donc abandonnées et privées de tout secours spirituel et physique. Et c'est sur ces « pauvres enfermées (7) » que « le fort de l'orage va tomber ». Un M. Renaud, médecin, venait parfois en l'absence de M. Hamon pour visiter les malades (8). Mais il n'était pas toujours facile de l'avoir, et en Juillet 1665 le nombre des maladies ayant considérablement augmenté au monastère, on pria

(1) Lettre à M. de Luzanci.

(2) Collection particulière (P. R. 6).

(3) Un ami de Port-Royal. Mort en 1676. Inhumé à Port-Royal. M. Hamon composa son épitaphe.

(4) Sacristain de Port-Royal.

(5) Confesseur de Port-Royal.

(6) Le chapelain.

(7) Lettre de M. de Bernières.

(8) Besoigne, Tome II, p. 281.

l'archevêque de permettre le retour de M. Hamon. M. de Péréfixe n'eut pas le cœur de refuser, et quand M. Hamon apprit qu'il pouvait rentrer il ne tarda pas un instant, car l'exil n'avait qu'augmenté son amour de Port-Royal. Le soir du 26 août 1665, il frappait donc aux portes de l'abbaye. Mais comme il ne revenait qu'avec une permission verbale de l'archevêque, l'Exempt, comme un bon gendarme, refusa d'abord de le laisser entrer et le fit garder à vue. On alla chercher des nouvelles à la Cour, et la permission *écrite* qui réinstallait M. Hamon dans le désert ne tarda pas à arriver.

III

C'est alors, de 1665 à 1669, qu'il va vivre le plus triste mais aussi le plus glorieux moment de sa vie. On donne à cette période de l'histoire de Port-Royal le nom de *Captivité*. Les religieuses (1), privées des sacrements, étaient en effet prisonnières et séquestrées dans leur maison. Un exempt et des gardes du Roi munis d'ordres sévères surveillaient étroitement l'intérieur et toutes les issues de Port-Royal. En plus de ces soldats, l'archevêque avait envoyé une tourière étrangère qui avait la langue faite, et qui ne le cédait aux gardes ni pour la sévérité dans la surveillance ni pour les vexations.

M. Hamon, lui aussi, fut prisonnier au dehors du monastère comme les religieuses l'étaient au dedans. Puisque, résolu à tout, il avait préféré revenir près d'elles plutôt que de garder la liberté dont il jouissait ailleurs, il subit aussi toutes les suites de cet engagement. Et cela dura quatre ans.

Lorsqu'il arriva les gardes commencèrent par l'enfermer à clef dans sa chambre pendant quelques jours. Il ne sortait que pour visiter les malades du monastère. Cette première sévérité s'atténua un peu dans la suite, mais pendant quatre ans il n'eut jamais la liberté de sortir de l'enceinte de la maison (2). Quelques très rares fois on lui permit d'aller

(1) Au nombre de 70 ou 73, sans compter les converses.

(2) A ce propos, Dom Clemencet, dans son *Histoire littéraire*, s'exprime ainsi : « Saint Paul étant à Rome en qualité de prisonnier, il lui fut permis par le capitaine des gardes, qui était païen, de demeurer où il voudrait avec un soldat qui le gardait. Il y demeura deux ans, recevant tous ceux qui le venaient voir, prêchant le royaume de Dieu et enseignant ce qui regarde le Seigneur Jésus-Christ avec toute liberté, sans que personne l'en empêchât. M. Hamon, au contraire, prisonnier de M. l'Archevêque de Paris, envoyé par lui en qualité de médecin d'une communauté de vierges chrétiennes, n'avait pas même la liberté de rester seul dans l'église.... » etc.

voir des malades à la campagne, mais toujours accompagné d'un garde. Jamais on ne le laissa entrer dans le monastère sans cette espèce de « dragon » ou de « Cerbère en cornette » (1) qu'était la tourière de l'archevêque. C'était une de ces femmes, dit M. Hamon, que Dieu « a coutume de tenir en réserve dans ses trésors de grêle et de neige... J'aurais scrupule de la décrire et de dire ce qu'elle était, voulant garder les sentiments que la charité m'oblige d'avoir pour elle. » Témoin sévère des actes et des paroles de notre médecin, elle le suivait partout dans les chambres des malades, assistait à toute sa visite, et le ramenait à la porte. Quand il parlait aux sœurs il fallait qu'il parlât haut afin d'être entendu d'elle. Les tourières de l'archevêque changèrent d'ailleurs assez souvent, mais elles furent toujours dans le même style. L'une d'elles avait même un caractère si dur qu'elle allait jusqu'à reprocher à M. Hamon de rester trop longtemps auprès des malades prêtes à mourir. « Lorsque j'étais obligé, dit-il, de demeurer un peu plus pour voir la sœur Anne-Eugénie qui était malade à la mort, elle avait la dureté en sortant de me le reprocher. Et sur ce que je lui représentais la grandeur du mal, où il n'y a pas de médecin qui n'eût été bien empêché, elle me répondit froidement que chacun avait ses affaires : Dieu me préserve de dire quelles étaient ses affaires ! (2) Lors même que je la priais *avec toute la civilité possible* de demander aux sœurs du tour des nouvelles de cette chère malade, elle me répondait avec un certain dédain : « Hé ! il n'y a que deux heures que vous en êtes sorti ! » Cela suffit pour faire voir de quelle manière elle pouvait aimer, mais je prends plaisir à me représenter de quelle manière elle était aimée. » Cette sympathique tourière s'étonnait cependant qu'on la traitât parfois de « geôlière », et elle s'en plaignait à M. Hamon : celui-ci lui offrait alors bonnement d'en parler aux vilaines gens qui avaient osé dire cela...

Aux questions du moindre des gardes il fallait répondre doucement, et rendre humblement raison de tout. On vivait dans la crainte et on n'était jamais sûr de l'heure suivante. « Je me tenais toujours prêt à être mené en prison, dit M. Hamon, ou à être enfermé dans ma chambre, dont souvent les gardes avaient la clef jour et nuit. » Il fallait de même se retenir ou se cacher de parler, car, dit-il, « les paroles étaient aussi prisonnières que les personnes. » Ainsi rien de ce qu'il pouvait dire ou

(1) P. Renaudin, *loc. cit.*

(2) On découvrit des relations entre un ecclésiastique et une tourière.

faire n'échappait aux gens du roi. Cet espionnage continuel avait pour motif la crainte que M. Hamon ne servit les religieuses en passant leurs lettres au dehors ou en recevant des communications pour elles. Comme il arrivait cependant qu'on découvrait quelquefois des fuites, l'exempt des gardes s'excusait auprès de l'archevêque d'être en défaut en disant « qu'il ne pouvait répondre de rien tant que M. Hamon serait à Port-Royal. » Et on redoublait de sévérités envers lui. Une fois ses papiers furent saisis dans sa chambre et envoyés à M. de Péréfixe : celui-ci n'y trouva rien de suspect et les renvoya, mais M. Hamon fut très vexé de cette inquisition.

Le matin, comme il servait la messe et qu'il y communiait souvent, l'exempt ne lui laissait pas le temps de faire après l'office son action de grâces. « Durant le temps d'un *Miserere* que je me tenais à genoux, dit M. Hamon, il ne pouvait s'empêcher de me témoigner qu'il s'ennuyait en s'élevant deux ou trois fois. » Cela gênait beaucoup notre pieux médecin, « car, dit-il, ce n'était pas comme si j'eusse pu aller ensuite droit de l'église à ma chambre ; il fallait aller aussitôt à la porte du monastère pour visiter les malades. Quand je suis seul je ne veille pas toujours sur moi ; mais quand je suis avec quelqu'un, c'est alors que je n'y veille presque jamais. » Et il avait du scrupule « d'être si dissipé immédiatement après avoir communiqué. » Il avait bien envie de se plaindre de ce procédé à l'archevêque, « qui l'eût trouvé mauvais, » mais il ne le fit pas. Il ne voulait rien devoir au persécuteur de Port-Royal : « Il n'aura jamais de peine de répondre à mes lettres ! » dit-il.

Loin d'être découragé par une surveillance si étroite et par de nombreuses vexations, M. Hamon supportait tout avec patience et humilité, restait le serviteur attentif des religieuses, acceptait sa situation comme une utile pénitence. Toutefois la solitude, à laquelle il était pourtant si attaché, et l'absence de nouvelles du dehors, pesèrent lourdement sur lui pendant ces quatre années. La privation de toute société finit par lui devenir extrêmement pénible. Il était trop peu considéré par les gardes pour qu'ils pussent lui en servir, bien que plusieurs fussent « de qualité. » Ces gardes, au contraire, lui manquaient très souvent de respect. Un jour qu'il avait changé de chambre un nouveau venu lui demanda « *fièrement* » pourquoi il avait délogé. D'autrefois, mis en gaité par son apparence, ils le raillaient et l'appelaient *Mon ami*, ou *Monseigneur*, ou *Mon maître* avec « un certain air de maître qui fait le familier avec son valet. » Cela lui fut d'abord égal, mais à la longue il

en fut agacé, et il avoue qu'il eut la pensée de leur dire sérieusement : « Messieurs, je m'appelle Jean Hamon, et je me tiendrai toujours honoré que l'on m'appelle de mon nom de baptême ! » Mais il ne dit rien, « ayant été une fois attrapé à être trop fort. » On crut que c'étaient ses pauvres habits qui provoquaient les moqueries et les impertinences des gardes, et on le pria dans la maison d'en changer. Mais il s'y refusa par humilité, pensant qu'après tout il était traité comme il le méritait. Il trouvait sa force et sa joie dans le mépris des geôliers. « Ma force contre eux, disait-il, est d'avoir peu de commerce avec eux et d'en être méprisé. » Il les laissa donc le traiter comme ils voudraient, « et plus ils resserraient mes chaînes, plus je croyais que Dieu le permettait pour me rendre libre. »

Néanmoins, entre toutes les vexations, il en est une à laquelle il fut particulièrement sensible et qui faillit lui faire perdre patience (1). Cela se passait le 11 Mai 1667, et il le raconta le lendemain aux Mères avec indignation. Un nouveau garde, nommé M. de Montfleury, ayant rencontré M. Hamon comme il montait à sa chambre, l'arrêta en lui demandant ce qu'il portait. M. Hamon répondit que c'était son souper. Mais la réponse ne satisfait point le garde qui le fouilla partout, visita les plats, lui fit retourner ses poches pour voir s'il ne cachait pas de lettres, et alla jusqu'à lui dire insolemment qu'il lui faisait grâce de ne pas lui faire mettre pourpoint bas. Cela surprit si fort M. Hamon, dit la relation, « qu'il avoua à nos Mères que s'il s'était cru, et qu'il n'eût point eu ici de malades, il s'en serait allé à l'heure même à Paris et n'aurait pas couché céans ! ». A la fin, la coupe débordait ! M. Hamon demanda aux gardes quel sujet ils avaient de traiter de la sorte « *un homme comme lui* ». Sa « *qualité de médecin* » méritait bien quelque créance, et que l'on se fiât au moins à sa parole. Aussi bien c'était lui faire la dernière injure, ajouta-t-il, que de le soupçonner de quelque commerce lorsqu'on donnait si bon ordre pour empêcher tous ceux qu'il pourrait avoir, en le tenant prisonnier dans une captivité si grande que toute autre personne que lui s'en serait déjà lassé ! — Le lion humble se révoltait ; Jean Hamon se retrouve sous ses guenilles !

Les ecclésiastiques placés par M. de Paris au monastère n'avaient guère plus d'égards pour lui que les gens de la garnison. M. Hamon essayait pourtant de vivre en bonne intelligence avec eux, mais ils lui

(1) Journal manuscrit de Port-Royal : *Collection particulière*.

parlaient avec fierté, lui tendaient des pièges en le questionnant sur les religieuses pour tâcher d'en tirer quelque chose dont ils se serviraient contre elles ; ils lui laissaient entendre qu'ils le dénonçaient à l'archevêché, etc. Un certain M. Dusang parla en effet un jour contre lui à Paris, mais cela ne lui réussit pas, « et il me fit ensuite des caresses extraordinaires », dit M. Hamon. A la suite d'un autre voyage à Paris, comme ce même personnage reprit au retour sa fierté, M. Hamon crût qu'il avait fait jouer avec succès « quelque machine » contre lui, et que, cette fois, il avait réussi. Il eut alors la pensée d'écrire à l'archevêque pour se défendre afin qu'on ne l'enlevât pas de Port-Royal. Mais il prit le parti de ne rien dire sans savoir, et de ne pas prévenir Dieu. « Et puis, dit-il, à qui aurais-je eu recours ? Il est vrai que c'était à un Évêque... » Mais c'était M. de Péréfixe ! — A propos de dénonciations à l'archevêché il en vint une autre contre M. Hamon, en Juillet 1668, de la part d'un malheureux garçon nommé Maria, un détraqué, qui finit par se pendre à quelque temps de là dans une maison de la rue Saint-Jacques en déclarant qu'il avait menti. Ce garçon qui avait été longtemps nourri à Port-Royal par charité, demanda un jour un entretien à l'archevêque (1). Le prélat l'ayant fait venir, Maria lui raconta « plusieurs insignes faussetés pour l'irriter encore davantage contre cette maison, savoir, que M. Hamon, médecin de Port-Royal, qui a toujours servi d'ami et de protecteur particulier à ce Maria, recevait des billets des religieuses et leur en donnait, ce qui est très faux, ayant promis solennellement de ne le point faire ; — qu'il se tenait des assemblées de jansénistes aux Granges, qui est la ferme de Port-Royal, où M. Hamon et M. Hillaire assistaient... » etc., etc.

Brutalités, vexations, avanies, dénonciations : M. Hamon, prisonnier volontaire à Port-Royal, n'avait rien à envier à ses amis embastillés !

IV

A ces épreuves venaient s'ajouter des chagrins et d'autres motifs de tristesse. M. Hamon voyait tous les jours empirer les affaires du monastère. Il était témoin du refus cruel qu'on faisait des sacrements aux sœurs, ainsi que de la sépulture religieuse et des prières après la

(1) Journal manuscrit de Port-Royal : *Collection particulière*.

mort. « Il était obligé d'entendre, dit Besoigne, de mauvais sermons d'un M. Bail, d'un M. Chamillard, qui étaient remplis d'erreurs, d'invectives contre les religieuses et contre leurs amis, de raisonnements ou plutôt de déraisonnements pitoyables. » Il avait sous les yeux la conduite parfois scandaleuse des ecclésiastiques et des tourières de l'archevêque. Devait-il garder le silence sur tout ce qu'il voyait ? Ne devait-il pas écrire à M. de Paris pour l'en informer ? Devait-il continuer à souffrir, sans se justifier, les reproches mal fondés qu'on lui faisait ? Il n'avait personne avec qui se consoler et dont il eût pu prendre conseil. Sa conscience, déjà timorée, se débattait dans les perplexités au sujet du meilleur parti qu'il avait à prendre en chaque circonstance. Ajoutons-y les menaces fréquentes de quelque traitement plus dur, qui lui faisaient craindre tous les jours d'être arrêté et conduit en prison.

Ses meilleurs amis étaient cachés. Fontaine était à la Bastille ainsi que M. de Saci, son directeur. Cependant il leur écrivait quelquefois en secret, et pouvait même recevoir des lettres d'eux en cachette (1). Comme il fallait prendre des précautions, il signait ses lettres d'un pseudonyme qui rappelle sa ville natale : *M. de Cherville*.

Dans ses lettres à ses amis emprisonnés il rendait compte à mots couverts de ce qui se passait à Port-Royal. Étant captif et traité plus sévèrement qu'eux, il leur envoyait cependant des consolations et des encouragements. Ses amis se passaient ses lettres et lui répondaient longuement. Parfois même ils lui demandent par écrit des consultations médicales pour eux-mêmes ou pour leurs compagnons de captivité, témoin cette fin d'une lettre de M. de Saci (2) : « Je souhaiterais aussi que vous me disiez votre pensée, dans un papier à part, touchant un grand mal de reins qui est survenu à une personne depuis quatre ou cinq ans en suite de plusieurs peines d'esprit qui lui ont altéré le sang, étant de lui-même très sain et très fort. Comme c'est un homme d'épée, les remèdes longs de saignée et semblables ne lui sont pas propres,

(1) Beaucoup de ces lettres se trouvent dans le tome IV des *Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal* et dans certains recueils manuscrits de la *Collection particulière* souvent citée dans ces notes. « La Providence, dit Dom Clément, ayant procuré à M. Fontaine prisonnier à la Bastille, et à M. Hamon qui n'était guère moins prisonnier à Port-Royal-des-Champs, le moyen de s'écrire réciproquement, ils formèrent ensemble un commerce de lettres. Il semble que ce fut M. Hamon qui commença ce commerce et prévint M. Fontaine par une lettre que nous n'avons pas, ce dont M. Fontaine lui rendit de grandes actions de grâces en qualifiant sa lettre de *rafraîchissement* qu'il lui avait donné. »

(2) Manuscrit, *Collection particulière*.

mais on souhaiterait de savoir s'il n'y a point pour cela quelque remède, ou quel régime il faut garder, ce qui est le plus contraire à ce mal, etc. Il ne prend point de vin et il est fort tempérant et fort réglé. »

A côté de la privation de ses amis il eut à être témoin de nombreuses maladies et de la mort de plusieurs religieuses qui survint en ces tristes années. Le paludisme avait élu domicile dans le vallon et décimait ces pauvres gens avec une impressionnante régularité. M. Hamon était continuellement occupé à leur chevet. En lisant les journaux manuscrits de Port-Royal il n'est pas de mois où l'on ne trouve le récit de maladies ou la relation d'une mort. En une seule année il vit ainsi mourir cinq des religieuses qu'il estimait le plus. Comme elles s'en allaient sans prêtre et sans sacrements, M. Hamon les exhortait lui-même autant que le lui permettait la surveillance, et suppléait au prêtre absent. La sœur Michelle de Sainte-Gertrude se trouvant à la mort, « M. Hamon, dit une relation, sortit accompagné de la Tourière pour aller prier M. Poupiche (le confesseur) de venir assister notre sœur mourante, mais il n'en eut point d'autre réponse, sinon qu'il ne le pouvait sans une permission expresse de M. de Paris (1) ». En Août 1666 c'est la mère Agnès qui se trouve si mal que M. Hamon, très inquiet, demande la consultation d'un médecin qui l'avait soignée autrefois (2). En décembre c'est la sœur Antoinette de Saint-Augustin, sur laquelle je trouve ce détail (3) :

« M. Hamon entra pour la voir, accompagné de la Tourière selon la coutume. La malade, qui était plus libre qu'elle n'avait été le matin, voulut se servir de cette occasion pour déclarer ses derniers sentiments afin qu'ils puissent témoigner au dehors. C'est pourquoi elle s'adressa à M. Hamon et à cette femme, disant qu'elle les prenait à témoin qu'elle désirait de tout son cœur se confesser avant que de mourir, et recevoir l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique, mais que puisqu'on ne voulait pas lui accorder cette grâce si elle ne signait, elle aimait beaucoup mieux en être privée que d'offenser Dieu pour l'obtenir... Elle dit cela d'un ton si haut et si ferme que le médecin s'en étonnant dit à celles qui étaient présentes qu'il lui semblait qu'elle parlait plus librement et avec moins d'oppression que les jours précédents. Ce que la malade entendait : « Monsieur », lui dit-elle, ce n'est point cela, car j'ai autant de peine à parler que j'en avais hier, mais c'est que j'ai une si grande horreur de la signature, que quand j'en parle je sens en moi une fermeté qui me donne de la force ! »

(1) Manuscrit, *Collection particulière*.

(2) M. Renauld.

(3) Manuscrit, *Collection particulière*.

En plus des religieuses, il eut aussi la douleur de perdre la plupart de ceux qui habitaient la ferme des Granges : M. de la Rivière, M. Bouilli, M. Moreau, M. des Landes, Charlot, le jardinier de Port-Royal, Catherine, la servante des Granges. Moreau (1) était un chirurgien qui aidait quelquefois M. Hamon dans les soins aux malades. Ils faisaient bon ménage ensemble, ensevelissaient les morts, veillaient leur bière, suivaient leur convoi. Il fallait bien que le chirurgien aidât le médecin car celui-ci était vraiment surmené : en vingt jours, du 29 mars au 17 avril 1668, sept personnes moururent au Granges. Ces fatigues contribuèrent d'ailleurs à la mort de Moreau. Lui disparu quelqu'un pouvait encore aider M. Hamon, c'était le jeune des Landes (2), qui avait étudié la médecine à Paris, puis était entré à Port-Royal vers 1650 et y avait continué ses études. Mais la mort l'emporta aussi le 17 avril 1668, et M. Hamon resta seul.

On croyait aux environs que la peste s'était abattue sur Port-Royal.

V

Dans sa prison, et malgré tant d'adversités, M. Hamon eut pourtant quelques consolations qui le soutenaient. D'abord sa retraite absolue lui permettait de se livrer tout entier à la lecture et à la méditation de l'Écriture. Et c'est avec les matériaux amassés en ce temps-là qu'il composa plus tard ses divers *Traités*. Sur la fin de sa captivité, il obtint aussi avec beaucoup de joie l'emploi de sacristain, « le soin des ornements, et plusieurs autres services qui concernent le culte divin étant infiniment chers à sa piété ».

Mais surtout il retirait de grandes consolations et de puissants motifs d'édification des sentiments et de la mort des religieuses dont il était témoin. La mort de la sœur Anne-Eugénie de Boulogne (3), survenue le 13 décembre 1667, et les sentiments de charité qu'elle manifesta envers ses ennemis pendant ses derniers moments, l'émurent tout

(1) Avait abandonné la solitude pendant quelque temps pour rentrer dans le monde, puis revint mourir à Port-Royal le 10 avril 1668.

(2) Gentilhomme normand des environs de Rouen.

(3) Fille de M. de Boulogne, capitaine au régiment de Champagne, et gouverneur de Nogent-le-Roi. On l'avait mariée à quinze ans à M. de Saint-Auge. C'est elle qui disait dans la journée qui précéda sa mort, en recevant une lettre de son fils, M. d'Épinoxy, qui lui demandait sa bénédiction et l'assurait qu'il voulait persévérer dans la piété : « L'abondance de ma joie absorbe toutes mes douleurs ! »

particulièrement. « Tout dur que je suis, dit-il, je ne laissai pas d'être touché ». Le « naïf et beau détail » de cette mort ne peut être écrit que par M. Hamon lui-même :

« ...Comme nous étions dans la chambre de la malade, qui ne respirait plus que la mort que l'on croyait encore plus proche qu'elle n'était, on lui demanda si elle ne pardonnait pas à ses ennemis. Ah ! mon Dieu, qu'entendis-je alors ! Que l'Épouse de Jésus-Christ tira de bonnes paroles du trésor de son cœur !... On lui demanda si elle ne voulait rien dire à Madame Le Febvre (la méchante Tourière) : « Hé, mon Dieu, dit-elle, priez la un peu d'approcher et que je l'embrasse ». Je ne puis dire ce qu'elle lui dit, ni avec quelle cordialité elle l'embrassa... J'observais particulièrement ma garde qui n'était là que pour m'observer. Ce n'est pas assez de dire qu'elle en fut surprise : elle en demeura épouvantée et confondue. La dureté céda à la charité. Quoique cette femme ne fût pas seulement ennemie de ces saintes religieuses, mais aussi de leur vertu, elle ne put se défendre de la charité de la mourante. Elle en demeura persuadée, et elle commença de l'aimer. Car si la charité croit tout, on la croit aussi, et il est bien difficile de lui résister quand elle se fait sentir de la sorte... Elle embrassait une ennemie avec la même joie qu'elle aurait embrassé une de ses sœurs... Elle dit de même lorsqu'on lui parla de M. de Paris, qu'elle avait toujours eu de la tendresse pour lui. J'avoue que cela m'édifia... Je savais bien que le respect que nous devons avoir pour l'Église nous devait faire respecter les pasteurs, de quelque manière qu'ils nous traitent ; mais moi qui n'ai point d'entrailles, je ne savais pas que cela dût aller jusqu'à la tendresse... Une charité si pure tenait bien lieu de la Communion que l'on refusait à la mourante... C'est avoir reçu Dieu que d'avoir reçu une telle charité... La mort n'a rien que d'affreux, mais une telle mort n'a rien que d'aimable...

J'appréhendai beaucoup la mort quand je la vis malade. Je fus affligé quand je vis qu'elle mourait ; mais je fus consolé quand je la vis morte... Je résolus alors de veiller un peu davantage sur moi-même, et de regarder à l'avenir comme une de mes Mères celle que je ne regardais auparavant que comme une de mes sœurs. J'ai beaucoup de confiance en ses prières, je ne m'en fais pas scrupule... Ma prière dans ces rencontres est à peu près celle-ci : *Mon Dieu, si elle a besoin de secours, faites que nous la secourions ; si elle n'en a plus besoin, faites qu'elle nous secoure* ».

Je donne ces longs extraits de M. Hamon parce qu'ils nous font davantage pénétrer son âme. La mort de M. Bouilli lui fut aussi un grand motif d'édification et de consolation. Le récit en est écrit par M. Hamon : c'est un colloque qui atteint une certaine grandeur. Comme M. Bouilli mourait,

« ...Je lus auprès de lui, dit M. Hamon, les sept Psaumes auxquels il avait une grande attention. En chaque Psaume je m'arrêtais sur quelque verset que je croyais être plus proportionné à son état, et il recevait avec une docilité merveilleuse tout ce que je lui disais.

« ... Comme il s'était plaint à moi de ce que la violence de son mal ne lui

permettait pas de s'appliquer à Dieu avec toute l'attention qu'il eût désiré, je lui fis remarquer à l'occasion de ces paroles *Miserere mei quoniam infirmus sum* qu'il n'y avait point de temps plus avantageux pour prier que celui de la souffrance et de la maladie, puisque cet état oblige en quelque manière Dieu même à nous exaucer.

« ... Dans le troisième Psaume, je m'arrêtai à ce verset *Domine, ante te omne desiderium meum et gemitus meus a te non est absconditus*, pour lui faire remarquer qu'encore qu'il ne put parler qu'avec d'extrêmes peines il n'était pas moins dans la disposition de prier Dieu, qu'il suffisait que celui à qui rien n'est caché vit les désirs et les gémissements de son cœur ; et alors se contentant d'être dans cette disposition intérieure, il demeurait dans le silence et joignait les mains.

« Au quatrième Psaume je m'arrêtai sur ce verset : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum Deus non despicies*. Je lui dis qu'il fallait qu'il s'offrit à Dieu en sacrifice, et s'il le faisait en esprit, son sacrifice deviendrait un même sacrifice avec celui de Jésus-Christ. Il me témoigna qu'il était indigne de cette grâce puisqu'il souffrait comme pécheur. Mais je lui fis entendre que comme Jésus-Christ s'était chargé de tous nos péchés en mourant... » etc...

Et le dialogue se continue longtemps ainsi entre le mourant et son médecin. C'est ainsi que des amis s'entr'aidaient à mourir.

Pendant sa captivité il trouva parfois aussi des motifs de consolation jusque dans ses geôliers dont il oubliait les duretés pour essayer de les convertir. L'un d'eux étant tombé malade, il alla le voir. Et comme on les laissa seuls il put l'entretenir longuement. « Je n'ai jamais prêché de garde que lui, dit-il, mais je puis dire que j'en revins tout édifié ». Ce garde lui parla en confiance de sa famille, de son père, de sa mère, de sa femme. Celle-ci étant continuellement malade à Paris, M. Hamon lui promit d'aller la voir à son prochain voyage, « comme en effet c'est bien ma résolution », ajoute-t-il. L'entretien fut si cordial, l'âme de son geôlier lui parut si bonne (1), malgré un petit penchant qu'il avoua pour le vin, il avait si peu l'allure d'un méchant homme et d'un tyran, que M. Hamon conquis déclare naïvement : « Je ne pouvais assez prier Dieu qu'il le délivrât de la tyrannie du vin, et je le bénissais de ce qu'il me donnait cette consolation de la part d'une personne d'où d'ordinaire on en attend peu ».

Il eut aussi bien de la joie en voyant un autre garde « qui avait été autrefois un grand blasphémateur, et qui, sans aucun sujet, faisait des jurements horribles. Dieu lui fit la grâce de se corriger de cela ». Il s'était même si bien corrigé qu'il allait jusqu'à enlever les grosses

(1) « Il souhaitait de communier, dit M. Hamon, parce qu'au temps de Pâques il avait été tellement occupé à des commissions de campagne qu'il ne put le faire. Il ne lui était jamais arrivé de manquer ainsi à faire ses Pâques ».

pierres de la route pour que d'autres, en y faisant des faux pas, ne jurassent point comme il l'aurait fait lui-même autrefois. « Je voudrais, dit M. Hamon, qu'il fût aussi bien converti pour tout le reste... »

Telles étaient les joies et les consolations de M. Hamon pendant sa captivité.

VI

Mais il fut appelé à jouer pendant ces tristes années un rôle qui l'occupait et l'inquiétait beaucoup plus que tout le reste. Comme il était en ce temps-là le seul appui des religieuses, il était aussi le seul qu'elles consultaient dans les mille embarras qui surgissaient. Et c'était un de ses grands soucis : car lui qui ne conduisait les affaires de son âme qu'avec tremblement, ne se jugeait pas capable d'éclairer et de guider les autres.

Il y eut d'abord (mais ce n'est pas ce qui l'inquiétait le plus) de petites ruses dont il fut l'aimable complice. A un moment, en effet, les sœurs converses avaient la liberté de communier, tandis que cela était interdit aux religieuses de chœur. Alors celles-ci priaient de temps en temps les converses de leur céder un jour de communion et prenaient leur manteau gris pour n'être pas reconnues du chapelain. Cependant, le chapelain crut bien un jour avoir reconnu la Mère Agnès et d'autres religieuses de chœur déguisées en converses à la Table de Communion. Et comme c'était M. Hamon qui servait ordinairement la messe et tenait le flambeau près de la grille au moment de la communion, le chapelain voulut le faire parler. Mais M. Hamon était trop fin pour ne pas se tirer d'affaire, et non seulement il ne fit aucun aveu mais encore il fit au chapelain « quelques réflexions captieuses » qui dérangèrent tous ses soupçons :

« Le prêtre étant revenu de la grille à l'autel, aux intervalles qu'il y a jusqu'à la dernière ablution il souriait en lui-même : ce qui me fit craindre qu'il n'eût autre chose dans l'esprit que ce qu'il avait entre les mains. La Messe étant achevée, ensuite que j'eus fait à l'autel ce que j'avais à y faire, étant entré dans la sacristie, il m'appela n'étant pas déshabillé, et me dit en se mettant à rire : « Savez-vous bien qu'une des Sœurs que j'ai communies aujourd'hui avait un habit blanc ? Jusqu'aujourd'hui je n'avais point encore vu de converses avec un habit blanc sous un scapulaire gris ! »

M. Hamon lui expliqua qu'une religieuse infirme ou malade pouvait quelquefois s'habiller ainsi en été, « et qu'ayant peut-être encore de la fièvre, elle aurait peine de se revêtir d'une grosse robe », il lui dit que cela arrivait bien souvent et qu'il ne le remarquait pas chaque fois ; qu'aussi bien la Mère Agnès étant malade n'allait jamais à la première Messe, etc... Et le chapelain fut convaincu de s'être trompé.

Cependant les religieuses finirent par avoir des scrupules de communier ainsi par subterfuge. Elles s'en ouvrirent à M. Hamon pour savoir si cela était permis. Étant lui-même fort scrupuleux cette question le gêna beaucoup et mit sa conscience à la torture. « Je me tins longtemps dans le silence, dit-il, n'osant pas me mêler d'une affaire si importante ». Et puis, en méditant l'Écriture, en pesant le pour et le contre, il finit par donner une réponse. Ses arguments sont curieux à lire (1) et dénotent une vive intelligence des choses spirituelles.

Mais son inquiétude fut beaucoup plus grande lorsque les directeurs absents, MM. Arnauld, de Sainte-Marthe et de Saci, le chargèrent d'écrire quelques réflexions qu'il passerait aux religieuses pour les consoler et les soutenir dans l'extrême abandon où elles étaient réduites. Il eut beau prier qu'on lui ôtât cette mission, on ne voulut rien entendre. « Sans avoir égard à ma faiblesse, dit-il on m'ordonna d'aller en plein champ et de travailler à la moisson, sans craindre que, comme je ne suis qu'un enfant, le soleil ne me donne sur la tête et que je ne tombe malade encore plus périlleusement que l'enfant de la veuve qui en mourut ». Ce rôle de conseiller et d'appui spirituel, près de saintes filles dont il se considérait comme le serviteur, fut un grand souci et une lourde charge pour l'humble pénitent ligueur qui craignait toujours de commettre une usurpation de fonctions. En écrivant pour les religieuses il croyait imiter la témérité d'Osa qui voulut soutenir l'Arche (2). Aussi bien il se jugeait incapable et indigne de conseiller personne. « *Car si je méritais qu'on me définît, dit-il, on pourrait dire de moi que je suis un homme qui, quand il dit quelque chose de bien, fait tout le contraire de ce qu'il dit* ». Il obéit néanmoins à la demande

(1) *Relation de plusieurs circonstances...*, p. 81 et suivantes. Il y a vingt pages sur ce sujet !

(2) « Je mets la main à l'Arche comme Osa, et Dieu n'a pas besoin de mon secours pour la soutenir. Ce qui est même terrible pour moi : l'Arche à laquelle je touche ne branle point dans les plus grandes agitations, au lieu que je tombe à la renverse à chaque pas que je fais, sans aucune agitation extérieure ».

des directeurs, mais non sans violence. Il raconte sa crainte et son combat d'une manière bien touchante dans sa *Relation* :

« Une des plus grandes peines que j'eus pendant ces temps d'affliction, et qui m'était particulière, ce fut l'engagement où je me vis réduit de donner quelquefois à ces Épouses de Jésus-Christ quelques pensées sur l'Écriture... On avait beau me fortifier là-dessus, j'y sentais au dedans de moi une furieuse répugnance. Je voyais que je me produisais trop et que ce n'était que ma faute... Je devais me tenir en paix, me nourrir devant Dieu de sa parole, et m'en servir pour me guérir dans le silence, selon ce qui a toujours été pratiqué dans l'Église par les personnes faibles et malades... J'admirais qu'on pût goûter rien de ce que j'écrivais. Mon style ordinaire est ridicule, et je ne puis me réformer. J'ai des expressions plus propres à une personne qui enseigne qu'à une qui devrait gémir et demander la lumière. Il n'y a rien de si badin que l'autorité dans une personne qui n'en a point. Les humbles qui entendent cela s'en élèvent devant Dieu, mais les superbes qui parlent comme cela, tombent et se ruinent : c'est ce qui m'embarrassait. D'ailleurs, comme je n'ai que l'impétuosité qui me soutient, étant dénué de tout le reste, quand je me refroidis tout est perdu ; et je suis sec quand je suis sage... Quand je représentais cela on ne m'écoutait point. Je représentais à M. Arnauld et à M. de Sacy le péril où ils s'exposaient eux-mêmes en m'y exposant, ils n'en étaient point ébranlés. Je témoignais même que j'avais peur que la Mère Angélique, qui de son vivant me portait incessamment à écrire, n'eût eu à répondre de cela au jugement de Dieu... » etc...

Mais il eut beau accumuler les arguments, rien n'y fit, et il dut céder. Il regrettait vivement alors d'avoir fourni, par ses quelques écrits antérieurs, un prétexte à la demande qu'on lui adressait aujourd'hui. Et pour réparer sa faute il se composa cette petite prière qu'il récitait tous les jours : « Seigneur, ayez pitié de ceux qui prophétisent par le mouvement de leur propre cœur, qui courent sans que vous les ayez envoyés, qui suivent leur propre esprit et qui disent : « Voici ce que dit le Seigneur », quoique vous n'ayez point parlé par eux. Rappelez-les à leur cœur, afin qu'ils vous écoutent, et qu'ils se réjouissent dans la sûreté d'un humble silence, ou qu'au moins ils commencent de faire avant que d'enseigner, et qu'ils n'instruisent pas les autres des règles de l'Évangile avant que de les avoir pratiquées eux-mêmes, de peur qu'ils ne rougissent eux-mêmes de leurs paroles, n'étant pas soutenues par les actions ».

D'autre part, on avait pris prétexte de ce surcroît de travail imposé à M. Hamon, pour lui prescrire de modérer un peu ses jeûnes excessifs. « Le besoin qu'on a de vous, lui écrivait M. de Sacy, et l'abandonnement où vous pourriez être de tout secours si vous deveniez malade, me fait penser quelquefois que vous feriez bien de vous ménager plus

qu'à l'ordinaire... Consultez un peu ceux que vous servez : leur besoin même vous doit donner quelque retenue... (1) » En effet il donnait alors régulièrement la moitié de sa maigre portion à une pauvre veuve. Mais ce conseil ne fit que redoubler sa peine, car il jugeait que sa fonction de « directeur malgré lui, » comme dit Sainte-Beuve, l'obligeait au contraire à un surcroît de vertu et de mortifications : « Dieu veut que je le prie de devenir pauvre, mortifié et solitaire, et non pas que j'écrive de la pauvreté, de la mortification et de la solitude ».

M. Hamon se mit donc, *par obéissance*, à écrire pour les religieuses. Lui seul d'ailleurs à cette époque était capable de le faire et de tenir le langage qui convient, car n'étant qu'un simple pénitent et ne s'étant jamais mêlé aux luttes de Port-Royal, lui seul n'avait pas l'esprit échauffé et gardait une âme calme. Lui seul, parmi les agitations, avait simplement et humblement poursuivi jusqu'ici la trame de sa vie intérieure, sans s'occuper de polémiques (2). Il est remarquable qu'au moment où elles en eurent le plus besoin, ce fut justement le plus apte à consoler et à soutenir d'humbles filles qui prit la parole. Qu'allait-il leur dire ?

C'est là que M. Hamon brille de tout son éclat et diffère des autres défenseurs de Port-Royal. Sans doute il ne conseille pas de céder et de faire des avances aux « ennemis » de la maison. Mais il n'embouche pas la trompette guerrière, il n'excite pas à la lutte, il n'échauffe pas les cerveaux (3). Il recommande aux religieuses la douceur, la patience et l'humilité, et à cet égard son langage est à peu près unique dans tout Port-Royal. M. Hamon est nettement contre l'esprit de polémique et de dispute. « La prière, le silence et l'espérance en Dieu, dit-il, sont toute notre force ; *il faut renfermer là toute notre défense et justification* ». Il écrit encore : « Notre unique défense est dans la charité. Il ne faut pas abandonner un si bon poste. Si nous ne nous défendions que par la vérité nous serions bientôt pris. C'est se laisser vaincre par

(1) *Collect. part.* Manuscrits.

(2) Il les condamnait même et désapprouvait fort, par exemple, les *Imaginaires* de Nicole.

(3) Il y a bien un traité des *Principes de conduite dans la défense de la vérité*, qui conseille de résister aux ennemis passionnés de Port-Royal que sont les jésuites, et où il est dit : « Notre foi vaut mieux qu'un monastère, et notre conscience est à préférer à une maison qui ne serait devant Dieu que notre propre tombeau si nous y rentrions jamais en blessant notre conscience. » Mais Dom Clémentet pense que ce traité doit être attribué à M. de Sainte-Marthe et non à M. Hamon. D'ailleurs cela ne veut pas dire pour autant que M. Hamon aimait les Jésuites, ou était pour les transactions : tout était dans la manière ! M. Hamon était au contraire assez janséniste pour qu'on put lui appliquer la boutade d'un cardinal du XVIII^e siècle, le cardinal Bona : « *Un janséniste est un bon catholique qui n'aime pas les jésuites !...* »

son ennemi après qu'on l'a vaincu. » — Il n'y a pas que les religieuses de Port-Royal qui auraient eu besoin d'entendre ce conseil : Arnould, Nicole et les autres auraient été plus grands s'ils l'avaient suivi.

Voilà pour la conduite générale à tenir. Il s'agissait ensuite de consoler les malheureuses captives, et c'est à quoi M. Hamon s'emploie dans son traité des *Consolations véritables* et autres petits *Traités*. Il essaie d'inspirer aux religieuses les sentiments chrétiens qu'elles doivent avoir dans les diverses épreuves. Il les suit dans la privation de la confession, de l'eucharistie, du viatique, de l'extrême-onction. Il les suit jusqu'à l'agonie (« si je meurs entre les mains de personnes qui m'insultent, ») et par delà la mort jusqu'au refus de la sépulture en terre sainte. Il leur enseigne le respect envers les supérieurs, lors même qu'ils font des fautes. Il leur parle de la vraie et de la fausse humilité, de l'absence des amis, de l'expiation pour les autres. Il faisait ainsi entrer dans le cloître assiégé sa douceur, « sa haute sérénité » et jusqu'à la joie malgré l'adversité (1). Il fut vraiment alors le « rayon (2) », le seul rayon de Port-Royal, de ce Port-Royal « battu, écrasé, dénué de toutes parts. »

Il y a de nombreux passages dans ces exhortations qui atteignent une vraie grandeur et une haute éloquence. L'émotion et la sincérité de l'accent font alors bien souvent de M. Hamon un puissant écrivain. A ces malheureuses qu'on privait de tous les secours de la religion il écrivait : « Quand on a l'esprit de Jésus-Christ, on ne peut être séparé de Jésus-Christ. » Il avait d'ailleurs pour principe que les sacrements, si efficaces qu'ils soient dans leurs mystères, et le baptême lui-même, ne sont nullement essentiels : plus d'un martyr de la primitive Église ne s'est-il pas passé du baptême ? « Et, ne pouvant le recevoir des mains du prêtre, ne l'a-t-il pas trouvé plus heureusement encore dans son propre sang versé pour la religion ? » — Sur la privation de la confession il écrit :

« Nous avons tant de fois parlé aux ministres de Jésus-Christ sans que nous en soyons plus avancés, parlons à présent à Jésus-Christ ; sa parole a plus de force que celle d'un homme... Ayons plus de foi et moins de scrupule... Nous n'avons qu'à nous adresser à ce confesseur du cœur, et il nous confessa. »

(1) Besoigne, au tome II, page 63 et suiv. de son *Histoire de Port-Royal* donne un résumé complet et détaillé des écrits que M. Hamon adressa aux religieuses. Il y consacre plus de vingt pages.

(2) Sainte-Beuve.

A propos de la privation de l'Eucharistie il dit : « Ressuscitons en nous la grâce de nos communions passées ! » — Sur la privation de la communion des mourants il écrit cette consolation :

« Quand l'Époux arrive, l'Épouse n'a plus tant de peine de n'avoir point reçu de lettres pendant son absence, et elle ne s'étonne pas du bruit qu'elle entend quand elle apprend que c'est lui qui frappe à la porte... Ayez un peu de patience, le rideau va être tiré : vous verrez Jésus-Christ comme il vous voit, et vous verrez tout en le voyant. »

Ailleurs il représente qu'on doit subir les violences et la destruction même de Port-Royal comme une expiation légitime et éclatante des excès que commettent certains religieux qui se font une idole de l'intérêt de leur communauté. Il en est, dit-il, (et il faisait allusion aux jésuites d'alors) pour qui leur maison n'est jamais ni assez rentée ni assez riche, pour qui toutes les cupidités sont innocentes, à quelque excès qu'elles se portent, lorsqu'elles vont se perdre dans cette grande mer qui engloutit tout et qu'on appelle le *bien de la Communauté* :

« Je demande une satisfaction publique, ajoute-t-il, et qui ait quelque proportion avec ce désordre si épouvantable, pour le réparer à la vue des anges et à la face de toute l'Église... Nous en voyons qui aiment leur maison jusqu'au mépris de Dieu : que devons-nous faire, si nous sommes touchés de son intérêt, *que de l'aimer et de le servir jusqu'au mépris de notre maison ?* »

S'il ne fallait se limiter on pourrait citer ainsi de nombreux passages où l'on ne reconnaît plus l'âme timide et tremblante de M. Hamon, mais où le ton se hausse jusqu'aux paroles ardentes et enflammées. Aussi bien il appuyait ses écrits par son attitude et, autant que la surveillance le lui permettait, par ses conversations auprès des malades. Ces malheureuses sœurs se sentaient raffermies rien qu'en voyant M. Hamon au moment de la visite. « La fermeté que l'air de son visage annonçait, dit Besoigne, était le soutien des sœurs qui auraient pu être ébranlées. Les écrits admirables qu'il avait faits pour elles faisaient sur les esprits une impression autrement vive quand on voyait l'auteur présent, dont quelques petits mots échappés, ou même le langage muet des yeux, rappelaient les grandes vérités exprimées dans ces écrits... »

Ainsi, par un juste retour des choses, alors que toutes les colonnes de Port-Royal s'étaient écroulées ou éclipsées, le plus humble soudain se mit à briller et devint le plus utile. Car pendant ces quatre années,

« où les vraies consolations n'étaient données par personne », M. Hamon fut réellement seul directeur de Port-Royal, et tint lieu de tout aux religieuses. Selon le mot d'un auteur (1), « pendant qu'un archevêque impitoyable livre les plus rudes assauts à la conscience de quatre vingts pauvres religieuses, un médecin fait l'ouvrage d'un bon évêque... »

(1) Besoigne.

CHAPITRE IV

LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES (1668-1687)

VOYAGE A ALETH (1675) : HAMON ET NICOLAS PAVILLON. VOYAGE A LA TRAPPE (1677) : HAMON ET DE RANCÉ. — DEUX MALADIES GRAVES (1679-1682). — MORT DE M. DE SACY. — VOYAGE A PARIS (1685).

I

Des temps meilleurs se levèrent enfin. Le 8 Octobre 1668 un Bref du pape mit fin pour un temps à cette navrante persécution et confirma *la Paix de l'Église*. Peu à peu tout rentra dans le calme à Port-Royal, et M. Hamon, rendant grâces à Dieu, se sentit déchargé d'un grand poids. Les Directeurs et les Solitaires revinrent, et lui s'effaça, rentrant de nouveau avec empressement dans l'ombre qu'il n'aurait jamais voulu quitter. Pendant les dix-neuf années qui lui restent à vivre, M. Hamon sera l'obscur serviteur et pénitent que nous connaissons déjà. Il se remit à exercer son art auprès des malades de la campagne. Il composait de belles épitaphes latines à la mémoire des habitants de l'abbaye qui mouraient. Mais de plus en plus il fuit le commerce des hommes pour ne vivre que dans celui de la nature, et surtout pour se concentrer dans le silence de sa cellule et dans la méditation de l'Écriture. « Tout mon soin est de me guérir et de m'échauffer un peu dans le silence », écrit-il à un ami. Ainsi s'écoulèrent ses dernières années. « Bien des jours de la vie des saints, comme celle des heureux, se ressemblent », dit Sainte-Beuve. Cette parole s'applique parfaitement à la dernière période de la vie de M. Hamon.

Cependant plusieurs événements saillants marquèrent leur date pendant ces quelques années.

M. Hamon fit un voyage à Aleth (1), six ans après la paix de l'Église. Ce voyage, dont Besoigne ignore la date, est de 1675. Il s'agissait d'aller soigner l'évêque d'Aleth, Nicolas Pavillon, « un des saints du jansénisme ». Il était, disent les biographes, aux portes de la mort quand M. Hamon arriva. Après l'avoir examiné, notre médecin trouva qu'on lui donnait des remèdes qui lui étaient contraires. « Je les fis jeter, dit-il, après avoir assez disputé contre celui qui le traitait, et lui en fis donner à ma mode ». Nous connaissons assez M. Hamon pour savoir qu'il n'était pas dans ses habitudes de se mettre ainsi en colère et d'agir de la sorte. Il devait être bien outré du traitement de son ignorant confrère pour prendre cette décision avec une telle véhémence. Il fut assez heureux pour guérir l'évêque qui, pendant sa convalescence, s'entretenait, dit le biographe (2), « avec un homme qui était bien en état de fournir à une telle conversation : je parle de M. Hamon ». Il revint enchanté de son voyage, et surtout d'avoir vu ce saint vieillard dont il dit qu'il était beau à voir comme le soleil à son couchant.

Deux ans plus tard, en 1677 (3), M. Hamon partit encore pour un nouveau voyage en plusieurs étapes. Comme de coutume au cours de ses divers voyages, M. Hamon, le soir venu, choisissait toujours la plus pauvre hôtellerie. Arnould, parlant de cette espèce de pèlerinage, écrit dans une lettre à M. Le Roy : « M. Hamon n'est pas ici, il est allé faire plusieurs voyages qui en feront un très grand. Il a commencé par la Trappe, parce que le saint Abbé est très mal. Il doit aller de là, accomplir un vœu à Saint-Martin de Tours, et ensuite à Saint-Cyran, après cela à Clairvaux, et puis de Clairvaux retourner ici ». C'était l'été. M. Hamon resta environ deux mois à Saint-Cyran : était-il repris de sa tentation des lieux et de son démon du changement ?

C'est au cours de ce voyage qu'on lui demanda d'exercer son art auprès de l'Abbé de la Trappe, le célèbre M. de Rancé. Des liens étroits unissaient Hamon et cet éminent personnage. De Rancé faisait grand cas des écrits de Jean Hamon et lui témoignait beaucoup d'affection. D'ailleurs il y avait une certaine analogie entre leurs destinées. Avant que M^{me} de Montbazou, sa maîtresse, ne s'en fût allée « à l'infidélité éternelle », de Rancé s'était enivré du siècle, et, selon le mot de Châteaubriand (4), avait alors « préféré à l'éternité des nuits heureuses ».

(1) Sur les bords de l'Aude.

(2) *Vie des quatre Evêques.*

(3) Date que Besoigne ignore.

(4) *Vie de Rancé.*

Hamon, lui aussi, quoique sans aventures connues ou retentissantes (1), n'en avait pas moins goûté le succès presque jusqu'à la griserie. Puis l'un et l'autre s'étaient enfuis dans les retraites pour mener une vie pareillement pénitente. Nous avons trouvé avec une certaine émotion ce passage d'une lettre, probablement inédite (2), que le Trappiste écrivait au Solitaire le 25 Août 1671 : « Le cœur de l'homme est une mer qui n'est pas toujours dans la tempête, dit Rancé à Jean Hamon, mais qui n'est guères sans agitations. La vie se passe à vouloir et à ne vouloir pas, à faire et à défaire ; cependant Dieu en règle tous les mouvements, et toutes les circonstances ». Nul mieux que M. Hamon n'était capable d'entendre ce langage, et de comprendre l'âme tourmentée du grand pénitent. De Rancé termine sa lettre par ces paroles affectueuses : « *Mon cœur est pour vous ce que vous voulez qu'il soit, je vous conjure de n'en point douter* ».

On priait souvent M. Hamon de venir voir de Rancé dans ses maladies. L'abbé Le Camus (3) écrivait de La Trappe à M. de Pontchâteau, au printemps de 1670 : « On s'attendait fort à voir M. Hamon, et l'on a eu bien de la peine de la fièvre qui l'a obligé de s'en retourner chez vous. S'il est présentement rétabli, engagez-le à y faire un voyage, et surtout qu'il ne paie point de son infanterie (c'est-à-dire qu'il *n'aille pas à pied*), car il serait encore en danger de tomber malade par les chemins. Ce qui m'oblige à vous prier de cela, c'est qu'il m'a paru que cette fièvre lente de l'abbé de La Trappe est capable de le mener au tombeau, si l'on n'y remédie de bonne heure, et il est plus disposé à croire M. Hamon que personne, parce qu'il est persuadé de sa vertu et de l'amour qu'il a pour la pénitence, et qu'ainsi les conseils qu'il lui donnera ne procèderont point de cette complaisance que les médecins ont ordinairement pour le vieil homme... »

M. de Rancé avait une grande confiance en M. Hamon comme médecin. Dans une lettre (4) du 30 août 1671, il lui donne ces détails sur sa santé et sur le traitement qu'il suit : « Pour la nourriture, je me suis contenté de ne pas suivre en tout la communauté, et d'user d'œufs et de lait. Je ne sais pas ce que cela produira, mais je vous avoue qu'un supérieur obligé à vivre dans ces remèdes n'est plus

(1) « Dieu lui avait fait la grâce, dit Dom Clémencet, de le préserver de toute sorte de dérèglements dès sa jeunesse même. »

(2) *Collection particulière.*

(3) Un des convertis du XVII^e siècle, comme M. de Rancé et M. de Pontchâteau. Fut nommé évêque de Grenoble en 1671.

(4) *Collection particulière.*

guère propre à conduire les autres, puisqu'il n'est plus capable de donner l'exemple. Je vous mande précisément l'état où je suis. Au reste, Monsieur, quoique je plaigne extrêmement toutes vos peines, et que j'en aie beaucoup toutes les fois que vous quittez pour l'amour de moi des personnes auxquelles vous êtes si nécessaire, cependant lorsque vous nous témoignerez quelque pente à nous venir voir, j'aurai peine à ne vous pas dire, ou au moins à ne vous pas laisser croire que je suis malade, quand même je ne le serais pas ». On ne saurait être plus aimablement affectueux.

Mais lorsque, six ans plus tard, en 1677, M. Hamon vint voir M. de Rancé malade, il ne le trouva plus du tout dans les mêmes dispositions pour se laisser soigner. L'abbé ayant rétabli la stricte observance dans son monastère s'en appliquait à lui tout le premier les rigueurs. Il avait le mépris de sa santé et de sa vie, « et tout ce qu'on faisait pour rétablir l'une et conserver l'autre lui était à charge ». Il avait pour principe « qu'un Religieux, qui a fait profession de mener une vie crucifiée, devait mourir comme Jésus-Christ sans aucune consolation humaine ; et que c'est une espèce d'infidélité de chercher du soulagement puisque le Fils de Dieu n'en avait reçu aucun sur la Croix, ni de son Père, ni de la part des hommes ». M. Hamon, malgré toute son habileté, et malgré toute l'affection que de Rancé avait pour lui, ne put arriver à ses fins et fut presque éconduit. L'abbé Dubois, dans son *Histoire de l'Abbé de Rancé* (1), raconte cette affaire tout au long :

« Depuis quelques mois, la vie de l'abbé de Rancé n'était plus qu'une alternative continuelle de maladies, de guérisons et de rechutes. La fièvre dont il avait été atteint au commencement de cette année (1677), était devenue assez grave pour alarmer tous ceux qui l'entouraient. Un quart d'heure de conversation ou d'application le mettait hors d'haleine.

... La nouvelle des infirmités de l'abbé de Rancé se répandit jusqu'à Paris et au-delà. Ses amis en furent très inquiets : quoiqu'ils prévissent bien qu'il ne se laisserait jamais soigner d'après les règles de la médecine, ils avisèrent un moyen qui, selon toute probabilité, devait réussir. Le savant médecin Hamon, qui depuis plus de vingt ans, s'était retiré à Port-Royal, s'y livrait alternativement à la prière, à l'étude, et au soulagement des pauvres malades. C'était le saint de cette solitude.

... M. Hamon devait, ce printemps, aller à Tours pour accomplir un vœu qu'il

(1) « *Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme* », par l'abbé Dubois, 1866. — Tome I, pages 578 et suivantes.

(2) Ayant appris un jour qu'un de ses Frères montait une espèce d'apothicairerie, il le fit venir et l'apostropha vivement : « Quoi ! vous faites une boutique de remèdes !... »

avait fait à Saint-Martin. On l'engagea à voir l'abbé de Rancé en passant, à le questionner adroitement sur sa maladie, et à le décider à suivre un traitement... L'abbé de Rancé ayant deviné par les questions qu'il lui adressait, quelque habilement qu'elles fussent déguisées, ce qu'il voulait de lui, le reçut poliment selon son habitude, mais ce fut tout. Comme il était connu de quelques Religieux du couvent, M. de Rancé arrangea les choses de façon qu'il ne pût ni manger au réfectoire ni paraître en Communauté. Cette conduite choqua beaucoup ceux qui avaient ménagé cette entrevue. L'un d'eux lui en écrivit et il en reçut cette réponse :

« Ce qui m'a porté à agir de la sorte, c'est qu'un règlement de notre maison est de n'appeler jamais un médecin, quelque maladie qui arrive à nos Religieux, et de se contenter d'un chirurgien que la Providence nous a donné pour nous soulager de nos maux (2). Cependant rien ne serait venu plus naturellement dans l'esprit de nos Frères, sinon que, gardant ce statut avec exactitude pour ce qui les concerne, je ne ferais nul scrupule de le violer en ma faveur ; mais j'ai cru ne devoir pas leur donner matière de tentation... Je vous confesse que j'ai fait cela en cette occasion d'autant plus volontiers qu'au lieu d'aller chercher des secours éloignés pour le rétablissement de ma santé, *je proteste devant Dieu que je ne voudrais pas faire un seul pas pour la conservation de ma vie, sans la considération de mes Frères. Car, pour vous parler à cœur ouvert, je suis las du monde et des hommes ; il n'y a plus rien ici-bas qui puisse me plaire*, et la nécessité dans laquelle je me vois d'offenser Dieu incessamment, me devenant insupportable, fait que je désire avec plus d'ardeur qu'il finisse mon exil et qu'il termine, par une fin heureuse, une course très misérable (1). »

M. Hamon n'a pas dit ce qu'il pensa de la conduite de M. de Rancé. Mais nous qui le connaissons, nous imaginons bien comment il la jugea dans son cœur, et quel puissant motif d'édification il dut en remporter dans sa solitude.

II

M. Hamon était rentré de son voyage depuis deux ans lorsqu'en 1679 la persécution reprit contre Port-Royal. Une fois encore les Solitaires furent dispersés. Mais on n'inquiéta pas M. Hamon qui fut laissé comme médecin du monastère (2). Cette année-là il eut une indisposition qui était un avertissement. Soignant à Paris avec ses confrères Dodart et Vallant la duchesse de Longueville gravement malade, en avril 1679,

(1) Il sera cependant forcé de subir plus tard, au dernier moment, la visite d'un médecin, pour obéir à son évêque qui lui en fera un devoir de conscience.

(2) Et de Mlle de Vertus, sœur de Madame de Montbazou. Ses infirmités la clouèrent au lit pendant les onze dernières années de sa vie. Elle mourut à Port-Royal le 21 Novembre 1692.

comme il avait passé la nuit à son chevet, il se trouva pris vers le matin d'un grand frisson et « d'un crachement de sang avec toux. » Il fut obligé de s'en retourner à Port-Royal.

Trois ans plus tard, en octobre 1682, il eut « une attaque d'apoplexie » qui le mit à la mort et jeta la consternation dans toute la maison. Un manuscrit de Port-Royal (1) rapporte ainsi l'événement :

« Le lundi 12 octobre M. Letourneux donna l'Extrême-Onction à M. Hamon à l'heure des Vespres. Il était malade dès le vendredi 26 septembre d'une fièvre tierce qui avait paru très peu de chose (2). Il avait même voulu la veille dimanche venir au sermon de M. Le Clerc, mais on ne lui avait pas accordé. Cependant ce jour-ci vers deux heures après-midi, il se trouva dans un tel état qu'ayant la tête tout-à-fait prise, on ne le jugea pas capable de recevoir le viatique. D'abord que cet accident lui prit, il répondait encore à ce qu'on lui demandait, mais son assoupissement augmenta si fort durant que l'on disposait toutes choses pour les sacrements et pour avoir du secours, ayant envoyé promptement au Mesnil pour avoir M. Guerbois et à Paris M. Léger (3), que M. Letourneux le voyant empirer de cette sorte crut lui devoir donner l'Extrême-Onction au moins avant que d'essayer aucun remède, ne sachant s'il les pourrait supporter. Après l'Extrême-Onction on le saigna, on le scarifia, on lui donna du vin énétiqne ; tout cela n'eut pas grand effet : il passa toute la nuit presque au même état. — Le lendemain mardi 13, il se trouva un peu mieux et un peu plus de connaissance sur le matin, de sorte qu'on lui donna le saint viatique. L'après-midi il retomba encore dans le même accident qui lui dura encore la nuit. Mais depuis le mercredi il fut de mieux en mieux et sa tête ne s'engagea plus. »

Dans leur inquiétude les religieuses avaient fait un vœu pour obtenir la guérison de leur médecin. Et un M. Le Brun fut envoyé à Chartres pour l'accomplir : il fit dire une messe de la Vierge le 3 janvier 1683, en actions de grâces.

S'étant rétabli, M. Hamon reprit sa vie habituelle. Deux ans plus tard, le 4 Janvier 1684, il eut la grande douleur de perdre son directeur, M. de Sacy, pour lequel il avait une profonde affection (4). Il fut un de ceux qui portèrent ce pieux personnage sur leurs épaules jusqu'à sa tombe.

L'année suivante (1685) son ami M. de Pontchâteau étant allé à l'abbaye d'Orval en Luxembourg, fut si édifié de l'austérité de cette maison qu'il voulut en rendre témoin M. Hamon par un envoi qu'il lui fit : « J'ai dit tout ce que j'ai vu d'édifiant en ce lieu à des personnes qui

(1) Bibliothèque Nationale, Fonds français, manuscrit 17.779.

(2) M. Hamon n'avait pas échappé non plus au paludisme.

(3) Médecin de la famille Colbert.

(4) Dans le tome IV des *Vies Edifiantes* se trouve une lettre de M. Hamon sur la mort de M. de Sacy.

vous le pourront dire ; et j'ai même donné un morceau du pain qu'on y mange pour vous en faire goûter ; je ne vous en dirai donc rien autre chose (3) ». M. Hamon le remercia de son envoi (2), mais il est probable que son pain habituel ne le cédait en rien au pain d'Orval.

Cette même année 1685 il vint à Paris le 22 Mars pour présider une thèse. Il y avait vingt-cinq ans qu'il n'avait guère eu de rapports avec son ancienne Faculté, sans doute en raison des événements, de son éloignement, et de ses occupations (3). Mais je suppose que la présidence de cette thèse lui tenait à cœur parce que le candidat était un de ses compatriotes : il s'agissait en effet d'un Normand de Lisieux, le bachelier Nicolas Brunel de la Carlière. La proposition que M. Hamon lui fit soutenir et résoudre par l'affirmative était celle-ci : *An ut reliqui potus sic et aquæ modus aliquis esse debet.*

(1) *Collection particulière.*

(2) *Lettres et opuscules*, tome I, p. 43.

(3) Nos registres indiquent M. Hamon comme l'un des neuf juges pour une thèse soutenue en 1661 sur ce sujet : *An similitum sympathia major a spiritibus.*

CHAPITRE V

DERNIÈRE MALADIE ET MORT DE M. HAMON (1687)

DERNIER VOYAGE A PARIS ET THÈSE DE J. B. DODART. — DERNIÈRE MALADIE ET MORT. — FUNÉRAILLES ET REGRETS. — LES ÉPITAPHES. — LE PORTRAIT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE PAR PHILIPPE DE CHAMPAIGNE; LES GRAVURES. — EXHUMATION. — CHERBOURG SE SOUVIENT DE M. HAMON EN 1839.

I

M. Hamon commençait à subir les premières atteintes de la vieillesse. Il confiait parfois à ses amis médecins les petites incommodités qu'il éprouvait : « Je perds entièrement le repos, écrit-il à l'un d'eux, je n'ai commencé à dormir cette nuit qu'à trois heures. » En plusieurs de ses écrits d'alors on retrouve aussi cette « mélancolie des dernières saisons de la vie, » et comme le pressentiment d'une fin prochaine. On y reconnaît, suivant l'expression de Sainte-Beuve « cette espèce de beauté calme et triste d'un chrétien sur son déclin. » Il écrivait un jour : « Quand je suis avec quelqu'un je parle avec gaieté ; mais quand je suis seul je me trouve triste et me jette sur mon lit. Pour dissiper cela je me traîne le mieux que je puis pour m'aller promener, et je rêve en m'occupant de mes pensées. » Il n'a même plus besoin de livres : il s'en va dans le parc de Port-Royal ou dans les bois d'alentour, et c'est avec la nature entière qu'il médite et s'édifie. Un jour qu'il était allé seul dans le parc, « pour se défaire de lui, » étant assis sur un vieux banc, il aperçut en face un châtaignier que d'autres arbres plus grands placés en arrière empêchaient de croître suffisamment. Et voilà M. Hamon parti à rêver : « Ce qui est beau, dit-il, c'est que la nature

qui fait toujours bien ce qu'elle fait, comme dit notre Hippocrate (1), et qui est savante et admirable jusque dans les choses insensibles, avait porté toutes les branches de ce pauvre arbre du côté du soleil, d'où lui venait la vie. Il est visible qu'il fuyait cette ombre mortelle de toute sa force. *Je trouvai les arbres des forêts plus sages que les hommes...* » Et ses méditations, ses « petites rêveries, » comme il dit, se poursuivent ainsi à propos de tout ce qui l'entoure. Une ombre triste de fin du jour et de fin de la vie se répand sur ses pensées et les humanise. Il a comme le besoin de se serrer plus près de son Dieu, selon la parole de l'Écriture : « *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.* Reste avec nous, Seigneur, parce que le soir tombe. »

Le 30 Janvier 1687, M. Hamon devait présider, d'après l'ordre du tableau de la Faculté de médecine, « à une espèce d'acte auquel on ne peut se dispenser de présider sans être rayé du tableau. »

Comme le fils de son vieil ami Dodart (2) devait justement soutenir un de ces actes, le père vint prier M. Hamon qu'il eût l'honneur de le soutenir sous lui. « J'avais fait le projet d'une thèse, dit Dodart, mais je la supprimai, désirant que celle que mon fils soutiendrait sous M. Hamon fût de lui, comme c'est la coutume. Il me pria fort de la faire, m'assurant qu'il en était incapable. Je savais trop le contraire pour m'en charger. (3) » M. Hamon se mit donc à disposer une thèse, et, « comme tout ce qu'il faisait il le faisait bien, » il voulut relire en vue de ce travail tout Hippocrate, Galien, Alexandre de Tralles, et il aurait lu beaucoup d'autres auteurs encore si Dodart ne l'en avait détourné. Ce travail l'épuisa, car il y passait les nuits, ne voulant pas sacrifier les nombreux malades qu'il avait alors à la campagne loin de Port-Royal, et ne voulant pas non plus manquer à matines ni à ses exercices ordinaires (4). Il composa cette thèse en la regardant comme la dernière de sa vie et comme son testament de médecin. Le sujet qu'il choisit était assez piquant : *An in tanta multitudine medentium multi medici ?*

(1) « M. Hamon citant avec bonheur son Hippocrate jusqu'aux pieds de Jésus-Christ, dit Sainte-Beuve, c'est comme Pascal dans ce magnifique morceau où reparait Archimède à titre de prince de l'intelligence, de *prince de son Ordre*. La marque de la vocation naturelle persiste encore jusque sous la Croix. »

(2) Denys Dodart, le père, (1634-1707). Docteur-régent de la Faculté de Paris, médecin du prince de Conti, puis de Louis XIV. Voir sur lui l'appendice n° 3. — Son fils, Jean-Baptiste Dodart, devint premier médecin de Louis XV.

(3) Relation manuscrite de Dodart. Bibliothèque de l'Université.

(4) « ... Je puis vous dire que j'ai cent affaires, et que de plus je dois présider le mois qui vient, et qu'il me faut faire une Thèse, et remuer pour cela bien des livres... » *Lettres et Opuscules*, Tome I, lettre VIII.

Il trouva le moyen d'y faire entrer, avec une superbe éloquence, les plus hautes idées sur l'exercice de la médecine. Et sa conclusion fut que parmi tant de médecins très peu étaient dignes de ce nom (1).

Après avoir instruit le jeune Dodart et lui avoir exposé les idées et le plan de son travail, M. Hamon partit de Port-Poyal le mardi 28 janvier « dans une chaise roulante fort rude qu'on eut bien de la peine à lui faire accepter. » Il arriva à Paris assez tard dans la soirée, et il présida le 30, à six heures du matin, car alors les examens avaient lieu à cette heures matinale. Il parut à la Faculté avec tant d'éclat malgré son humilité et ses pauvres habits, ce fut un tel chant du cygne, que tous ses confrères furent émus d'admiration. Il assista au festin traditionnel qui suivait ces cérémonies, accepta dans son assiette tout ce qu'on lui servit, goûta à tout, « et fit semblant de manger, mais il ne mangea vraiment que du fruit. »

Il resta en tout sept jours à Paris, du mercredi 29 Janvier au mardi de la semaine suivante. Mais comme il logeait chez son ami Dodart et qu'il y était assailli de visiteurs, il « s'éclipsa » dès le lendemain de la thèse pour aller loger on ne sait où. La dernière journée de son séjour à Paris il fit, rue de l'Université, une longue visite à M. de Harlay qui avait conservé pour lui une grande amitié et beaucoup de vénération. Les domestiques, qui ne connaissaient pas M. Hamon, furent très surpris de voir leur maître si déférent envers ce bonhomme d'aspect si pauvre, et ne comprirent pas comment il pouvait rester plusieurs heures de suite avec un paysan...

Pour le ramener de Paris à Port-Royal deux carosses avaient été commandés, dont un par M. de Harlay, mais malgré toutes les instances qu'on lui fit, M. Hamon ne voulut rien entendre, et il se déroba pour revenir à pied à Port-Royal en passant par Versailles. « Il y avait quelques années, dit Dodart, qu'il n'était plus capable de faire à pied de plus longues traites que deux lieues, et il y en a quatre de Paris à Versailles. » Ce jour là, justement, il y eut une grosse pluie et M. Hamon fut fort mouillé. Cependant à Versailles, où il arriva vers trois heures d'après-midi, il ne prit pas le temps de se sécher ; il fit seulement un léger repas et voulut repartir aussitôt pour arriver le même jour dans sa solitude. Mais le froid l'avait saisi, et il ne tarda pas à tomber malade.

(1) Contrairement à l'affirmation du *Dictionnaire Dechambre* et à ce que répètent certains auteurs, cette thèse n'était pas la thèse de Doctorat de J. B. Dodart. Celui-ci soutint plusieurs autres thèses dans la suite et ne fut reçu docteur que le 13 décembre 1688.

II

Au retour M. Hamon n'avait d'abord pas voulu convenir qu'il était malade et s'était remis à sa vie de travail et d'austérités. Il alla même, dès le lendemain matin, à deux lieues et demie de Port-Royal visiter un de ses amis malade, étant malade lui-même. Mais dès ce jour-là il fut pris de vomissements et de « cours de ventre, » et le jeudi 13 Février 1687 (1), comme il se levait en pleine nuit de sur ses planches pour aller à matines, « il fut arrêté par un frisson qui dura trois heures au moins et fut suivi d'une fièvre considérable. » Malgré cela il ne s'arrêta pas encore et fit même plusieurs visites à la campagne. Il ne voulut pas non plus se relâcher de l'abstinence et du jeûne du carême où l'on était alors : il avait vécu jusque là « d'une once et demie ou deux onces de pain blanc pénétré d'eau, se lavant la bouche d'une eau pure de temps en temps, mais n'en avalant pas une goutte jusqu'à l'heure du repas unique qu'il faisait. Il avait pris par complaisance quelque peu d'orge mondé mais il ne l'avait pu garder. »

Dodart ayant été appelé jugea son vieil ami gravement atteint. Il commença par lui faire des reproches pour avoir continué avec la même rigueur, malgré son état, sa vie active et pénitente. Il entra en discussion avec lui pour lui faire modifier son régime et ses austérités. Mais M. Hamon n'était pas là-dessus si facile à convaincre, et Dodart se laissa tromper par les prétextes qu'il lui donna pour ne point quitter la vie quadragésimale. « Il s'expliqua avec moi là-dessus, raconte le médecin, d'une manière suspendue que je crus comprendre alors, mais que je ne compris pas, parce que l'habitude qu'il avait de parler de ses austérités d'une manière qui allait à les confondre avec la vie commune, ou au moins avec le régime médicinal, fit qu'il exagéra fort à l'égard du boire et du manger le dégoût qu'il avait surtout des bouillons à la viande. Et à l'égard du breuvage, il mit en avant le péril continuél où il était de tomber en hydropisie. Je ne vis donc rien dans tout ce qu'il me dit que le régime d'un malade habile et savant médecin qui dans la seule considération de son état préfère ce qui lui convient le mieux, ou

(1) Neuf jours après son retour de Paris.

qui choisit entre deux régimes égaux et indifférents celui qui s'accorde le mieux avec les règles de l'Église. »

Pour le coucher Dodart eut aussi bien de la peine à lui faire enlever ses planches et à les remplacer par un matelas. M. Hamon l'assurait qu'avec une ou deux couvertures sur cet espèce de lit on était mieux couché qu'il ne pensait. « Et puis, ajouta-t-il, on pense mieux à la croix sur laquelle Notre-Seigneur a voulu mourir pour nous quand on n'est pas si bien couché. Pour moi, dit-il, j'ai été obligé de prendre cette manière de lit parce que sans cela je suis si paresseux et si misérable que je n'aurais jamais pu me résoudre à quitter le lit pour aller à matines. » Cependant, en vertu de l'obéissance, M. Hamon promit de coucher sur un matelas et tint parole. Ce fut également bien malgré lui qu'on ouvrit la cheminée de sa chambre pour y faire du feu. De même c'est à grand peine qu'on le fit consentir à avoir une garde pendant le jour, mais pour la nuit il n'en voulut absolument point souffrir.

Dodart resta ce soir-là à Port-Royal et coucha non loin de M. Hamon. La nuit fut mauvaise et le malade empira. Cependant lorsque M. Hamon entendit sonner à six heures du matin la messe de Primes, il voulut se lever pour y assister et Dodart ne put l'en dissuader. Comme il faisait assez froid et que son ami voulait au moins l'obliger à n'entendre la messe que de quelque tribune : « Je ne suis pas encore assez malade, lui dit M. Hamon, pour ne pas aller à l'Église. (1) De plus nous ne savons ce qui arrivera de moi ; je désire communier comme pour mourir, car ma tête est menacée et je ne veux pas être surpris. » Dodart voulut au moins l'obliger à prendre des bas de laine à la place de ses bas de toile : « Cela n'est pas nécessaire, répondit-il, je brûle ! » Et comme son ami le pressait cependant : « Je ne puis, dit-il en souriant, et pour une raison que vous trouverez bonne, c'est que je n'en ai pas, et que j'ai vendu ceux que j'avais empruntés à M. Charles pour aller à Paris... » Il fallut donc le laisser aller. Il entendit la messe à sa place ordinaire au bas de l'église, à gauche, et il communia comme allant à la mort. Mais en rentrant à sa chambre, au quatrième étage, « il eut un long frisson qui dura quatre heures. »

Dodart était inquiet. Mais comme il était médecin de Louis XIV et que ses fonctions l'appelaient à la Cour, il dut repartir ce dimanche-là vers deux heures pour Versailles, promettant de revenir le mardi suivant.

(1) C'était un dimanche matin.

Avant son départ il proposa deux sortes de traitements à M. Hamon, dont il devrait appliquer l'un ou l'autre suivant l'évolution de la maladie. Il revint, comme il l'avait promis, le mardi 18 Février. Mais il eut alors le déplaisir de constater que rien n'avait été fait, ni pour les médicaments ni pour le régime. « Je n'aurais jamais cru, avoue-t-il, qu'une personne aussi éclairée pût porter la rigueur sur soi-même jusqu'à cet excès. » Il monta à la chambre du malade, « le cœur serré, » il lui fit des reproches, et cette fois donna à M. Hamon non des conseils mais des ordres pour qu'il prit du bouillon de viande, du vin et les médicaments prescrits. Puis il le quitta de nouveau pour rentrer à Versailles et de là à Paris. Mais avec un si étrange malade Dodart n'était pas tranquille. « L'inquiétude sur sa nourriture me reprit à Versailles, dit-il, et j'envoyai un exprès par une grosse pluie, avec un billet le plus fortement conçu qu'il me fut possible pour le bien déterminer. » Cela n'était pas nécessaire, car l'exprès trouva M. Hamon, docile et obéissant aux ordres, en train de prendre la nourriture prescrite. Le lendemain mercredi 19 M. Hamon se fit même saigner, et le jour suivant il prit la purgation dont il avait convenu avec son ami.

Cependant la maladie s'aggravait toujours. La difficulté de respirer augmentait, il vomissait tout ce qu'il essayait de prendre, il avait des hoquets inquiétants et était dans une grande faiblesse. On en prévint Dodart qui, ayant quitté M. Hamon le mardi, revint à Port-Royal le vendredi 21 au matin. Avant de partir de Versailles il consulta, dit-il, « M. Moreau, médecin de Madame la Dauphine, que chacun sait être très habile ; il convint que s'il y avait des forces il y avait lieu et nécessité de tenter l'émétique. Je partis donc en toute diligence dans la disposition de faire cette tentative ou de travailler uniquement au rétablissement des forces. » Il trouva le malade assis dans une chaise à cause de la difficulté de respirer qu'il éprouvait dans son lit, et travaillant justement lui-même à essayer de rétablir ses forces en prenant du vin sucré. M. Hamon était un peu mieux, son poulx revenait, et « il trouvait bon tout ce qu'il prenait, le vin surtout (1). »

(1) — A ce propos Dodart écrit : « Je me souviens qu'il me disait alors, admirant l'effet de cette liqueur pour ranimer les personnes faibles, que c'était une figure et une ombre de l'effet que le sang de N. S. J. C. devait faire dans les âmes.... Aussi je vous avoue, ajouta-t-il, que ça été dans cette vue que j'ai appelé le vin dans la thèse de M. votre fils l'espérance de la vie ; car si je n'avais eu cela en vue je me serais bien gardé de faire cet honneur au vin qui ne peut au plus soutenir qu'une vie misérable. » Et Dodart ajoute : « Ceux qui ont connu M. Hamon savent combien il était plein de ces rapports des choses naturelles aux spirituelles, et comment tout lui parlait de Dieu. »

Cependant Dodart demeurait inquiet, et il voulut prendre conseil. Il fit donc mander M. Léger, médecin de la famille Colbert, et M. Drageville, médecin de la duchesse de Lesdiguières et neveu de M. Hamon. D'ailleurs, le malade ne tarda pas à retomber au plus mal et quand les médecins demandés arrivèrent, ils convinrent qu'il n'y avait plus aucun remède à tenter. M. Hamon n'en désirait aucun non plus. Il pria seulement M. Léger de remercier M. de Harlay de toutes ses bontés, et il entretenit son neveu en particulier. Puis il ne voulut plus penser qu'à bien mourir.

M. Eustace, confesseur de Port-Royal (1), donna l'Extrême-Onction et le viatique à M. Hamon. Celui-ci les reçut, étant assis dans sa chaise, la tête découverte, inclinée, et les mains jointes, après avoir demandé pardon à tous les domestiques de l'abbaye assemblés, *de ses impatiences et de son peu de charité*. Il répondit à toutes les prières, puis se recueillit dans un grand silence après avoir reçu les sacrements, fixant de temps en temps les yeux sur un crucifix qui était à sa vue. Il fit ensuite quelques dispositions testamentaires, laissant tout aux religieuses, donnant quelques livres aux ecclésiastiques de Port-Royal. Il voulut qu'on rendit à Dodart ceux qu'il en avait reçus autrefois, ainsi que quelques historiens grecs. Il recommanda aussi plusieurs de ses malades à Dodart, regrettant de ne plus pouvoir leur donner aucun conseil, « car jusqu'à cette journée il avait répondu de vive voix aux consultations qu'on lui avait proposées... »

Ce vendredi, comme l'état du malade s'aggravait toujours, Dodart ne retourna pas à la Cour : il voulut rester près de son ami et le veilla tard dans la nuit. M. Hamon exigea cependant que Dodart prit quelque repos, et celui-ci s'en alla dans une chambre voisine, en faisant promettre au malade de l'appeler en cas de besoin. M. Hamon employa tout le temps de sa solitude à penser à Dieu, et il disait de temps en temps : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*. Cependant comme Dodart inquiet ne pouvait dormir, il revint chez M. Hamon vers trois heures du matin. Celui-ci lui dit aussitôt qu'il l'aperçut : « *C'en est fait, ceci ira vite*. Que je vous suis obligé de m'avoir fait recevoir les sacrements dès hier ! Il n'y a plus rien à faire qu'à suivre la volonté de Dieu. »

(1) Successeur de M. Le Tourneux. M. Eustace était un Normand du diocèse de Lisieux. Il avait comme adjoint M. Bocquillot, qui était venu un jour consulter M. Hamon pour sa surdité, et dont M. Hamon fit une recrue de Port-Royal.

Cependant, tout désespéré qu'il était, Dodart voulut tenter encore quelque chose pour sauver son vieil ami. Comme, dit-il, « sa poitrine se chargeait à mesure que le ventre cessait de couler », Dodart réfléchissait à quelque nouveau breuvage « capable de rétablir promptement la liberté du ventre sans rien troubler ». Étant indécis, il s'avisa de consulter M. Hamon lui-même sur ce point, car le malade voyait très bien aussi son état. Mais M. Hamon lui répondit : « *Monsieur, Dieu m'appelle, il faut aller à lui !* » Il fallut l'intervention de M. Eustace pour le décider à prendre « une médecine » que Dodart prescrivit. Et comme celui-ci rédigeait l'ordonnance, il entendit M. Hamon qui disait, résigné à tout : « *Hélas ! mon Dieu, j'ai fait ma volonté toute ma vie ; que je ne la fasse pas au moins à la mort !* »

Ce remède ne fut pas plus efficace que les autres. Et M. Hamon, qui jugeait bien que tout serait désormais inutile, ne pensa plus qu'à mourir. « N'ai-je pas assez vécu, disait-il à Dodart qui s'approchait de lui. Ne suis-je pas bien heureux de mourir dans la maison des saints après tous les efforts que j'ai faits pour en sortir !.. Que de périls évités ! Quelle miséricorde de Dieu ! O mon Dieu, *satis periculorum, en voilà assez !* »

Il y avait près de lui une bonne et pauvre fille qu'on appelait la sœur Barbe, dont il estimait infiniment la piété simple. Il l'appela et lui dit : « Demandez pardon pour moi à nos sœurs de ce que je n'ai pas assez ménagé ce qu'elles me donnaient par charité, c'est-à-dire le bien des pauvres. On a pu voir souvent de la chandelle allumée dans ma chambre durant la nuit, on croyait que je veillais et souvent je dormais, et je laissais consumer ainsi le bien des pauvres par ma négligence et mon hypocrisie. »

Comme il était « naturellement fort sensible, » et qu'il lui arrivait quelquefois de témoigner sa souffrance et de gémir, il s'en excusait près de Dodart en disant : « Que je suis faible et misérable ! Si j'étais à la Trappe on me mettrait en pénitence pour une seule plainte ! »

Méditant sans cesse dans le silence, qu'il réclamait souvent, son ami l'entendit plusieurs fois répéter en lui même avec un sentiment très profond : « *Quelle folie !..* » Et Dodart explique ainsi le sens de cette parole : « Je crus que c'était une suite de ce que je lui ai ouï dire en une infinité de rencontres à propos de mille bagatelles qui remplissent le vide prodigieux de la vie des hommes, d'attachement à cette vie si courte, si périlleuse et si misérable, à des passions horribles pour des

choses pernicieuses, et de l'horrible indifférence pour la seule chose importante et nécessaire. Car il est vrai qu'il disait dans la vue de tout ce renversement effroyable qui compose le cours de la vie humaine, avec une force qu'on ne peut représenter à ceux qui ne l'ont pas connu : « Monsieur, quand je considère tout cela dans les autres et dans moi-même, *ambo aures tinniunt*, je ne sais où me mettre ; dans la vérité *nous sommes fols !* »

Pendant ses dernières heures il ne voulut penser « qu'à Jésus crucifié dont il regarda l'image presque continuellement, faisant retirer tous ceux qui se mettaient entre lui et cette image. » Il pria M. Eustace d'écrire en gros caractères, pour mettre au bas de ce crucifix, « un petit soliloque qui lui était venu dans l'esprit, dans lequel Notre-Seigneur lui disait ces quatre paroles : « *Hæc a te passus sum, — Hæc pro te passus sum, — Hæc docui, — Hæc promisi* » (1).

Le jour de sa mort il récita les heures canoniales au son de la cloche. Vers la fin du jour, son mal augmentant, et quelqu'un lui ayant demandé comment il était : « *Je ne puis ni vivre ni mourir*, » répondit-il.

A l'entrée de sa dernière nuit il exigea qu'on le laissât seul, et chacun se retira. Mais au moindre bruit qu'il entendait alentour, il disait tout haut et distinctement : « *Silence !* (2) ». Il n'interrompit lui-même ce silence que pour répéter plusieurs fois avec beaucoup de paix et de gravité ces paroles : « *Jesu Maria*, » et d'autres fois : « *Amen, veni Domine Jesu*. »

Puis à huit heures du soir, le samedi 22 février 1687, M. Hamon, âgé de soixante-neuf ans, cessa de vivre dans la solitude de Port-Royal où il avait passé trente-sept ans.

M. Hamon voulant finir ses dernières heures comme les autres dans l'abjection de la pauvreté et dans l'austérité de la pénitence, s'écriant au milieu de ses suprêmes méditations : « *Quelle folie !* » et réclamant avec force un grand silence pour passer sa dernière nuit, atteint la touchante grandeur de Pascal mourant. Le récit de ces deux morts serait à lire dans un émouvant parallèle.

(1) Lettre inédite de M. Eustace.

(2) M. Hamon, qui n'avait désiré que cela toute sa vie sans guère l'obtenir, était encore obligé de réclamer la solitude et le silence même pour mourir.

III

M. Hamon avait ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetière du dehors, sous la gouttière du toit de l'église, « proche le bas-côté du chœur », sans bière comme les pauvres. « Quand on méprise sa vie, a-t-il écrit, on ne se met pas en peine de ses funérailles. On entend en tous lieux également le son de la trompette ! »

Il fut fait selon son désir. Le convoi eut lieu le lendemain de sa mort, un dimanche, après les Vêpres des morts où M. Eustace officiait. En plus des religieuses et des Solitaires, les curés et les pauvres des villages voisins, suivirent la dépouille de leur ami, l'humble médecin de campagne. On distribua ce jour là des aumônes à cent vingt des pauvres qu'il avait tant aimés et imités, et le lendemain à soixante autres.

Il demeura seul dans son coin de cimetière jusqu'à ce que M. Duchemin, puis le grand Racine soient venus le rejoindre selon leur demande, comme nous l'avons déjà dit.

Les regrets de Port-Royal et des amis de M. Hamon furent extrêmes. Chacun n'osait mesurer la perte qu'il avait faite. Le 25 février M. de Pontchateau, compagnon de solitude et ami de M. Hamon, écrivait à M. Ruth D'Ans : « Notre ami le médecin (Dodart) qui a été auprès de lui m'est venu voir ce soir. Il est consolé dans son affliction *d'avoir vu comment meurent les saints* : car vraiment cette mort est celle d'un élu. Vous ne sauriez croire comment on en est touché. Je n'y saurais presque penser... Dieu soit loué de l'avoir mis en sûreté ! C'est toujours autant de délivré. » Le 2 mars, de Rancé, qui estimait tant M. Hamon, adressa cette lettre à la sœur de Mme de Montbazon, Mlle de Vertus, demeurée infirme à Port-Royal : « On ne peut être plus touché que je le suis, Mademoiselle, de la perte que vous avez faite du pauvre M. Hamon. Je connais trop les qualités que Dieu lui avait données pour ignorer l'utilité que vous en pouviez tirer ; il était bon pour les âmes comme pour les corps, ce qui est une chose si rare dans les personnes de sa profession, qu'on ne saurait assez l'estimer. » Le 5 mars, Arnauld, éloigné de Port-Royal, écrivait à Mme de Fontpertuis qui lui avait appris la nouvelle : « ...J'y perds autant que personne, car il avait une bonté toute particulière pour moi. Et il n'y avait pas de médecin à qui j'eusse plus de raison de me confier. » On pourrait citer beaucoup d'autres lettres.

M. Hamon eut pour successeurs à Port-Royal, dans le soin des malades, Mersenne, dont l'office ne dura guère (1); puis Hecquet (2), qui fut également célèbre en son temps, et doyen de la Faculté; puis Dodart. Mais de tous les médecins ordinaires ou amis de cette maison, « le médecin par excellence au sens littéral et au sens spirituel est M. Hamon (3). » Quelle que fût en effet la réputation de science ou de vertu de ses successeurs, on peut dire avec Fontaine que M. Hamon remplit à Port-Royal sa place de médecin « de telle sorte que nul après lui ne pouvait remplir la sienne. »

VI

Dodart composa l'épithaphe qui fut gravée sur la pierre sépulcrale de M. Hamon. Elle est, dans un beau latin, un bref et éloquent résumé de sa vie. En voici la traduction, tirée du *Nécrologe* :

« Ici repose Messire Jean Hamon, médecin, qui après avoir passé sa jeunesse à acquérir les sciences humaines et l'intelligence de l'Écriture sainte, se rendit très habile dans la langue grecque et latine. Voyant croître tous les jours la réputation qu'il se faisait dans l'Université de Paris, par son éloquence et son habileté dans l'art de la médecine, il craignit avec sujet les flatteries séduisantes de la renommée et l'orgueil de la vie. Saisi tout-à-coup d'un saint transport, il distribua sur le champ le prix de son patrimoine aux pauvres; et n'ayant encore que trente-trois ans il se retira dans ce désert, où depuis longtemps il avait dessein de se cacher. Là sa première occupation fut de cultiver la terre. Ensuite ayant repris sa profession de médecin, il s'en servit pour soigner les membres infirmes de Jésus-Christ en la personne des pauvres, parmi lesquels il honora toujours les religieuses comme les épouses de son Seigneur. Il continua l'exercice de cet art pendant 35 ans avec des peines et des fatigues incroyables, auxquelles il ajouta un nouveau mérite par ses veilles et les autres austérités de sa vie; portant des habits très pauvres, jeûnant presque tous les jours, couchant sur des ais, priant et méditant presque continuellement la nuit et le jour, passant la plus grande partie des nuits à des ouvrages d'esprit qui respirent partout l'amour de Dieu. Tous les jours il faisait à pied, et très souvent à jeun, jusqu'à sept lieues de chemin ou environ, allant de village en village visiter les pauvres malades, qu'il soulageait en différentes manières, les uns par ses conseils, les autres en leur rendant les services les

(1) Il était assez âgé. La maladie l'obligea à retourner à Paris. On trouve quelques lignes sur Mersenne dans les *Essais de médecine* de Bernier.

(2) Né à Abbeville le 11 février 1661. Mort à Paris chez les Carmélites le 10 avril 1737. Fut médecin de l'hôpital de la Charité, et Doyen de la Faculté de médecine. Sur Hecquet voir l'appendice n° 4.

(3) Sainte-Beuve.

plus bas, ceux-ci par des remèdes, et ceux-là par la nourriture dont il se privait soi-même. Il passa 22 ans à ne manger que du pain de son, et ne boire que de l'eau, qu'il prenait debout seul en cachette. Ayant vécu toute sa vie avec la même vigilance que si chaque jour en eût dû être le dernier, il la termina avec joie par une mort paisible, comme il l'avait souhaité, pour vivre éternellement, le 22 février 1687, âgé de 69 ans, au milieu des prières et des larmes de ses compagnons de solitude, tout occupé dans un profond silence du souvenir des miséricordes du Seigneur, les yeux, l'esprit et le cœur tournés vers Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes. »

L'auteur du *Supplément au Nécrologe* donne une autre épitaphe qui semble avoir été destinée à la chapelle et qui n'est qu'une imitation de la précédente : « Vis-à-vis de ce lieu repose dans le cimetière Jean Hamon, médecin, natif de Cherbourg en Basse-Normandie... etc. » Enfin il y a un « *tumulus* » de J. Hamon, assez curieux, qui commence ainsi : « *Siste gradum, viator. Hic jacet Joannes Hamon qui nunquam jacuit.* Arrête, voyageur, ici repose Jean Hamon qui jamais ne se reposa (1)... ».

M. Hamon avait aussi composé lui-même par avance son épitaphe. Elle est écrite « en beau latin *augustinien*, en des termes d'une consonnance symétrique et avec une austérité tressée d'élégance (2) : »

HIC JACET JOANNES PECCATOR.
NEC DAMNATE,
QUI VOBIS NON ESSET UTILE;
NEC ABSOLVITE
QUOD MIHI NOCERET;
SED TIMETE,
QUOD VOBIS ET MIHI SALUTARE EST;
ET MISEREMINI MEI SALTEM VOS,
QUOD SÆPE MISERIS, ET SEMPER MISERENTIBUS
PRODEST;
ORANTES DEUM UT IGNOSCAT
QUIA MISERICORDIARUM EJUS NON EST NUMERUS,
ET BONITATIS EJUS INFINITUS EST THESAURUS,
AMEN.
TESTIMONIUM HOC VERUM EST.
IN VERITATE REQUIESCAT,
QUÆ SOLA PAX EST FIDELIUM.

(1) Hazon se trompe en disant que cette épitaphe est celle qui fut gravée sur son tombeau, puisque ce fut celle de Dodart.

(2) Sainte-Beuve.

« Ici repose Jean le Pêcheur. Ne me jugez pas avec sévérité, ce qui ne vous serait pas utile ; ne me jugez pas avec indulgence, ce qui me serait nuisible ; mais craignez, ce qui sera salutaire pour vous et pour moi. Et du moins ayez pitié de moi : la pitié sert toujours à ceux qui la ressentent, et souvent à ceux qui en sont l'objet. Priez Dieu qu'il me pardonne, parce que ses miséricordes sont sans nombre, et que le trésor de sa bonté est infini. Ainsi soit-il. Ce témoignage est véritable. Que celui qui l'a rendu repose dans la vérité, qui seule est la paix des fidèles. »

C'est que M. Hamon avait un talent particulier pour composer les épitaphes. La plupart de celles qui se trouvent dans le Nécrologe de Port-Royal sont de lui (1). Personnages illustres, humbles religieuses ou domestiques, il burinait avec amour leur dernière louange, apportant même plus de soins et mettant son plus beau latin fleuri sur les tombes des plus obscurs. A propos de J. Hamon épitaphiste on ne saurait mieux dire que M. André Hallays dans son *Pèlerinage de Port-Royal* :

« ... Il excellait dans ces brusques raccourcis et ces fortes antithèses qui font toute la beauté du style lapidaire : pieusement grave et saintement joyeux, *Pie gravis et sancte hilaris* ; ou bien encore : Grande par les dons de l'esprit, plus grande encore par le mépris où elle les tenait, *Dotibus ingenii magna, major contemptu*. Il combinait d'agréables allitérations : *Quum illi præcipuum esset amare et amari*, et des répétitions énergiques : *Nihil odio habuit præter mundum, nihil amarit præter Christum*. Mais après tout ce ne sont là que des délicatesses de bon latiniste. Les épitaphes de M. Hamon présentent encore cette originalité qu'on y retrouve le tour d'esprit familier à ce délicieux mystique, sa vive et fraîche imagination, son goût des symboles, cette naïveté de sentiment qui vivifie les réminiscences des livres saints. Pour célébrer la piété de la Mère Angélique de Saint-Jean, il transpose les images de la parabole des vierges folles et des vierges sages : « Elle fut seule à ne point être vaine de la magnificence de sa lampe précieuse ; son unique soin fut de la remplir de l'huile éternelle... Quand l'époux vint frapper à sa porte, terriblement malade elle ouvrit avec joie. *Preliosæ lampadis magnitudinem sola non magnefecit, hoc unum curavit ut æterno oleo impleretur... Pulsanti sponso in magni morbi vehementia aperuit gaudens*... Il y a une bien gracieuse subtilité, à la Saint-François de Sales, dans la louange de M. Bouilli, solitaire : « Pour cultiver son âme comme son jardin, il se jeta avidement au travail ; on eût dit qu'il voulait éteindre la soif de pénitence qui le brûlait depuis si longtemps et, en même temps, entretenir cette soif même à force de fatigue pour le bien de son salut... » Et c'est une belle image d'un caractère tout biblique que celle-ci appliquée au cœur du curé

(1) Voir à l'appendice n° 5 la liste des épitaphes composées par M. Hamon.

Retard : « Ce cœur débordant des eaux célestes qu'il avait recueillies dans la religieuse méditation des Écritures, les répandit, pour le féconder, dans le champ du Seigneur. *Cor... quod cœlestibus aquis redundans, quas in religiosa Scripturarum meditatione collegerât, agrum dominicum feliciter irrigavit.* »

Faisant allusion aux épitaphes de M. Hamon, Fontaine dit cette parole touchante : « Ce saint Solitaire a prêté sa plume pour louer tous ses amis morts ; et tous ses amis morts, ensemble, s'ils revenaient au monde, auraient peine à faire pour lui un éloge tel qu'il le mérite. »

Après M. Hamon c'est encore à un médecin, à Dodart, que revint le soin de composer les épitaphes de Port-Royal (1). « Il semble, dit A. Hallays, qu'en ce temps-là les médecins ne se croyaient point quittes envers leurs clients trépassés... »

V

La Faculté de Médecine de Paris, que la jeune éloquence de J. Hamon avait jadis réjouie et glorifiée, que la réputation de ce savant praticien avait honorée dans tous les milieux, que les accents de sa dernière thèse avaient émue, voulut avoir après sa mort son portrait peint par Philippe de Champaigne. Et en 1692, sous le décanat de Claude Berger, la salle des Assemblées de la Faculté ayant été refaite et décorée de boiseries neuves, le portrait de M. Hamon fut placé parmi ceux des docteurs illustres. Il orne aujourd'hui le bureau de M. le Doyen. On lit au bas du tableau cette inscription latine :

« *Memoriæ Joann. Hamon, doctoris medici Parisiensis, qui anno ætatis XXXIII eloquentiæ laude florens et medendi peritiam in dies inclarescens, patrimonii pretio in sinum pauperum effuso, in solitudinem se proripuit ; ubi curandis pauperibus addictus, veste rictuque rustico, jejuniis, pervigiliis, lucubrationibus, meditationibus prope perpetuis, cubatione durissima, longis quotidianis itineribus, ærumnosissimam vitam per annos XXVI libentissime duxit. Qua misericordias Domini suavissimi recolens, inter lacrymas vota fratrū gratulabundus, defunctus est annos natus LXIX. VIII Kal. Martiis, 1710. LXXVII.* »

(1) « M. Dodart ne possédait la grâce ni l'ouïe de M. Hamon, mais sa latinité plus classique et plus pure était d'une exquise élégance. La longue épitaphe qu'il fit pour M. de Pontchâteau parait un chef-d'œuvre du genre. » A. Hallays.

Ce très beau portrait, haut de 1 m. 55, large de 0 m. 88, représente M. Hamon habillé simplement, à la manière des gens de la campagne, et tel qu'il visitait les pauvres des environs. Se détachant sur un fond de rideau qui découvre une bibliothèque, M. Hamon est tourné de trois quarts à gauche et tient un livre ouvert. Il dirige son regard vers le spectateur, porte calotte en tête, rabat blanc et manteau de bure. « Il n'a du docteur, dit Sainte-Beuve, qu'un livre ouvert devant lui. Ceux qui savent à quel homme ils ont affaire reconnaissent avec plaisir, en la cherchant, cette figure fine et douce, un peu penchée ; au regard malin et glissant, tendre, qui au besoin semblerait un peu rusé, et qui sent son Normand ; aux cheveux longs, négligés, à la paysanne, laissant tomber une mèche détachée du front. Le caractère général de la physionomie est celui d'une humilité souriante. » Il sent si bien son paysan normand, dit un auteur, qu'en le regardant « on ne peut s'empêcher de penser à certains types de paysans entrevus dans nos marchés (1). » Il y a là quelque exagération, car dans l'expression de M. Hamon, qui est rendue avec une extraordinaire puissance de sentiment, on lit tout un monde de pensées étrangères à la physionomie d'un paysan, fût-il Normand. « La mélancolie, l'honnêteté, le renoncement à tout ce qui n'est pas l'idée pieuse, voilà ce que l'âme du grand peintre flamand, qui était en si parfaite communion avec celle de son modèle, a su exprimer dans cette inoubliable physionomie (2). » Et l'on y retrouve l'homme contenu dans le mot d'une de ses épitaphes : *Omnibus bonus, sibi vero crudelis et nequam.*

En 1902 le Dr Varnier crut pouvoir suspecter l'authenticité de ce tableau (3). Il y a en effet au musée de Port-Royal-des-Champs un portrait de M. Hamon qu'on a quelque temps pris pour l'œuvre de Philippe de Champaigne. Or le portrait de Port-Royal n'est qu'une réplique du portrait de la Faculté, faite par le neveu et élève de Philippe, J. B. de Champaigne, qui exécuta de nombreuses copies de son oncle. D'ailleurs, ainsi que le dit un auteur (4), « il ne faut pas faire deux fois le pèlerinage de Port-Royal pour reconnaître entre les deux toiles une différence. » Aussi bien en 1903 M. le Professeur Debove

(1) Derocque : *loc. cit.*

(2) Noël Legrand : *Galerie historique et artistique de la F. d. M. de Paris.* (Paris 1903)

(3) Comptes rendus des séances de la Société d'Obstétrique, de Gynécologie et de Pédiatrie, séances des 10 Février et 7 Avril 1902.

(4) Landouzy et Noël Legrand : *Les Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris.* (Masson 1911)

envoya au Louvre le tableau de Paris pour le soumettre à l'examen des conservateurs. Et une lettre officielle du 23 Janvier 1904 l'informa que la Faculté possédait bien dans « le portrait de Hamon par Philippe de Champaigne une excellente peinture de ce maître. » Cette même année 1904, le tableau fut restauré et transposé par les soins de M. le Doyen Debove.

Mais plusieurs autres peintres ou graveurs ont voulu perpétuer la mémoire de Hamon (1). Il fut gravé de son vivant, *et sans son consentement*, par Lochon. On peut voir cette gravure à la Faculté de Médecine en tête du second volume d'un recueil intitulé *Thèses physiologiques*. Le visage et l'expression y sont véritablement d'un paysan très modeste et assez rustre. Mais, encore que ce portrait de M. Hamon soit le plus ingrat de tous, on y retrouve pourtant un air de finesse qui couvre tout.

Van Schuppen a gravé en 1689 un très beau portrait de M. Hamon, pour lequel *Boileau* composa les vers suivants :

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité ;
Aux pauvres consacra son bien et sa science,
Et trente ans, dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

Mais la plus belle gravure de M. Hamon est probablement celle de Habert (1688). M. Hamon, vieilli, est infiniment touchant d'humanité, de simplicité, d'intelligence, de tendresse, de mélancolie. A notre avis, il est là d'un charme vraiment très attachant.

Beaucoup d'auteurs avaient composé des quatrains ou des distiques latins pour être mis au bas de ses divers portraits (2). Voici l'un des meilleurs quatrains :

Ce docteur si fameux par ses rares vertus
A bien moins appliqué sa science profonde
A prolonger notre vie en ce monde
Qu'à nous montrer pourquoi nous y sommes venus.

(1) Voir à l'appendice n° 6 l'iconographie de M. Hamon.

(2) Le Supplément au Nécrologe en donne plusieurs.

Bachot (1), ami de M. Hamon, et qui était aussi médecin, composa dans la même intention plusieurs distiques :

*Pauperibus gratis Medicinam exercuit ; unus
Inter tot Medicos, res nova, sanctus obit.*

Ce distique souleva même quelques récriminations de la part de médecins susceptibles, et Bernier, dans ses *Essais de Médecine* maltraite Bachot parce que, dit-il, il n'est au contraire aucune profession qui puisse conduire aussi directement à la vertu que la médecine. Voici encore un autre distique de Bachot sur M. Hamon :

*Veste sub hac vili Hamonis latet virtus
Una animi cultus sollicitudo fuit.*

Ce qu'un auteur traduit ainsi :

Sous ce vil habit, ignorée,
La vertu d'Hamon se cacha,
Le soin d'une âme bien parée
Fut le seul soin qui le toucha.

VI

Il y avait vingt-quatre ans que M. Hamon reposait dans le cimetière, et dix ans que Racine était venu rejoindre son vieil ami, lorsque D'Argenson avec ses vils archers parut à Port-Royal, en Novembre 1711. Un ordre de la Cour prescrivait d'anéantir cette maison, de raser le monastère et l'église, et d'exhumer les corps du cimetière. M. Hamon expulsé de sa demeure pendant sa vie devait l'être encore de sa tombe. On sait de quelle manière odieuse les sépultures furent violées par des fossoyeurs ivres. Les corps transportés dans des tombereaux furent apportés au cimetière de Saint-Lambert, proche de Port-Royal, et jetés pêle-mêle et sans respect dans une fosse commune. Pendant le trajet des morceaux de cadavres et des ossements tombaient au hasard des cahots, et les passants les enterraient par pitié au bord des routes après

(1) Bachot, Docteur en 1648. Fut orateur et poète en même temps que médecin. Ses talents littéraires le firent célébrer par Benserade, et par Charpentier, de l'Académie française. A donné à la Faculté quelques ouvrages.

les avoir disputés aux chiens. Quelques rares défunts avaient été réclamés par leurs familles : tel Racine qui fut protégé « par la tendresse d'une femme et d'un fils qui lui avaient survécu » et qui vint rejoindre Pascal sous les dalles de Saint-Étienne-du-Mont ; tels encore M. de Sacy, Antoine Le Maître, et plusieurs autres. Mais la famille de M. Hamon ne put le protéger, et son corps fut mêlé et confondu avec les autres dans la fosse commune de Saint-Lambert. Aussi bien il semble que les cendres même de M. Hamon auraient protesté contre une faveur et une exception en de telles circonstances.

Au XVIII^e siècle de nombreux pèlerins fidèles à Port-Royal se rendaient parfois à Saint-Lambert. Et devant la fosse commune leur *Manuel* leur recommandait de « faire spécialement mémoire de M. Hamon. »

C'est encore dans ce manuel qu'on trouve cette parole qui peut servir de conclusion à une telle vie : « Ce qu'il a fait est trop grand pour être cru, et ce qu'on croirait serait au dessous de ce qu'il faisait (1). »

*
* * *

Plus de cent-cinquante ans après la mort de M. Hamon un hommage devait lui être rendu par sa ville natale. M. Noël Agnès, maire de Cherbourg, proposait le 3 Mai 1839 à son Conseil municipal de donner le nom de Hamon à l'une des rues de la ville. Votée par le Conseil cette proposition fut approuvée par une ordonnance royale en date du 4 Août 1840 (2). — Il semble que c'était la seule manière de lui rendre honneur sans trop effaroucher l'âme tremblante du pauvre et modeste M. Hamon.

(1) *Manuel des pèlerins de Port-Royal*, p. 50.

(2) D^r R. Le Clerc : *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Manche*, 32^e volume.

CHAPITRE VI

LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE DE M. HAMON

LE MYSTIQUE. — L'HOMME. — L'ÉCRIVAIN ET SON ŒUVRE

I

Il est exceptionnel que le biographe d'un médecin ait à écrire un chapitre de Mystique. Aussi bien nous ne sommes point qualifié pour dissenter de haute spiritualité. Cependant nous y sommes amené comme malgré nous, et il faut bien au moins ébaucher ce sujet. Car lorsqu'on envisage dans son ensemble la vie, le caractère et l'œuvre de M. Hamon, on n'est pas éloigné de penser avec Sainte-Beuve qu'il fut « *un des grands spirituels du XVII^e siècle* (1) ».

On a souvent vu la spiritualité la plus élevée fleurir parmi les tracasseries de la vie courante, néanmoins elle exige ou engendre plus fréquemment la crainte et le mépris du monde. Et c'est en effet cette crainte de l'esprit du monde, si éloigné de l'esprit de Port-Royal, qui poussa M. Hamon hors du siècle. C'est la peur des flatteries de la renommée et le mépris des futilités enjôleuses et vaines qui l'entraîna dans la solitude : « Délivrez-moi, dit-il, de l'ensorcellement des niaiseries... Délivrez-moi des désirs du siècle, des désirs de jeunes gens ! » Et s'il choisit le désert c'était pour se cacher aux hommes : « Cachez-vous aux hommes et montrez-vous à Dieu ! »

Chez M. Hamon cette crainte et ce mépris du monde vont de pair avec le sentiment de sa propre faiblesse et avec le mépris de soi-même. Il priait : « Que je me méprise, moi et le monde ! » Il demandait à

(1) Le *Journal des Savants*, de 1703, dit aussi que M. Hamon fut « un des spirituels de premier ordre. »

Dieu : « Que je n'aime pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, ni moi-même qui me suis pire que tout ce qui est dans le monde ! »

C'est donc dans la solitude seulement que ce contempteur du monde et de lui-même pouvait réaliser son rêve. Aussi la rechercha-t-il toute sa vie d'un désir passionné. Il faisait parfois cette prière : « Mon Seigneur Jésus, qui vous êtes retiré dans un désert pour y jeûner, quoique vous n'eussiez aucun besoin ni de désert ni de jeûne, faites-nous la grâce de rechercher continuellement la solitude, comme un asile assuré au milieu de tant de scandales et de l'extrême faiblesse qui nous environne ! » Une autre fois il s'écriait superbement dans l'exaspération de son désir insatisfait : « Placez-nous dans les trous de la pierre et dans la caverne de la mesure... Cachez-nous là dans le secret de votre face contre la contradiction des langues et de nos sens... Faites-nous reposer là dans le sabbat délicat, dans le sabbat saint et glorieux du Seigneur ! » Mais il est remarquable que ce cœur assoiffé de solitude ne parvint jamais, comme on l'a vu, à l'obtenir complètement. Si éloignée du monde que fût la retraite de Port-Royal elle ne le contenta jamais. Car en s'y retirant son but n'avait pas été de continuer l'exercice de la médecine, comme on l'en pria et comme il y consentit par obéissance, mais de se livrer dans le calme et l'obscurité à la prière, à la méditation, à la pénitence, à la contemplation. Or les distractions continuelles que lui donnait sa profession, lui pesèrent lourdement toute sa vie. Ajoutons-y le tumulte des événements et l'agitation des luttes de l'époque, et nous comprendrons que M. Hamon ait été perpétuellement tenté de fuir Port-Royal, pour trouver dans une solitude plus parfaite la paix et l'ombre propices au recueillement intérieur. On peut dire qu'il en a souffert jusqu'à sa mort, et nous avons vu que même sur son lit d'agonie sa dernière parole fut encore pour crier d'une voix forte à son entourage : « *Silence !* »

Et encore quelle solitude voulait-il ? Certainement pas une belle solitude remplie « de toutes sortes de curiosités afin de ne s'y pas ennuyer, » non pas la solitude fleurie des artistes en de gracieux endroits qui contentent les sens, mais une solitude dépouillée, sévère, et pour tout dire janséniste. Il était en cela avec tout Port-Royal qui ne voulait de fleurs que celles qui ornent l'âme, et qui était l'ennemi des églises trop belles où l'on est obligé de fermer les yeux pour prier. « Plus on ôte aux sens, plus on donne à l'esprit, » disaient-ils. A cet égard le désir de M. Hamon se trouvait satisfait.

Dans cette austère solitude, à quels exercices intérieurs et à quelles vertus se livra-t-il ? Il me semble qu'il s'appliqua d'abord à *l'humilité*. Peut-être en éprouvait-il davantage le besoin après les succès, les flatteries et l'enivrement du monde qu'il venait de quitter. Nous savons d'ailleurs qu'à ses débuts dans Port-Royal l'humilité n'avait pas toujours inspiré ses paroles et ses actes. Et puis il n'était pas naturellement porté vers cette vertu puisque tout enfant il était déjà fort accessible à la vanité. Il y avait donc là une lutte à mener, un travail intérieur à accomplir d'urgence. D'ailleurs M. Hamon, avide d'isolement, pensait qu'on ne pouvait le trouver que par l'humilité, et que cette vertu est la vraie porte qui donne entrée dans la solitude. « *Les superbes peuvent être seuls*, dit-il, *mais ils ne peuvent être solitaires !* » D'autre part il est vivement persuadé que sans l'humilité nul ne peut goûter les dons de Dieu. A ce propos il est de lui un gracieux passage où, commentant la multiplication des pains et des poissons que Jésus-Christ distribue à la foule de l'Évangile, il écrit : « Jésus-Christ, après avoir béni les sept pains les donna à ses disciples pour les distribuer au peuple... Le pain seul pouvait suffire à ces peuples ; mais Jésus-Christ commande qu'on leur distribue aussi quelques petits poissons, pour montrer la douceur et la fécondité de ses grâces, qui ne sont point ordinairement sans joie et sans consolation, même dès ce monde... *Mais pour les goûter il faut être assis sur l'herbe, c'est-à-dire être bien humble, être toujours à la dernière place autant qu'il est en nous.* » Enfin si M. Hamon s'exerce à l'humilité c'est qu'après tout, en s'examinant lui-même, et en se comparant à ceux qui l'entourent dans Port-Royal, il se trouve le plus faible, le plus stérile, le plus indigne devant Dieu. Les exemples qu'il a sous les yeux l'accablent, et il prie afin d'être au moins humble : « Rendez-nous si humble, demande-t-il, que nous puissions manger les miettes qui tombent de la table de nos Dames et de nos Maîtresses ! » Ce sentiment de son indignité le porte à se considérer comme l'occupant légitime du « bout de la table, » et s'il veut cette dernière place c'est parce qu'il se la donne vraiment à lui-même dans son cœur. Car il finit par avoir de lui une si misérable idée qu'il n'avait plus aucune confiance en sa force : « Je puis vous dire, écrit-il, que je ne vis qu'au jour la journée, comme on dit d'ordinaire, si c'est vivre que cela. Nonobstant les avantages du lieu où je suis, j'ai peine à y subsister parce que mon mal est encore plus grand que les

(1) Henri Joly.

remèdes. » Nous qui connaissons M. Hamon, nous serions tentés de trouver exagérés, sinon pharisaïques, de tels sentiments si nous ne savions, suivant la parole de Salomon, que « le juste s'accuse lui-même le premier, *Justus est prior accusator sui.* »

Dans sa solitude M. Hamon, pénétré d'humilité, s'appliqua en outre à se mortifier et à se dépouiller : il fit son exercice de la *pénitence* et de la *pauvreté*. Nous ne reviendrons pas ici sur la rigueur de son ascétisme dont nous avons exposé les détails. Il voulait mâter et châtier son corps : « Sanctifiez ce sépulcre et faites-en un temple ! » priait-il. Et que cherche-t-il dans de telles pénitences ? Il le dit lui-même : la délivrance « des chaines de mes péchés qui me serrent et qui me pressent,... des plaies éternelles de mon âme,.. de la tyrannie des sens. » Et comme il n'aime pas les demi-mesures et qu'il a horreur des tièdes, comme il veut que les pénitents « soient des pénitents véritables et non des moqueurs, » il offre à Dieu le mérite des plus sévères austérités. M. Hamon veut également, comme nous l'avons dit, se dépouiller de tout afin de ne dépendre que de Jésus-Christ. Il porta à un rare degré non seulement l'esprit de pauvreté et de détachement mais la pauvreté réelle, à ce point qu'il ne se distinguait pas dans sa mise des malheureux qu'il visitait. Il a écrit sur cette vertu chrétienne des choses parfois somptueuses. Nul plus que lui ne méprisa les biens que le monde recherche ou envie. Il voulait vivre et trouver sa force dans l'instabilité et l'incertitude de tous les biens. Voici ce qu'il écrivait un jour à une supérieure en danger de perdre son monastère par les guerres et les pillages :

« ... Si vous êtes plus à l'étroit vos consciences seront plus libres. Vous n'aurez plus votre maison, mais vous serez dans la pratique du premier esprit des fondateurs de votre maison. Vous trouverez en la quittant un grand trésor de pauvreté qui vous donnera moyen de vous fournir de tout le reste, car il n'y a rien que l'on ne puisse acheter avec cette monnaie du ciel. Vous aurez la consolation en mourant d'avoir pu dire une fois en votre vie que les oiseaux ont des nids et les renards des tanières et que vous n'avez pas eu où pouvoir reposer votre tête, non plus que l'Époux des vierges qui vous a rendu les héritières de sa pauvreté... De quelque côté que vous tourniez les yeux vous ne trouverez rien que Jésus-Christ, il vous nourrira et il vous logera chaque jour, et vous lui demanderez avec vérité votre pain quotidien... Il n'y a rien qui nous rende si fermes et qui nous attache si fortement à Jésus-Christ que ce manque d'une stabilité humaine ; car comme cette stabilité que les gens du monde aiment tant, les lie encore plus étroitement au monde, cette sainte instabilité rompt jusqu'aux moindres liens qui pourraient encore vous y attacher. Il me souvient de ce qui est dit dans les Actes : *frangebant circa domos panem*, ce qu'on entend de l'Eucharistie. Il est parlé de plusieurs maisons, parce qu'ils n'en avaient

pas une seule. Ils s'assemblaient où ils pouvaient et ils ne se mettaient pas en peine des lieux, parce qu'ils trouvaient Jésus-Christ partout. On regrette peu un réfectoire quand on approche de la table de Jésus-Christ. Je vous plains néanmoins, Madame, vous qui portez le poids des choses. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous tienne dans la paix. Je suis, etc... »

A l'humilité, à la pénitence, à la pauvreté, M. Hamon joignait dans sa solitude un profond et sincère *esprit de piété*... Il satisfaisait cette piété d'abord par la lecture et l'étude journalière de l'Écriture et des Pères. Mais, dit-il, « tout ce qu'on apprend et tout ce qu'on lit sert de peu s'il n'y a autre chose. » Aussi y joignait-il la méditation, cette méditation qui est le plus souvent chez lui une effusion spontanée du cœur. Et surtout il y joignait la prière, car, dit-il, « la lecture est inutile pour le bien sans la prière qui la rend féconde. »

Il priait sans cesse, selon sa propre parole : « Ayez toujours une prière cachée au fond du cœur ! » Même la civilité, la politesse, étaient pour lui une des formes de la *prière continuelle* : « Quand on a la foi, dit-il, et que c'est elle qui nous fait agir, c'est-à-dire quand on regarde Jésus-Christ dans son frère auquel on rend l'honneur, une révérence devient une action de piété et de religion, *et ôter son chapeau devant un étranger est une prière.* »

Mais il composait aussi pour son usage personnel beaucoup de petites prières en latin et en français, dont quelques-unes atteignent une réelle beauté : on en pourrait former des volumes. La prière de M. Hamon s'élève très loin au-dessus des contingences terrestres, et voici à ce propos les nobles pensées qu'il exprime : « Il y a, dit-il, deux sortes de prières : l'une en glorifiant Dieu et en s'humiliant, l'autre en demandant. D'abord donc que vous vous mettez à prier, ne commencez pas tout aussitôt à demander, autrement ce sera une marque que vous priez par intérêt. *En commençant de prier laissez-vous vous-même, laissez votre femme et vos enfants, laissez la terre, etc...* Quand on a glorifié Dieu dans l'oraison, il faut ensuite s'humilier, car on ne ment jamais de se dire pécheur, et on l'est en cela même qu'on ne croit pas l'être. Faites votre compte que vous êtes inutile en tout... *Ne demandez à Dieu ni richesses ni santé* : il a soin de vous et il sait ce qu'il vous faut. Ne demandez que le royaume des Cieux. *Dieu est grand, et il se fâche si on ne lui demande quelque chose de grand* ».

D'ailleurs, la piété de M. Hamon n'est pas égoïste et étroite ; elle lui dilate au contraire le cœur, et l'on ne saurait trouver d'esprit plus chrétiennement large. « La prière de M. Hamon, dit Nicole, a eu pour

principal objet les nécessités de l'Église et de ses pasteurs ». Aussi bien il prie pour tous et un jour il priaît ainsi superbement pour les Juifs :

« Souvenez-vous des Juifs nos frères, que leur infidélité a jetés dans l'aveuglement, qui néanmoins paraîtraient justes en les comparant à nous, puisqu'encore aujourd'hui nous voulons peut-être moins qu'eux nous soumettre à votre justice. Souvenez-vous que si nous, n'étant que l'olivier sauvage, avons contre la nature été, par votre miséricorde, entés dans l'olivier franc, et avons eu part à sa sève, combien plus eux seront-ils, selon la nature, entés de nouveau dans leur olivier ? Vous avez dit, Seigneur, qu'à cause de nous ils deviendraient vos ennemis. Que votre saint nom soit béni, Seigneur, de ce que vous nous avez fait miséricorde ; mais accordez-nous maintenant la grâce qu'à cause de nous ils deviennent vos amis, parce que nous ne pouvons suffire pour manger l'Agneau ; qu'ils deviennent vos amis à cause de leurs pères, parce que cette racine est sainte, et afin que vos Prophètes soient trouvés fidèles ; qu'ils deviennent vos amis pour la gloire de votre nom, afin que vous soyez glorifié en eux, et que vous soyez trouvé fidèle et victorieux lorsqu'on vous juge. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac, (etc)... Souvenez-vous de Marie votre mère, sortie de Juda et des Juifs, à qui appartenait l'adoption, le Testament, la loi, les promesses, l'honneur et la gloire, et les pères dont vous-même êtes sorti ; car vous êtes notre Sauveur et notre salut sorti des Juifs. »

Cette âme ainsi tournée vers Dieu, et sans cesse occupée de lui, a-t-elle connu les hauts degrés de l'oraison dont parlent les mystiques ? Sainte-Beuve l'affirme (1), et cela paraît probable. Mais à la vérité nous n'en trouvons pas de marque bien certaine dans ses écrits. L'humilité de M. Hamon lui a-t-elle fait taire ou redouter ce que les théologiens appellent « les voies extraordinaires ? » Nous ne savons. Il dit quelque part au Christ : « Entrons seuls dans notre chambre pour y reposer avec Vous ; ouvrez-nous-en Vous-même la porte et la refermez aux ennemis qui nous poursuivent... » La porte est refermée, et nous ne saurions pénétrer dans son fervent silence.

II

Mais le mysticisme n'étouffa pas en lui la personnalité. Il garda sa valeur humaine, et c'est elle que nous voulons maintenant sentir

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Tome IV. — Le même auteur dit encore : « M. Hamon n'est qu'un des derniers d'une grande famille de mystiques solitaires que favorisa le cloître et que les érudits retrouvent en remontant vers les pentes et les hautes vallées du Moyen-Âge : Gerson, Bonaventure, Pierre de Celles, Hélinand de Froidmont, Richard et Hugues de Saint-Victor, etc. etc. M. Hamon les représente un peu à son insu dans la littérature du dix-septième siècle, et en peut donner l'idée, une idée plus que suffisante. »

palpiter dans son caractère, dans certains de ses accents plus intimes et sous quelques-unes de ses pensées plus proches des nôtres.

D'abord il est remarquable que ce grand passionné de silence et de solitude était par nature très causeur, pour ne pas dire bavard. Quand il se surveillait moins, la finesse contenue de son esprit normand s'échappait de source, en réparties ou en anecdotes plaisantes et ironiques. Il racontait avec humour, charme et enjouement. On le savait à Port-Royal, et ses compagnons de solitude profitaient de ses bons moments pour l'entourer et faire parler ce bonhomme, qui avait beaucoup vu et beaucoup entendu dans tous les milieux. Lui-même avoue d'ailleurs très souvent la tendance qu'il a à se répandre ; il convient qu'il parle beaucoup trop, et surtout avec trop de chaleur sur certains sujets. Il commence ainsi l'une de ses lettres : « Monsieur, il n'y a rien de si aisé que de faire parler un grand causeur, et ce n'est pas lui demander mais lui donner, que de lui donner une occasion de se produire... » Il dit encore : « J'entre en conversation quand l'envie m'en prend, et la plus grande règle que je suis en cela est mon humeur qui me détermine ». Aussi bien la bonne compagnie lui plaisait infiniment, et il convient qu'il se laisse prendre à son charme, quand il se trouve « avec des personnes du monde, qui sont civiles et obligeantes, qui ont de l'esprit, et qui lui témoignent de l'affection ». Mais à la vérité M. Hamon aimait surtout parler de Dieu, de Jésus-Christ, des Écritures ; ses conversations avec ses amis avaient surtout un motif d'édification, il était intarissable là-dessus ; cela faisait le fond de ses entretiens comme de la plupart de ses écrits, qui sont souvent longs comme une trop longue causerie.

On serait également tenté de croire que M. Hamon ayant liquidé tout son compte avec le monde, ayant élu domicile au désert, et menant la vie que l'on sait, goûta au moins la paix et la joie de ceux qui accomplissent leur désir. Port-Royal fut en effet, comme le dit Lavisce, « un des très rares endroits de la France où des êtres vécurent en ce temps-là une vie heureuse (1) ». Mais la paix et la joie complètes ne se trouvent nulle part, même pas au cloître. Et le *Démon de midi* dont parle la Bible, cette *asedia* que connaissent les moines, hantèrent parfois de leur lourd et insidieux ennui l'âme de M. Hamon. Sous l'empire de cette tristesse il suppliait : « Délivrez-moi de la flèche qui vole

(1) Lavisce, *Hist. de France*, VII, I, p. 97.

durant le jour, des maux qui s'écoulent et se glissent dans les ténèbres, de la ruine et du démon de midi ! » Un accablement vague s'abattait parfois sur lui, et il sentait toute l'humaine nostalgie de la parole de David : « Mon âme s'est assoupie d'ennui, *dormitarit anima mea præ tædio* ». Il s'inquiétait de cette lassitude, disant avec l'écrivain sacré : « O mon âme, pourquoi donc êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?* » Dans son inquiétude et son ennui il essayait de se raisonner, repassant en lui tous les motifs qu'il avait cependant de se plaire dans sa solitude et d'y être en joie. Un jour il en fit part à son ami Fontaine, et voilà le curieux petit roman qu'il invente pour s'exhorter contre l'ennui :

« ... Il me vient dans la pensée de vous dire une imagination que j'ai eue au sujet d'une personne qui a demeuré céans plus de dix-huit mois, et qui est à présent à la guerre... C'était un homme mélancolique, assez violent et inquiet. Tous ses divertissements étaient dans les compagnies, et il n'en trouva ici aucune. Presque tous les jours il n'avait rien à faire. Je ne sais s'il savait lire, mais je sais bien qu'il ne savait point écrire. Jugez que pouvait faire une telle personne dans une telle solitude que la nôtre ; il m'a avoué que l'ennui qu'il y avait ne se pouvait dire. Néanmoins comme il y gagnait une demie pistole par jour, son intérêt charma tellement son ennui, que non seulement il demeurait en patience avec nous, mais que sa plus grande crainte était d'en sortir... Cela m'a fait admirer ce que peut faire l'argent, et m'a fait voir que le proverbe n'est pas toujours vrai qui dit qu'il n'y a pas de belle prison. Car je crois que si elle était d'argent les avarés s'y plaindraient, pourvu qu'ils fussent assurés qu'elle leur demurerait à la fin... Cette pensée me donna lieu ces jours passés de faire comme un petit roman dans mon esprit, présupposant que le roi donnât mille écus de rente en fonds de terre aux personnes qui demeureraient un jour dans une basse-fosse, en s'obligeant de donner autant de mille écus de rente qu'on y demurerait de jours. Il est bien clair qu'il n'y aurait pas assez de basses-fosses, quoique la demeure en soit extraordinairement incommode et désagréable. Car quand un homme qui n'a rien se trouverait à la fin de la journée avec mille écus de rente, et qu'il pourrait avoir un cheval et un laquais, habits d'été et d'hiver et un assez bon ordinaire, on pourrait bien dire de lui ce que l'Évangile dit de la femme qui est accouchée : *elle ne se souvient plus de ses maux, jam non meminit pressuræ*. La seule peine qu'il aurait serait si on le contraignait d'en sortir le premier jour. Car pour le moins il voudrait y demeurer deux jours, afin d'avoir ses deux mille écus de rente, qui pourraient suffire étant bien ménagés, pour avoir un petit carrosse, n'y ayant rien de si commode et de si doux. Car les rues de Paris étant toujours pleines de monde et de boue, principalement en hiver, il est assez déplaisant, quand on va faire visite, d'arriver en une compagnie tout mouillé et tout crotté. Et comme les desseins des gens du monde qui ne peuvent jamais être contents, croissent à proportion que leur revenu croît, on ne se contenterait point d'un carrosse à deux chevaux, parce qu'il en faut quatre pour aller à la campagne. Et je m'imagine qu'à la fin on en voudrait six, parce que cela roule tout autrement, et que c'est d'ailleurs

découragement : « Priez, monsieur, écrivait-il un jour, priez Dieu que je sois une bonne fois si las de moi-même que je me laisse là ! » Et pourtant son humeur naturelle aurait été bien plutôt l'enjouement que la crainte. Il avait soif de douceur et de repos, et il adressait un jour à Dieu cette plainte touchante : « Faites que j'aie quelque rafraîchissement et quelque relâche avant que je m'en aille. » A la vérité cette relâche qu'il aurait voulue c'était une plus complète solitude où il aurait eu la liberté de ne vivre que dans la prière, la méditation et la pénitence. Il eut toute sa vie l'inquiétude et le scrupule des distractions que lui donnait sa vie de médecin, tout Solitaire de Port-Royal qu'il fût. Il en souffrait sans cesse, et demandait souvent à Dieu : « *Faites qu'avant ma mort je vive entièrement pour Vous, ce qui est vraiment vivre !....* »

Nous avons vu dans le cours de ce récit que M. Hamon était fort scrupuleux, qu'il était de même souvent indécis sur sa conduite intérieure et quant à l'ordonnance extérieure de sa vie. Ces perplexités et ces scrupules, joints à la crainte et à l'inquiétude dont nous venons de parler, troublaient parfois profondément cette âme insatisfaite et tremblante, avide pourtant de certitude et de repos. Alors pour couper court à cet état qui le paralysait, il prit finalement le parti de l'obéissance humble et soumise à ses supérieurs. Ce fut là qu'il trouva vraiment son refuge et son oasis. « Il y a des temps, dit-il, où je crois que Dieu demande une chose de moi ; il y en a d'autres où je ne le crois plus ; quelquefois je n'en sais rien. Et tout cela m'est la même chose, étant résolu de ne faire non plus d'état de mes prétendues assurances que de mes incertitudes mêmes. Car autrement je ne serais jamais en repos, mon esprit et mes pensées changeant bien plus facilement que la lune. » Et il se repose dans l'obéissance : « La perfection consiste à obéir, » dit-il. Et ailleurs il écrit encore : « Ne voir rien, n'entendre rien, ne dire rien, que lorsque l'obéissance, *qui vaut encore mieux que le repos et qui seule le procure*, nous fait agir ou nous fait parler. »

Mais si incertain qu'il fût pour sa conduite personnelle, il y a une chose dont il ne doutait pas, dont il était fortement assuré, c'est de la vérité des principes de conduite de l'École de Port-Royal. Et c'est à ce propos que l'on peut se demander si M. Hamon était *janséniste* au sens condamnable où l'on entend ce mot, ou s'il ne l'était pas plutôt, et seulement, par la règle morale qu'il avait adoptée pour la conduite

de sa vie chrétienne. Alors austérité n'est pas hérésie. Or, comme le dit M. H. Brémond, « à moins que l'on ne confonde austérité et jansénisme », M. Hamon n'était pas janséniste. D'abord parce qu'il n'eut jamais l'esprit sectaire, et ensuite parce qu'il ne se mêla jamais des débats sur la grâce, sur le mérite des œuvres, sur le libre arbitre, etc. On ne le voit nulle part en révolte contre l'Église ni en désobéissance vis-à-vis de la hiérarchie. Il veut être, et est réellement, en communion avec toute l'Église. Une seule chose importe à M. Hamon : la conduite morale de la vie, une règle sûre pour cette conduite morale. Or il jugea, et c'était son droit, que l'École de Port-Royal offrait alors les seules règles sûres, que les principes de direction attribués aux jésuites étaient erronés, que le Probabilisme et la « morale relâchée » étaient funestes, que la « voie étroite » est la seule voie de salut. Nous avons de lui sur ce point une lettre importante et catégorique (1). Les règles de l'éternité, dit-il, à propos du probabilisme, sont dans l'Écriture, et dans l'Église qui commente l'Écriture par les Conciles, les Pères et les Papes : il faut se tenir ferme sur ce fondement :

« Ne doit-on pas plaindre ceux qui quittent la vérité assurée pour une vérité probable. Ils ne voudraient pas suivre cette règle dans les choses qu'ils aiment, qui sont néanmoins de moindre importance que celles de leur salut... Quand on ne sait rien de bien assuré d'une chose, la probabilité peut avoir lieu, comme la lumière des étoiles en l'absence du soleil ; mais quand l'Évangile parle, les conciles, les papes, c'est une témérité et une folie que de vouloir se tromper (2).

Ainsi le jansénisme de M. Hamon, s'il y a jansénisme dans son cas, n'est pas ou est très peu une affaire théologique. C'est qu'il se rattache en effet à ce Port-Royal du début que M. H. Brémond (3) appelle le « Port-Royal présectaire », dans lequel le *Docteur* n'a pas encore remplacé le *Prêtre*, où l'esprit d'Arnauld ne s'est pas encore substitué à l'esprit de Saint-Cyran et de Singlin. M. Hamon mêlé aux querelles, aux controverses théologiques, aux « disputes sorboniques et jésuitiques » aurait perdu de son charme et de son attrait. Mais sa séduction profonde c'est qu'il n'est justement qu'une de ces « âmes pieuses et de ces existences intérieures » qui s'élèvent dans la retraite et dans l'esprit du

(1) *Lettres et Opuscules*, tome I, lettre LIV.

(2) Il écrit encore : « Permettez-moi, Monsieur, de dire que rien n'est si contraire, que cette probabilité que vous m'alléguez, à la voie étroite et au petit nombre des sauvés, et à la violence qu'il faut faire au royaume du ciel pour le ravir. » Remarquer que M. Hamon dit *sauvés* et non *rachetés*.

(3) *Loc. cit.*

premier Port-Royal, du vrai Port-Royal que n'altère pas l'esprit que-relleur et sectaire du futur jansénisme. (1) Et tout au plus peut-on dire de M. Hamon ce que M. H. Brémond écrit des premiers solitaires :

« Ce sont des archéologues, et qui, pour vouloir ressusciter l'Église d'autrefois, ignorent trop celle du présent. Ils entravent, soit en eux-mêmes, soit autour d'eux, les développements providentiels que François de Sales, Bérulle... eurent mission de promouvoir. Ce sont des timides, des scrupuleux. Le Sinai leur cache la colline des Béatitudes... Mais leur charité suffirait à couvrir des étroitesse beaucoup plus fâcheuses. Par elle, ils gardent le contact avec la Communion des saints, des saints de leur temps. Ils ont résisté, du mieux qu'ils ont pu, à l'exemple, à la pression du grand Arnauld, à l'invasion fatale de l'esprit sectaire... Ils ne dénoncent pas la morale relâchée, ils se contentent de la combattre en eux-mêmes. Admirables chrétiens et qui avaient eux aussi une mission providentielle à remplir. Pourvu que l'unité foncière ne soit pas déchirée, il faut des minorités, des retardataires, dont la résistance paisible tempère l'impétuosité des jeunes écoles, rende plus étroite la liaison entre le passé et le présent. M. Le Maître, M. de Sacy, M. Hamon, M. de Tillemont, non ces revenants ne sont pas de trop parmi nous. Ils nous reviennent d'un si beau pays, riches de tous les trésors de l'antiquité chrétienne, qui reluit encore plus dans leur vie que dans leurs écrits ! Ils nous appartiennent presque tout entiers ».

Cependant, même dans son groupe, on peut dire que M. Hamon fait contraste par son caractère, et qu'il tranche nettement sur la religion de ses amis. Dans sa saine réaction Port-Royal avait fait entrer le terrible et la crainte au sein de la religion ; il en avait chassé la bonhomie, la naïveté semée de sourires, comme on la rencontre chez un saint François d'Assise ou un saint François de Sales. Or, dit Sainte-Beuve, « M. Hamon, quoiqu'accessible à la crainte, laisse voir dans ses écrits de dévotion de cette joie et de cette allégresse ; il est plein de ces sourires et de ces fleurs. *Entre les justes de Port-Royal... il est seul de son espèce*, et on ne peut tout au plus rapprocher de lui que M. de Tillemont qui chantait ses doux cantiques en marchant, Lancelot qui riait parfois sans cause, et Fontaine dont le cœur simple bondissait si allègrement. »

Et puis, malgré certaines apparences, M. Hamon était d'une exquise sensibilité. Nous le verrons plus loin dans les délicates pensées qu'il exprima sur l'enfance. Mais même dans ses prières son cœur dé-

(1) C'est pour cela que Sainte-Beuve, dans son roman *Volupté*, donc avant d'écrire *Port-Royal*, préférerait déjà M. Hamon au grand Arnauld et aux illustres du parti. Il fait dire à Amaury, le héros du livre : « Parmi les Solitaires dans la familiarité desquels j'entrai de la sorte plus avant, derrière les illustres, les Arnauld, les Sacy, les Nicole et les Pascal, un surtout devint bientôt l'un de mes maîtres invisibles... M. Hamon ».

borde d'humaine sensibilité, et il se souvient de tous ceux qu'il aime : « Faites, mon Dieu, que dans toutes mes prières j'aie une sainte inquiétude pour ma mère ! » Il est aussi très attaché à ses amis, il leur témoigne une tendre confiance et un affectueux abandon : « Je prends un certain plaisir à vous parler sans aucune suite et sans ordre, dit-il à l'un d'eux parce qu'il y en a à ne se point gêner : et c'est ce plaisir de liberté, ou plutôt d'affection et d'amitié, qui nous remplit de joie en ressentant que quoi que nous disions nous ne pouvons rien dire qui ne soit excusé à l'heure même, parce que nous le disons à un ami ». Il écrit à quelqu'un : « Je suis tenté quelquefois de vous aller rendre une visite *pour me consoler avec vous en vous voyant...* » Rendant compte au même d'une visite qu'il avait faite à un vieil ami commun, il lui dit :

« J'ai été voir depuis peu notre ami commun. Je ne puis vous dire la joie que j'en ai et qu'il en a eue. Il voulait me retenir huit jours, mais une personne qui a des malades ne peut faire une si longue absence. Je lui ai promis d'y retourner l'année qui vient, si Dieu me conserve la vie et la santé et qu'il n'y mette point d'obstacle. Une grande partie de notre entretien fut de vous. Vous ne sauriez croire avec quelle tendresse il vous aime. Il souhaite étrangement que vous l'alliez voir, et ce désir le mérite. Il m'a pris pour son avocat, afin de plaider sa cause. Comme j'allais par la rue avec ce saint homme, qui va tout courbé, autant par la force de l'humilité que par la faiblesse naturelle de l'âge, il me disait, en parlant des personnes que vous connaissez : il est vrai que je les ai bien dans le cœur. Mais il me le disait d'une manière et d'un air que vous pouvez mieux vous représenter que je ne puis vous le dire. *Je me baissai pour le voir, ne me contentant pas de l'entendre...* »

M. Hamon se baissant pour voir l'expression du vieil homme qui dit de ses amis : *Je les ai bien dans le cœur*, est infiniment touchant.

III

M. Hamon vaut évidemment plus par sa vie et sa vertu que par ses écrits. Cependant ceux-ci ne sont nullement négligeables, et l'on y trouverait de nombreux passages à mettre en regard des textes de nos meilleurs écrivains du grand siècle. C'est qu'en effet « cet étrange docteur à la piteuse mine était un des plus rares beaux esprits qui se puissent découvrir (1). » Pourtant nul ne fut moins « *auteur* » que M. Hamon : on ne trouve chez lui aucun jeu de style, aucun sacrifice

(1) Sainte-Beuve.

à la littérature, aucun souci d'acquérir une réputation. Il allait jusqu'à s'étonner qu'on pût le lire : « J'admirais, dit-il, qu'on pût goûter rien de ce que j'écrivais, mon style ordinaire est ridicule. » Ce parfait mépris pour tout ce qu'il composait, n'était-ce pas précisément le secret de son art involontaire et la marque d'une bonne vocation d'écrivain ?

D'ailleurs M. Hamon n'écrivait point pour être publié. Il brûlait même souvent ses papiers, et ceux qu'on a conservés il fallut les lui arracher par force ou se servir de ruses pour l'empêcher de les détruire. Car son humilité lui faisait toujours craindre « qu'il se mêlât quelque chose de faux ou d'humain » dans ses écrits.

En dehors des lettres à ses amis et en dehors des consolations que sur l'ordre des directeurs il adressa aux religieuses dans le temps de l'épreuve, M. Hamon n'a écrit que pour s'édifier personnellement, pour se nourrir des vérités plus à loisir, pour retrouver plus tard des pensées qui l'avaient ému. Nous avons vu que c'est surtout la nuit, en revenant de Matines, qu'il travaille dans le recueillement de sa chambre. Il rentre chez lui tout ébloui des textes de l'Écriture et tout débordant des inspirations reçues pendant l'office : alors, pour lui, écrire c'est continuer sa prière. Voilà pourquoi son œuvre, presque tout entière de piété, n'est que l'effusion d'un cœur pénétré de ce qu'il dit.

De plus son imagination féconde trouve dans le moindre texte de l'Écriture de nombreux sens allégoriques et plusieurs applications morales. Il présente sa pensée sous des faces multiples et sait lui donner une infinité de tours. « La plume à la main, le bonhomme ne s'arrêtait plus (1). » Nicole témoigne qu'il avait « avec une abondance extraordinaire de pensées une telle facilité à les exprimer avec ordre, avec netteté et avec éloquence, qu'écrivant avec une rapidité incroyable, on ne voyait presque jamais de ratures dans ce qu'il avait écrit. »

Cependant il faut convenir qu'on éprouve une fréquente distraction, et parfois de l'ennui, en lisant ses ouvrages. Et cela ne vient pas seulement des sujets très spéciaux qu'il traite, mais de ce que, comme tous les écrivains de Port-Royal, M. Hamon n'a pas le goût de la brièveté. Il ne veut pas condenser sa pensée, car c'est l'utilité morale qu'il cherche dans la répétition et la prolixité. Les écrivains de Port-Royal étaient d'ailleurs si pénétrés de cette méthode que M. de Saci écrivait à M. Hamon : « Vous ne parlez que de choses édi-

(1) H. Brémond *loc. cit.*

fiantes, ne craignez point d'être trop long ; vous savez d'ailleurs la parole d'un ancien : *Loquacitas in ædificando nunquam est malum, si quando mala.* » M. Hamon usa largement de ce conseil. Mais à la vérité cette longueur ne sent jamais l'effort, car il se plait toujours aux sujets qu'il traite, il en est personnellement très touché, et s'il diversifie à l'infini ses expressions c'est pour ne pas quitter si tôt les vérités dont il s'édifie et qui le réconfortent lui-même. « Jamais moine du Moyen-Age dans sa cellule, dit M. P. Renaudin (1), ne dut avoir de joies plus subtiles à scruter les profondeurs du livre inspiré. Les allégories, les figures se levaient devant lui et venaient lui dire leurs secrets ; les mots les plus simples semblaient chargés de cette sagesse cachée qui ne se révèle qu'aux cœurs purs. » Et le même auteur dit encore très justement : « Sa pensée manque de brièveté ou de force ; elle nous fait souvenir trop souvent qu'elle n'était qu'une sorte de soliloque intérieur, sans discipline littéraire. Elle manque aussi d'élan et de hardiesse ; elle s'attarde à voleter autour d'un texte, plutôt qu'elle n'y prend son essor. Mais elle plait, elle persuade par un naturel et une abondance qui viennent directement du cœur. Ce commentaire perpétuel de l'Écriture nous rebuterait à la longue, si l'on ne sentait que le vrai maître de Jean Hamon, ce n'est pas le Livre, mais le Christ lui-même *Magister unus Christus*. Autour de ces textes sévères il n'y a que douceur et charité. Port-Royal ne nous a rien donné de plus humain. Sans cesse les considérations impersonnelles se résolvent en une prière émue, qui découvre le fond d'une âme. Et tout cet enseignement un peu solennel, un peu lointain, se résume pour nous dans le spectacle d'un pauvre cœur, tremblant comme le nôtre, et qui cherche Dieu comme nous devrions le chercher. » C'est au fond pour cela que M^{me} de Sévigné, qui lut M. Hamon, goûtait ses petits traités, en particulier le traité de *La Prière continuelle* dont elle disait qu'encore qu'il lui passât « cent pieds au-dessus de la tête, » il était « si spirituel, si lumineux, si saint » qu'il ne laissait pas de la charmer.

Si les *Traité*s de M. Hamon sont très spéciaux, s'il ne sont que l'effusion d'un cœur tout pénétré de Dieu, et s'ils s'adressent aux âmes uniquement appliquées à la méditation, peut-être trouvera-t-on dans ses *Lettres* des sentiments d'une humanité plus profane et plus proche de la nôtre ? Et de fait on les y trouve quelquefois. Mais M. Hamon est si loin de nos préoccupations courantes qu'on ne rencontre bien souvent

(1) *Loc. cit.*

là aussi, dans la familière causerie de ses lettres, que des pensées édifiantes. Il envoie à ses amis des prières qu'ils lui ont demandées, sachant son talent à les composer ; ou des commentaires de l'Écriture appliqués à telle ou telle circonstance de la vie de ceux qui le consultaient, sachant ses lumières. En sorte que, même dans sa correspondance, nous trouvons rarement ces confidences et cette expansion humaine où se dévoilent une âme et des pensées voisines des nôtres. Pour cet homme humble rien ne compte plus de ce qui est lui-même : il n'y a plus que son salut et Dieu qui lui importent, et toute sa personnalité disparaît sous cette seule préoccupation. Il dit lui-même quelque part : « Il me semble qu'il vaudrait encore mieux ne pas s'entr'écrire que de ne s'écrire qu'en la manière des gens du monde par divertissement et galanterie. » Et ailleurs : « Je vous avoue que ce qui me fait de la peine, c'est que je suis convaincu quelquefois que ce n'est point à moi à parler de Dieu.... Nonobstant cela je ne craindrai point de vous avouer qu'il y a encore plus de mal à s'entretenir de bagatelles.... » Si, sans s'entretenir de bagatelles, M. Hamon avait au moins confié plus souvent tout son cœur d'homme à ses lettres ! Mais il était d'avis « qu'il y a du péril à répandre son cœur. »

Cependant il se trahit encore assez lui-même, et sa personnalité est quand même assez débordante sous le style du mystique, pour qu'on puisse le mettre à part, là aussi, parmi les écrivains de Port-Royal. Ses livres et son style tranchent en effet sur l'uniformité sèche et triste de tous les autres. M. Hamon n'est pas un janséniste « tout vert et tout cru », et Jules Lemaitre a dit avec raison (1) que « ce mystique au cœur tendre et à l'imagination fleurie » fut « le plus poète de ces messieurs (2) ». De son côté Sainte-Beuve trouve que dans la splendeur de

(1) *Racine*, par Jules Lemaitre.

(2) Certains ont cru que M. Hamon avait écrit des vers français. Mais c'est une erreur, et nous ne connaissons de lui aucune poésie. Cependant, sans être absolument affirmatif, je crois pouvoir lui attribuer une dizaine de vers que je trouve dans une *Collection particulière*, à la fin d'une relation manuscrite sur M. Hamon. La même main a écrit la relation et cette poésie assez médiocre :

*Ne condamne point mes désirs
Si je cherche un asile en ces lieux solitaires.
La pénitence a ses plaisirs,
Et ses esclaves volontaires,
Par la liberté de leur choix
Et par le bonheur de leur vie
Sont beaucoup plus dignes d'envie
Que ne sont les plus grands des rois.*

Et tant que j'ay vécu je me suis fait la guerre.

sa mysticité allégorique il a quelque chose d'oriental. « C'est un Solitaire qui rappelle les ascètes de l'Orient, dit-il. A le voir on lui donnerait l'aumône, et il a des paroles d'or, il porte l'encens et la myrrhe. C'est un roi-mage en haillons ». Il le compare encore à Pétrarque : « Il a du Pétrarque dans l'ingénieuse allégorie de ses figures et pour la mysticité en fleur ». Il dit ailleurs que dans Port-Royal M. Hamon continue saint François de Sales. Et de fait la lettre de M. Hamon, si souvent citée, sur *la mort du petit jardinier* de Port-Royal, cette lettre qui est une oasis charmante parmi tant de sévérités, est tout à fait dans le ton aimable, doucement souriant et plein de grâces, de l'évêque de Genève :

« Monsieur, on peut se délasser quelquefois l'esprit, et je le fais maintenant en vous écrivant sur la mort de notre petit jardinier qui a été transplanté lui-même dans une bien meilleure terre... Il a eu l'innocence des petits, et quelque petite chose du mérite des grands... Il eut l'hiver passé une des grandes maladies que puisse avoir un enfant. L'innocence de l'âge qui est privilégiée le fit entrer parmi des religieuses de votre connaissance, qui en eurent un très grand soin. La santé étant revenue il s'occupa au jardin. Comme il se trouvait bien dans cette maison, on lui parla de la clôture. Il écouta si bien ce qu'on lui dit sur ce sujet, que quand la porte du jardin était ouverte, et qu'on voulait le faire un peu plus avancer, il s'en fâchait et se reculait en pleurant. Il respectait déjà les religieuses et obéissait exactement à leurs ordres. Quelques jours avant que de mourir, une sœur, pour qui il avait une tendresse particulière, travaillant au jardin, il lui apportait avec ses petites mains de grosses pierres, et il lui disait : « Travaillons, ma sœur, afin de gagner notre pauvre vie ». Ce sont là de petites choses, comme vous voyez, et des jeux d'enfant. Mais que Dieu demande-t-il autre chose ! Cet enfant ne savait pas bien ce qu'il disait, mais Dieu le savait qui le lui faisait dire. Un père quelquefois ouvre la main d'un enfant qui tête, y met un petit présent et la referme ensuite avec soin et plaisir... Je veux vous dire encore une parole de votre petit filleul qui vous réjouira ; vous savez que je n'ai point d'autre but dans cette lettre que je vous écris. Il disait un peu avant sa maladie, qui n'a duré qu'un jour : « Je prierai tant Dieu que je serai fille afin d'être religieuse ». Vous voyez l'innocence, et que ne donnerait-on point pour être si innocent, et paraître un jour après devant Dieu ? Le pauvre enfant n'a point été fille ni religieuse, mais il est mort comme une religieuse au milieu d'une troupe de religieuses qui l'assistaient. Il a été exposé dans le chœur comme une religieuse ; il a été enterré avec elles et par elles. La mort qui n'a rien d'affreux qu'à cause du péché, ne lui avait point changé le visage ; c'était un petit ange que des anges en chantant mettaient en terre... »

Nous aurions sans doute beaucoup plus de ces lettres familières et enjouées, beaucoup d'écrits de M. Hamon nous attacheraient davantage, si ses manuscrits, légués à M. de Ponchâteau qui les recopia et les mit en ordre, n'avaient été ensuite revus et corrigés par Nicole avant leur publication.

Nicole avait une profonde estime pour M. Hamon, il préférait sa compagnie et sa conversation à celle de tous les autres Solitaires, il avait un grand respect pour sa sainteté et une profonde confiance dans ses lumières. Ils s'entretenaient souvent ensemble, surtout de sujets de morale : « Ils convenaient de principes sur cette matière, et M. Nicole trouvait qu'il composait plus facilement sur ce sujet lorsqu'il avait conversé quelque temps avec lui ». Nicole ne faisait pas moins de cas des ouvrages de M. Hamon que de sa conversation, et il écrivait à M. de Pontchâteau (1), à propos d'un traité du pieux médecin : « Il me semble qu'il n'y eut jamais de meilleurs livres ni de plus spirituels. Il n'y a rien de grand dans le monde que ce qui porte les marques de l'esprit de Dieu. La plupart des livres sentent l'esprit de l'homme... J'aime mieux une page de M. Hamon ». Il dit encore à propos d'un ouvrage de M. Hamon qu'il avait revu avant de le publier : « C'est une chose si rare de voir un homme qui parle du fond du cœur et avec une plénitude de persuasion de ce qu'il écrit, et qui ne sente point le discoureur, que dussent-ils faire cent plaisanteries et sur l'auteur et sur le réviseur, je n'en estimerai pas moins l'ouvrage et n'en mépriserais pas moins leur critique ».

Nicole en effet ne se contenta pas d'orner de préfaces la plupart des livres de M. Hamon, il « révisa » ses manuscrits. Et quelques-unes des comparaisons que nous avons pu faire entre l'autographe et l'imprimé nous prouvent qu'il s'attacha surtout à corriger les expressions et les passages trop personnels ou trop crus. En voulant ainsi conformer le style de son ami à l'uniformité impersonnelle et sans éclat du style de Port-Royal il lui a rendu un mauvais service, et il nous a bien souvent privés du délicat plaisir de trouver sous l'écrivain un homme. Il est d'ailleurs très probable qu'outre les nombreux manuscrits brûlés par M. Hamon lui-même, il en est d'autres qui furent détruits dans la suite par M. de Pontchâteau ou par Nicole à cause de leur cachet trop original ou trop intime (2).

Il n'en demeure pas moins que M. Hamon est un des plus aimables écrivains de Port-Royal, sinon le plus aimable. Et l'on peut dire de lui en toute vérité ce que M. H. Brémond (3) dit très joliment de tous ces

(1) Lettres manuscrites des 19 Mai 1688 et 1^{er} Août 1689.

(2) On trouvera aux appendices la liste des ouvrages de M. Hamon.

(3) *Loc. cit.*, p. 16.

Messieurs : « ... Leur prolixité même n'est pas sans charme. Ils font merveille entre chien et loup, entre veille et sommeil. Ils nous reposent, nous pacifient et cependant nous corrigent presque à notre insu. Quand on s'est mis sous leur conduite, on les délaisse quelquefois pendant plusieurs semaines, mais on leur revient toujours. Qui n'a pas une de ces discrètes personnes, M. Hamon, M. Nicole, pour chapelain particulier, ignore de très douces joies. »

DEUXIÈME PARTIE

Le Médecin

LE MÉDECIN

I. LA MÉDECINE AU XVII^e SIÈCLE. — II. L'ÉCOLE FRANÇAISE. M. HAMON MÉDECIN HIPPOCRATIQUE. — III. NATURISME ET HUMORISME DE M. HAMON. — IV. LA PRATIQUE DE CETTE DOCTRINE. — V. QUALITÉS QU'ELLE RÉCLAME DU MÉDECIN, D'APRÈS M. HAMON. — VI. LA SCIENCE ET L'EXPÉRIENCE. — VII. LA THÉRAPEUTIQUE DE M. HAMON. — VIII. M. HAMON MÉDECIN VITALISTE. — IX. M. HAMON MÉDECIN CHRÉTIEN. — X. M. HAMON MÉDECIN MYSTIQUE. — XI. M. HAMON MÉDECIN JANSÉNISTE. — XII. LE MÉDECIN DES RELIGIEUSES. — XIII. LE MÉDECIN DES SOLITAIRES ET DES PAUVRES. — XIV. LE MÉDECIN DES GRANDS ET DES GENS DU MONDE. — XV. M. HAMON ET LA MORT DE MAZARIN. — CONCLUSIONS.

I

Quand on situe le XVII^e siècle à sa place dans l'évolution des doctrines médicales, il est évident, malgré Molière, qu'il fut grand (1).

La médecine antique, passée de l'Inde en Égypte, puis de l'Égypte en Grèce, ne semble pas s'être appuyée sur des doctrines : elle fut théocratique et mystique, puis empirique. Il faut arriver jusqu'au siècle de Périclès, à Hippocrate (460 avant J. C.), pour la voir s'émanciper des religions, et pour rencontrer la première doctrine vraiment médicale, une doctrine basée sur l'observation.

Or il est remarquable que cette médecine hippocratique, à laquelle Galien (131-200 après J. C.) joignit son apport anatomique, physiologique et philosophique, domine et immobilise toutes les époques

(1) *Histoire de la Médecine*, par le Dr L. Meunier ; Préface de Gilbert Ballet (Paris 1914). — *Les Doctrines médicales, leur évolution*, par E. Boinet (Bibliothèque de philosophie scientifique.)

jusqu'au XVI^e siècle. Le Moyen-Age en particulier est à genoux devant la parole d'Hippocrate et figé dans les dogmes galéniques.

C'est au XVI^e siècle seulement que paraît ce fou de génie, Paracelse (1493-1541). Le premier il ose être ouvertement révolutionnaire : il brûle en public à son cours d'ouverture les livres de Galien, il attaque la parole des Anciens, il discute une médecine jusqu'alors servilement traditionnaliste et lui en substitue une nouvelle, libre et émancipée des autorités antiques. De son côté Vésale (1514-1564) à la même époque, signale les erreurs du médecin de Pergame en anatomie et en physiologie. La hache est ainsi portée dans un édifice intangible et deux fois millénaire.

Alors s'ouvre le XVII^e siècle qui se présente comme une véritable renaissance médicale. L'impulsion de Paracelse donne en effet naissance aux iatro-chimistes avec Van Helmont, Sennert, Willis, De Le Boe. D'autre part, Harvey, l'un des plus grands physiologistes, fait à la lumière de la nouvelle anatomie de Vésale, la découverte considérable de la circulation du sang (1619), et provoque la naissance de l'école des iatro-mécaniciens qu'illustrent Sanctorius, Borelli, Bellini, Baglivi, etc. Enfin, dans le domaine de la clinique pure, ce siècle compte l'un des hommes les plus remarquables, Sydenham, surnommé « l'Hippocrate anglais ».

Le XVII^e siècle est donc bien *une reprise* dans l'évolution des doctrines médicales. Et il l'est d'autant plus que, par surcroît, les méthodes philosophiques de Bacon et de Descartes, basées sur le doute universel, répudiant le principe d'autorité, préconisant l'observation personnelle et l'induction, viennent, à côté du galénisme déchiré, renverser la scolastique qui encombrait la médecine, et mettre entre les mains des savants la *méthode expérimentale*.

Le bilan médical du XVII^e siècle peut donc se diviser en deux groupes de doctrines : le groupe des *iatro-chimistes* nés de Paracelse, et celui des *iatro-mécaniciens* dont le promoteur fut Harvey. Puis, à côté de ces deux écoles qui luttent et rivalisent pour faire triompher leurs idées, des esprits plus calmes, moins entiers, moins systématiques, restent en dehors des débats, demeurent traditionnalistes, tout en acceptant certaines découvertes de la chimie et de la physique, et sont surtout *des cliniciens*.

II

Mais il est juste de reconnaître que tout ce mouvement médical s'opère en grande partie hors de France. L'École française du XVII^e siècle fut d'abord réfractaire à l'impulsion donnée partout en Europe aux sciences médicales. La Faculté de Paris surtout voulait rester la gardienne intransigeante et incorruptible des anciennes doctrines d'Hippocrate et de Galien. Et comme, d'autre part, elle était assez jalouse et autoritaire, elle fut l'ennemie de toutes les nouveautés dont elle n'avait pas eu l'initiative (1). En particulier, elle s'insurgea contre les chimistes, et l'un des Doyens de la Faculté de Paris, Gui Patin, est resté célèbre avec sa lutte contre l'antimoine. Les découvertes modernes, la circulation du sang, ne trouvèrent donc pas tout d'abord officiellement droit de cité chez nous, et le bon anatomiste Riolan lui-même n'admit pas sans difficulté la découverte de Harvey.

Jean Hamon, qu'il faut ranger parmi *les cliniciens* du XVII^e siècle, fut un médecin hippocratique, comme on l'était de son temps et dans sa Faculté. On peut même dire qu'il fut le type des médecins praticiens de Paris à son époque, quant à la doctrine et à son application.

Aussi bien nous pourrions connaître d'une façon très précise ses idées médicales, car il avait écrit ses *Medicinæ principia* et composé un *Dictionarium medicum græco-latinum*. Malheureusement ces manuscrits, qui étaient passés dans la bibliothèque de J. B. Dodart, sont aujourd'hui perdus, ou sont ensevelis dans quelque coin ignoré de bibliothèque publique ou privée. Nous ne pouvons nous baser pour étudier en lui le médecin que sur ses thèses, et en particulier sur la dernière, sur quelques relations détaillées de maladies, sur quelques consultations écrites que j'ai pu retrouver, et sur certains échos de sa pratique qui nous sont parvenus par ses confrères.

D'ailleurs nous sommes sûrs de rencontrer chez lui, avec les idées de Galien, le trépied dogmatique qui forme la base de la médecine hippocratique : *Naturisme*, *Humorisme*, *Vitalisme*. C'est ce que la traduction (2) de sa thèse latine *An in tanta* va nous montrer, ainsi que les nobles idées de J. Hamon sur la profession médicale.

(1) Maurice Raynaud : *Les médecins au temps de Molière*. (Paris 1863).

(2) Cette traduction avait été entreprise au XVIII^e siècle par l'abbé de Beaubrun, mais elle n'existe plus aujourd'hui.

III

Ce n'est pas ici l'endroit de faire l'exposé, d'ailleurs bien connu, du Naturisme et de l'Humorisme d'Hippocrate et de Galien. Ces doctrines peuvent être brièvement résumées ainsi : l'homme est constitué par quatre humeurs, dont le juste mélange, la juste quantité et qualité, fait la santé. Cette harmonie entre les humeurs constitue *la crase*, et comme celle-ci n'est pas la même pour tous, l'harmonie humorale propre à chacun est *l'idiosyncrasie*. La maladie vient de la rupture d'équilibre entre ces humeurs, qui peuvent pécher par la quantité (pléthore), la qualité (cacochymie), ou par une rupture d'harmonie dans leur juste combinaison. La santé se rétablira par les forces mêmes de *la nature*, qui tend de son propre mouvement à la guérison, lutte spontanément contre les agents morbides, et s'efforce de faire elle-même tout ce qu'il faut pour guérir. La nature amènera ainsi *la coction* des humeurs et le retour à l'équilibre normal qui sera annoncé par *la crise*. Dans tout cela le rôle du médecin sera *d'aider* prudemment la nature dans le sens et dans la voie où elle s'engage d'elle-même pour atteindre la guérison.

Telle est la doctrine humoriste et naturiste des livres hippocratiques, doctrine qui n'est d'ailleurs pas entièrement périmée, et que les idées contemporaines rajeunissent ou confirment d'une certaine manière (1). Telles sont aussi les idées que nous retrouvons chez M. Hamon, avec quelques vues propres à son esprit original et à son caractère mystique.

La nature, dit-il, est l'œuvre de Dieu qui a mis dans ses lois l'ordre, la sagesse et la stabilité. Lorsque la nature travaille spontanément à la guérison des maladies, elle ne peut donc agir que logiquement et sagement. Or la médecine imite la nature, lui emprunte ses principes et ses lois, travaille de concert avec elle. Ses fondements ne sauraient donc être ni douteux ni variables, puisque les lois de la médecine sont les lois mêmes de la nature qui les tient de Dieu.

« Comme dans la nature on retrouve la loi de Dieu, on retrouve dans la médecine la loi de la nature (2). En suivant cette loi infaillible le médecin ne peut errer. Il utilise les mêmes moyens que la nature pour

(1) « Il faut revenir à la doctrine hippocratique de la *nature médicatrice*, vérifiée, amplifiée, illuminée par les recherches modernes. » P^r Gilbert. (*L'Art de prescrire*, p. 13).

(2) Thèse *An in ta nta*.

la guérison. » Il faut donc, suivant M. Hamon, observer, écouter, scruter la nature afin de voir quel chemin elle prend pour rétablir la santé, et dans quel sens ses tendances se manifestent. Car il est incontestable, selon lui, que la nature a des tendances : « Il ne se trompera pas, dit-il, celui qui renferme toute la puissance de l'art médical dans certain grand raccourci de deux paroles : *η φύσις ρεπει*, la nature penche, a des tendances (1). Ce serait une honte pour un médecin d'ignorer cela... Celui qui observe le plus exactement le mouvement de la nature tendant vers sa voie sera le plus habile ». Et il donne des exemples : ainsi la nécessité pousse dans certains cas la nature au vomissement, aux hémorragies, à la diarrhée, à la transpiration, à la polyurie. La nature nous apprend par là, en conclut-il, qu'il y a des humeurs nocives à évacuer, et elle nous enseigne les voies et les moyens que nous devons prendre pour l'aider ou pour la suppléer. « Quoi de plus certain, dit-il, que ce principe : il faut par l'évacuation des humeurs nocives venir en aide à la nature quand elle souffre de leur excès, puisqu'elle nous en donne si souvent l'exemple en faisant elle-même ce que nous devons faire. Les médecins n'ont-ils pas à se louer d'imiter la nature, qui se débarrasse par toutes les voies possibles, qui cherche du secours dans la sueur et dans le bienfait de la transpiration, ce qui est l'approbation des sudoripares et des diaphorétiques?... L'utilité d'un abondant écoulement d'urine est manifeste puisqu'il sert à la guérison de maladies très graves, et la médecine essaie d'employer la même voie que la nature. Comme la nature, par divers exanthèmes, expulse ce qui est intérieur et occasionnerait la mort s'il n'était expulsé, est-ce que d'après ce principe, les sangsues, les vésicatoires, et autres remèdes de ce genre, ne sont pas utiles ? Pourquoi, quand la nature change elle-même les maladies en remèdes et fait servir à la guérison du corps entier les ulcères qui n'ont pu être guéris, pourquoi ne jugerait-on pas qu'elle a voulu nous apprendre ainsi l'utilité des cautères qui, par une aide constante et ininterrompue, soulagent l'infirmité des organes principaux en éliminant continuellement ce qui afflue toujours ? » Ainsi, dit-il, la médecine reçoit, contre les calomnies des méchants, une confirmation et « un témoignage considérable » de la nature dont elle est l'auxiliaire. D'autre part la nature étant l'œuvre de Dieu, le médecin

(1) Tendances dont le but serait de tout mettre en équilibre dans l'organisme. Un aphorisme de M. Hamon est que « la Médecine n'est que pour maintenir l'unité dans nos corps ».

qui suit et aide la nature est comme un collaborateur de Dieu : cette idée n'était pas pour déplaire à M. Hamon.

IV

Toutefois, continue-t-il, il ne suffit pas de dire en principe que la médecine est établie sur les lois de la nature, et qu'il n'y a qu'à suivre ces lois pour ne pas se tromper. Car lorsqu'on descend de ce principe général à la pratique, on constate parfois que la nature se tait, et qu'il est impossible de discerner ses tendances. Nous sommes alors dans l'obscurité, et notre jugement se fonde bien plus sur des conjectures que sur des lois ou des principes.

« Quand nous descendons, dit-il, de cette lumière des principes généraux à chaque cas particulier, nous tombons souvent dans une grande incertitude, et nous sommes entourés d'une si grande obscurité que notre jugement se fonde davantage sur des conjectures que sur des principes. Quelquefois les Dogmatiques ne sont que des Empiriques lorsque les cas obscurs ne sont pas éclairés par le raisonnement, ou les maladies rares par l'expérience. Alors lorsqu'il ne peut s'appuyer sur une notion claire, le médecin prudent qui ne se hâte pas ne s'appuie que sur des hypothèses vraisemblables, et il s'efforce par un plus grand empressement et des soins plus ingénieux de remédier au silence de la nature qui ne l'aide pas. Il cherche un secours dans le souvenir des cas anciens, dans des ressemblances qui pourront servir et dont il déduira finalement, puisqu'il ne peut le faire par le secours de la nature, l'indication d'un remède approprié et utile. C'est ainsi que dans les maladies rares la médecine n'est pas dépourvue ; bien plus elle apporte alors un certain secours aux malades, et souvent la patience de celui qui réfléchit et médite est un appoint de clarté dans ces choses obscures, si bien que le remède efficace qu'on croyait ne pas pouvoir trouver, c'est finalement l'opiniâtreté de la recherche qui le fait découvrir. Si le médecin qui soigne remarque que la nature vient d'elle-même au devant de lui, alors tout lui sera facile s'il est prudent et surtout s'il a de l'expérience : car le meilleur maître en l'art de guérir est sans contredit celui qui a été préparé par la science et par l'expérience... Si cependant il s'en fallait de peu que la nature ne fût vaincue et cédât à un ennemi plus puissant qu'elle, si les forces étaient telle-

ment affaiblies qu'on fût sur le point de croire qu'elles s'éteignent, le médecin, par une longue réflexion qui sera comme rivée sur la nature et sur la maladie, trouvera une voie pour éloigner ce qui paralysait la nature, donnait de la force à son ennemi, et la retenait impuissante comme dans des chaînes, en sorte que délivrée elle joindra son aide au médecin qui la secourt, jusqu'à ce que la maladie soit chassée devant l'effort combiné de la nature et de la médecine. »

Ce naturisme et cet humorisme sont, comme on le voit, du plus pur hippocratismes. M. Hamon, par une lecture et une méditation fréquente des livres anciens, se les était parfaitement assimilés. Et les préceptes qu'il en tire sont marqués au coin d'un ferme sens et de la modération la plus intelligente. Cette attitude vraiment médicale d'observateur réfléchi, qui nous montre M. Hamon penché sur la maladie et à l'écoute de la nature, nous porte à croire qu'il avait au plus haut point le sens clinique. Il eût pu faire beaucoup avec une telle *méthode* s'il s'était contenté de l'observation sans s'embarrasser et se rétrécir dans une *doctrine* qu'il avait le tort, ainsi que ses contemporains, de considérer peut-être comme le dernier mot de la science et comme complète.

V

En vertu de ces principes M. Hamon requiert du médecin les plus hautes qualités : intelligence, jugement, prudence, patience, travail, science vaste qui sait envisager l'ensemble sans se perdre dans les détails ou les inutilités.

« De combien de qualités et de quel cortège de vertus, dit-il, doit-être orné quiconque veut maintenir la dignité d'un tel art ! Quelle pénétration d'esprit il faut, et combien il est nécessaire de posséder cette sagacité de Galien pour scruter les obscurités de la nature et pour découvrir une voie sûre dans les endroits arides et semés d'écueils où aucun chemin ne s'aperçoit. De quel jugement et de quelle prudence le médecin doit être doué pour ne pas s'écarter des hypothèses vraisemblables, pour ne pas se laisser induire en erreur par le raisonnement là où rien n'est si facile que de se tromper !... Quelle vigilance ne lui faut-il pas pour être présent à toutes les variations de la nature, et pour ne pas laisser échapper les occasions rapides et fugitives qu'elle nous offre ! — Quelle patience exigent aussi des médecins et des

assistants la souffrance et les diverses erreurs des malades que la maladie rend facilement irritables, et qu'il faut calmer non par une flatterie maladroite mais par la douceur et la patience. Ceux-là se trompent certainement qui ne requièrent que la science chez le médecin et qui ne se soucient pas de la patience qui est la plus grande partie de la prudence.

« Il est souhaitable que le médecin ait la science la plus vaste possible... Quelle somme de travail réclame l'étude de choses si diverses ! Si la persévérance dans le travail fait défaut, personne ne s'élèvera bien haut mais restera toujours très en-dessous de la majesté du plus noble des arts. Il n'est presque aucune partie de la médecine qui ne réclame l'homme tout entier ; la vie même est insuffisante pour beaucoup de ceux qui s'appliquent à l'étude des diverses parties du corps ou des remèdes, et ils avouent qu'il y a encore beaucoup de choses qui restent trop peu connues. Aucune partie de la médecine ne doit donc être négligée puisque toute chose séparée du reste ne peut subsister par elle-même. Mais nous nous souviendrons qu'il ne faut pas tellement s'enfermer dans une partie de cet art que nous oublions la médecine tout entière. Car nous ne recevons pas notre nom de chaque partie prise séparément, mais c'est la médecine tout entière qui nous vaut notre nom de médecins. »

Il ne faut pas non plus, continue-t-il, se disperser en des choses secondaires ou superflues alors que nous avons à étudier des questions primordiales et de première nécessité pour la santé des malades. « On pourrait à peine croire, dit-il, que les Anciens présentaient la musique comme indispensable au médecin. Ceux qui sont déjà très occupés à des choses nécessaires, pourquoi iraient-ils s'encombrer de superflu qui consume un temps précieux et court et n'est qu'une distraction pour l'esprit qui a besoin de se donner tout entier à une étude de si haute importance ?... Il ne faut donc pas en médecine répartir sur des sciences accessoires l'étude qui est nécessaire pour la guérison des humains. Sans doute le médecin ne doit pas être trop ignare en philosophie,... mais *notre vocation est de guérir et non d'argumenter*. Si parfois, pour faire un médecin, il est nécessaire de recourir à ces adjuvants du jeune âge et à ces jeux d'enfants, il ne faut cependant pas s'y attarder trop longtemps. Bien qu'il soit fâcheux d'être un médecin inculte et sans éloquence, il faut pourtant bien avouer que rien n'est moins utile au médecin que l'éloquence... *Nous ne demandons pas un médecin éloquent mais qui sache guérir !* »

M. Hamon s'élève ainsi contre tous les à-côtés qui pourraient amuser et retenir le médecin. Il n'a pas le droit, selon lui, de s'attarder à jouer sur les violons d'Ingres. Car la difficile science médicale le sollicite impérieusement, bien avant l'art, l'éloquence, la littérature, etc... Or la leçon est bonne pour les médecins d'aujourd'hui comme pour ceux d'autrefois. Mais venant de M. Hamon elle ne manque pas de piquant si l'on se rappelle que le jeune étudiant avait été couvert de fleurs et s'était jadis acquis de la gloire en cultivant d'abord les belles-lettres, en montrant son talent dans l'argumentation et ses dons brillants d'éloquence. Mais, quarante ans plus tard, quand il écrivait cela après une longue pratique, il était revenu de toutes les futilités étrangères à la vraie médecine, et il fondait son art sur des bases autrement sérieuses et solides. Ces paroles, prononcées en pleine Faculté de Paris, devant une grande assemblée, durent faire à l'époque comme l'impression d'une nouveauté. Il eût été souhaitable qu'elles fussent entendues plus tôt : Molière n'aurait pas alors trouvé chez les médecins de son temps la matière de ses comédies, et la médecine ne se serait pas si longtemps rabaissée à des logomachies syllogistiques.

VI

De tels dons, ajoute M. Hamon, qui doivent être réunis chez un médecin, exigent d'abord qu'il ait *la vocation*, et qu'ensuite ses qualités soient cultivées par *la science* et par *la pratique*. « Pour que ces qualités soient réunies dit-il, il faut être né pour la médecine. Si la nature n'a pas jeté dans le futur médecin les premiers fondements de l'art, si l'aptitude et le talent lui font défaut, les règles de la médecine ne lui profiteront pas plus que si on traçait les règles des soins à donner sur une terre stérile. Mais ces dons eux-mêmes lui serviraient peu si, par l'application, le travail et d'excellentes méthodes, il ne les cultivait pour l'acquisition de la science médicale. Et celle-ci se perfectionnera dans la suite par l'expérience.

« En effet la théorie seule et la pratique seule, ne suffisent pas... La médecine ne s'appuie pas moins sur l'expérience que sur la science. Il faut que l'expérience soutienne la théorie souvent chancelante et trop peu certaine, et que d'autre part la lumière de la théorie dirige l'expérience moins clairvoyante...

« Il est de toute prudence que le débutant sache souvent douter et craindre, jusqu'à ce qu'il ait acquis par l'habitude de la pratique une certaine sécurité issue de la confiance en son art...

« C'est la pratique de son art qui, au témoignage de Galien, a fait d'Hippocrate un homme si habile et si grand au regard émerveillé des siècles suivants. L'expérience est donc un maître excellent. Cependant je n'appellerais pas expérience l'usage maladroit de la médecine, usage par lequel on n'acquiert pas une science médicale plus vaste, mais une plus grande témérité et une plus dangereuse audace.

« Les livres de médecine sont plus utiles aux habiles médecins qu'aux inexpérimentés. Ils ne font pas les médecins mais ils les aident beaucoup s'ils ont reçu les dons de la nature. Plût aux dieux que chacun n'eût écrit que ce qu'il a expérimenté lui-même, laissant de côté tout ce qui peut venir d'ailleurs. L'art médical serait ainsi plus riche et le chemin plus court pour y parvenir... Ce que la nature enseigna à Hippocrate et à Galien, c'est cela qu'ils nous ont appris. Ces deux lumières de l'art médical, qui sont si parfaitement d'accord, tout médecin peut les suivre avec sécurité. »

Vocation, science, expérience : voilà pour lui les trois bases nécessaires pour faire un bon médecin, un médecin qui ne sera ni livresque ni empirique, mais qui saura équilibrer avec jugement dans la pratique ce qu'il connaît par la science et ce qu'il sait par expérience.

Aussi bien M. Hamon avait l'esprit assez large pour que l'argument d'autorité, la parole du maître, ne comptât pour lui que dans une certaine mesure. « Le danger d'erreur, dit-il, n'est pas moins grand de croire à tous que de ne croire à aucun. Dans une vie humaine, qui est si courte, personne ne peut acquérir une science médicale assez grande pour se passer de l'expérience et des découvertes d'autrui... Il ne convient donc pas en médecine de repousser l'avis des médecins célèbres dans leur art, *pourvu qu'on se souvienne bien qu'aucune autorité ne peut valoir contre la santé des malades.* »

VII

Puis M. Hamon en arrive à parler de la thérapeutique et des remèdes. Il pose d'abord en principe que « si la nature ne vient pas en aide à la médecine tout traitement est inefficace. » Et faisant allusion aux

iatro-mécaniciens il dit : « On est étonné de rencontrer des hommes qui affirment qu'il n'existe aucune force cachée dans la nature. Une pareille science chez ces hommes est la pire des ignorances. » Il formule alors de sages conseils et préceptes : « Ce qui fait un médecin, ce n'est pas la seule connaissance des remèdes mais l'habileté à s'en servir. » — « Que le médecin n'écrase pas le malade sous une avalanche de remèdes ! » — Qu'on se défie des remèdes secrets, car ceux qui sont doués d'efficacité ne peuvent rester longtemps cachés. « Il aime autre chose que son art et les malades celui qui cache à tous un remède utile aux autres. » — « Il n'y a pas de remède si célèbre qui soit toujours utile, il n'y en a pas de si incertain ou de si obscur qui ne soit quelquefois utile. » — Il faut éviter en thérapeutique les engouements de la mode : « Il ne faudrait pas davantage pratiquer la saignée si cela plaisait à tous, ni moins la pratiquer si tous la repoussaient, de peur que cette médecine soit celle du temps et non celle de la nature qui est l'origine de la médecine ».

Malgré ces sages conseils la thérapeutique du XVII^e siècle, basée sur l'exclusive doctrine des humeurs peccantes, n'en était pas moins étroitement asservie aux éternels purgatifs, vomitifs, saignées, bouillons, tisanes.

Les médecins avaient fait de la purgation « un art d'un détail infini et s'attachaient non seulement à purger à propos, mais à purger séparément et selon les indications la bile, l'atrabile ou le phlegme (1) ». Ils disposaient pour cela de plusieurs substances : ils avaient d'abord le séné, « ces petites feuilles et ces petites gousses qu'on nous apporte du Levant, » dit Bernier (2). Ils étaient très fiers d'avoir ajouté à la matière médicale des Anciens « ce remède incomparable, (3) » et ils en usaient abondamment. « Le séné fait aujourd'hui, luy tout seul, dit Gui Patin, plus de miracles que toute la chymie ensemble, et tous les fourneaux des Paracelsistes. » Ils disposaient encore de la casse, de la manne, de la scammonée, de la rhubarbe. Ils avaient aussi l'ellébore, « connu de tous les savants, parce que les Anciens s'en purgeaient, et particulièrement les poètes pour avoir l'esprit plus net et plus ouvert (4). »

Quant à la saignée on sait combien ils en abusaient. Bernier écrivait

(1) M. Raynaud : *Les Médecins au temps de Molière* (Paris 1863).

(2) Bernier : *Essais de Médecine*. Beaucoup de passages des *Essais* de Bernier semblent inspirés par la thèse *An in tanta* et par les idées de M. Ramon.

(3) Gui Patin.

(4) Bernier : *loc. cit.*

avec emphase : « Voici la Mer Rouge de la médecine, où les uns se sauvent comme de vrais et bons Israélites, et où les autres se perdent comme des Egyptiens inconsiderés. » Cet abus était vraiment étrange de la part de ces sectateurs d'Hippocrate et de Galien qui mettaient pourtant tout leur art à attendre l'effort spontané de la nature. Mais ils étaient sincères, et s'ils usaient largement de la saignée pour les autres, ils en usaient aussi, comme Gui Patin et M. Hamon, pour eux-mêmes, pour leur famille et leurs amis. D'ailleurs on a sans doute exagéré, car ces saignées étaient peu meurtrières, et s'ils saignaient souvent ils tiraient en général peu de sang à la fois (1).

Il n'est pas dans le plan de ce travail de décrire l'arsenal thérapeutique du XVII^e siècle ; la question a été traitée amplement dans diverses études. Mais parmi les remèdes de l'époque il y en avait de bizarres, comme « la corne de Licorne, » et comme les perles ou pierres précieuses. On ne voit pas que M. Hamon ait jamais usé de ces soi-disant médicaments, et il aurait dit volontiers des perles précieuses ce qu'en écrivait Gui Patin : « Tous les beaux colliers des dames de Paris ne suffiraient pas pour adoucir six poëslettes de sang dans une fièvre continue, ce que la pointe d'une lancette fait en mesme instant. »

Mais à l'encontre de Gui Patin, qui rejetait à priori toute nouveauté, comme l'antimoine, le quinquina, le laudanum, M. Hamon faisait preuve d'une grande largeur d'esprit. Car il sut expérimenter ces médicaments nouveaux, reconnaître leur efficacité dans certaines affections, et les employer avec discernement, en médecin sage et habile. Aussi bien son ferme bon sens le préservait également des engouements et des intransigeances. Et puis il était surtout porté à se confier davantage à la nature plutôt qu'aux remèdes, à l'hygiène plutôt qu'aux médicaments. Et nous avons de lui une thèse, *An sana sanis*, qui est une suite d'excellents préceptes de médecine expectante.

Enfin, la thérapeutique de M. Hamon n'était pas que la sèche application d'un art et qu'une distribution d'ordonnances. Il considérait qu'il y a une certaine *manière* de traiter les malades, et que l'intérêt et l'affection que le médecin leur témoigne font partie de la thérapeutique et augmentent son efficacité. « Il est très nécessaire, dit-il, que le médecin aime les malades qui ont mis leur confiance en lui... Que le médecin fasse en sorte d'être aimé, non pas tant pour être aimé que

(1) Larrieu : *Gui Patin*.

pour guérir... Il n'y a rien de plus puissant pour guérir un malade que l'affection, à condition que le reste ne fasse pas défaut. » Et M. Hamon se fondant sur Hippocrate et Galien qu'il commente, donne de sages conseils pour que rien dans le médecin ne choque l'esprit du malade dont il doit conquérir la confiance et l'amitié : qu'il évite l'avarice, la curiosité, le bavardage futile, qu'il soit silencieux, réservé, calme, respectueux de la pudeur, etc.

On conçoit que M. Hamon, ayant une telle idée de la médecine et de son exercice, en ait fait la plus haute et la plus noble de toutes les professions, qu'il en ait écrit un éloquent panégyrique, et qu'il l'appelle avec une sincère et superbe conviction « l'art des arts, *ars artium*. »

Si tous les médecins du temps avaient fait preuve de la même compréhension, de la même honnêteté, du même amour et du même respect de leur art, de la même modération, ils n'auraient pas été aussi redoutés et ridiculisés. Mais l'uniformité de la thérapeutique malgré la variété des cas, ainsi que la brutalité de certains procédés, attirèrent la critique sur la médecine et jetèrent sur elle le discrédit. Signalons à ce propos qu'il existe un curieux *Discours de Mme de Sablé contre les médecins*, trop peu connu (1), qui donne la note de la critique profane à cette époque, et qui est plein de bon sens, parfois même de sens médical.

Néanmoins la critique n'empêchait pas, lorsqu'on était malade, de revenir quand même à ces médecins tant décriés. Ainsi que le dit La Bruyère : « Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé ! »

VIII

Les idées générales de M. Hamon sur la médecine font de ce grand honnête homme l'une des plus belles figures de praticien du XVII^e siècle, l'un des esprits les mieux doués et les plus larges de son temps. Il pouvait, suivant la parole d'un auteur (2) « quitter sa cellule pour aller s'asseoir avec honneur parmi ses confrères de la Faculté. »

(1) Sauf erreur, nous pensons même que ce *Discours* est resté inédit, ou du moins n'a pas été publié intégralement. Nous le donnons en entier à l'appendice n° 7. — Sur Mme de Sablé et le Dr Vallant, son médecin, voir la thèse du Dr André Crussaire, Paris 1910.

(2) Paul Renaudin : *loc. cit.*

Le Naturisme et l'Humorisme des Anciens, avec les applications thérapeutiques qui en découlent, étaient donc le fond de sa doctrine médicale. Quant au *Vitalisme* d'Hippocrate et de Galien, J. Hamon estime comme ces maîtres que les faits vitaux échappent à l'action de l'homme, qu'ils s'expliquent par une force spéciale résidant dans l'organisme, analogue à l'âme mais distincte d'elle, et qu'il nomme avec eux le *πνευμα*, le souffle. Plus tard Galien s'emparant de ce souffle le décomposera, par analogie avec les trois âmes de Platon, en ses trois fameux *esprits* : l'esprit vital, l'esprit animal, l'esprit naturel. Cette doctrine vitaliste des esprits encombrera et paralysera la médecine pendant des siècles, et Descartes lui-même avec ses « esprits animaux » n'y échappera pas (1).

J. Hamon, en 1659, soutint une thèse intitulée *An detur actio sine spiritu* (L'action dans le corps peut-elle se faire sans les esprits animaux ?) C'est une espèce de commentaire de ce passage d'Hippocrate : *Omne cavum in sanitate impletur spiritu*.

Mais en y regardant de près, je ne sais si le vitalisme de Jean Hamon ne serait pas plutôt, ou ne devint pas dans la suite, comme une ébauche d'*animisme*. On sait que dans cette doctrine l'homme, au lieu d'être composé de l'âme, du corps, et d'un principe vital différent de l'âme, est considéré comme composé seulement de l'âme et du corps. Cette doctrine fait de l'âme le principe qui anime le corps, en sorte que cette âme serait la cause des faits vitaux comme des faits psychiques. Si l'on pouvait attribuer à M. Hamon une conception voisine de cette théorie, il serait comme une manière de précurseur des animistes Stahl (1660-1734) et Récamier (1771-1852), qui préludèrent au vrai vitalisme scientifique et moderne de Chauffard (1823-1879). Selon ce dernier auteur l'âme et le corps forment un tout naturel, et « il n'y a pas dans l'organisme de phénomènes mécaniques de la vie, il y a des phénomènes mécaniques de la matière que la vie anime d'activités nouvelles inconnues au monde physique (2). »

Ces considérations nous amènent à parler du médecin spiritualiste que fut M. Hamon, et à nous occuper en même temps des conditions extérieures et concrètes dans lesquelles il exerça cette médecine.

(1) Bien que les esprits fussent pour lui des gaz qui se dégageraient du sang, circuleraient dans les nerfs sous la direction de l'âme, expliquant ainsi les fonctions afférentes et efférentes des nerfs.

(2) Chauffard : *La Vie — Études et problèmes de Biologie générale*. 1878.

IX

Car M. Hamon, comme on le pense bien, fut un médecin spiritua-
liste. Plus encore, il fut un type de ce qu'on peut appeler « *le médecin chrétien*. » D'ailleurs le caractère religieux, bien qu'on l'ait peu
étudié, se retrouve fortement accusé chez beaucoup de médecins de
cette époque. Il va même chez quelques-uns, qui ne sont pas des
moindres, jusqu'à un certain mysticisme. C'est ainsi que l'on rencontre
parmi ces derniers Dodart, membre de l'Académie de Médecine et
médecin de Louis XIV, et Hecquet ancien Doyen de la Faculté de
Paris (1).

Mais chez M. Hamon plus que chez tout autre l'idée religieuse
dominait entièrement la pratique médicale. « Il cite avec bonheur son
Hippocrate jusqu'aux pieds de Jésus-Christ, » dit Sainte-Beuve. Hamon
inclinait en effet la nature et la médecine devant une puissance supé-
rieur, devant Dieu. Aussi ne plaçait-il pas toute sa confiance dans sa
science et dans son expérience seules, mais après avoir dépensé toutes
les ressources de l'art il priait encore le Maître de la nature pour la
guérison de ses malades. Il n'était pas rare en effet de le voir, en
sortant du monastère, passer par l'église pour demander à Dieu que
l'efficacité des remèdes prescrits se manifestât. Il priait par les chemins,
quand il s'en allait à pied ou sur sa monture d'un village à l'autre :
« J'avais toujours recours à Dieu, déclare-t-il, en lui disant paisible-
ment au milieu de mes courses, parmi les pluies, les vents et les tem-
pêtes : c'est en vain, Seigneur, que travaillent les médecins et les
malades si vous ne guérissez vous-même. » A ce propos il aimait à
méditer la parole de l'Écriture : « Je confesse devant vous, ô mon Dieu,
que ce n'est point une herbe ou quelque chose appliquées sur le mal
des malades qui les a guéris, mais que c'est votre parole qui guérit
toutes choses. » Et encore cet autre passage : « *Tu solus es medicus,*

(1) D'ailleurs « dans les écoles de la rue de la Bûcherie, dit Chéreau, tout
était en quelque sorte imprégné du parfum religieux. Le grand Christ en bois
sculpté, appendu dans la salle des Comices, rappelait à tous les Docteurs-réguents
les trésors de charité qu'avait versés à pleines mains le chef sublime de la morale
chrétienne ; les vitraux sur lesquels étaient peints le Sauveur, la Sainte Vierge,
Saint Luc patron des médecins orthodoxes, ayant à leurs pieds des étudiants à
genoux, disaient assez aux aspirants que, avant d'honorer et de respecter leurs
maîtres de la terre, ils devaient humblement se prosterner devant les bienheureux
du ciel qui veillaient sur le bonheur de la Faculté.... »

quo curante nemo moritur, quo non curante nemo vivit. Vous êtes le seul médecin dont les soins empêchent de mourir et sans les soins de qui personne ne vit. »

Néanmoins il était trop intelligent et de trop de bon sens pour se croire ainsi dispensé de faire tout ce qu'il est humainement et scientifi- quement possible pour la guérison de ses malades. Mais au lieu de rapporter à son habileté les succès et les guérisons, il en rendait hommage à Dieu, comme Ambroise Paré disant : « *Je le pansoy et Dieu le guarit.* » — Le XIX^e siècle nous a montré des conceptions à peu près analogues chez les Cruveilhier, les Laënnec, les Récamier.

Ce sont aussi ses sentiments et ses croyances religieuses qui le portaient à voir l'âme malheureuse sous le corps souffrant de ses malades. « Ce médecin rare, dit M. de Sacy, avait encore plus de soin des âmes que des corps. » Il était par là doublement médecin, comme il l'a dit lui-même de Saint Luc, *Lucas bis medicus*. Et c'est pour cela qu'aux pauvres les plus déshérités et les plus abandonnés de la campagne il apportait, avec des remèdes tout préparés, la charité des paroles consolantes et le réconfort de ses idées chrétiennes. Aussi voyait-on souvent les malheureux bénir son arrivée et pleurer à son départ.

Enfin le contact avec les malades lui était à lui-même un perpétuel motif d'édification. Il faut voir en quels termes émus il raconte la mort de certaines religieuses (1). De même les pauvres du dehors, vers lesquels sa charité le faisait courir, ces pauvres pour lesquels il aurait quitté cent fois le chevet des grands de la terre (2), servaient à ses méditations et à sa vertu. Fontaine a dit superbement de M. Hamon « *qu'il entrait dans les cabanes puantes des pauvres de la campagne avec plus de respect que les médecins des Rois n'entrent dans leur Louvre.* » Il fortifiait près d'eux son propre amour de la pauvreté, et il tâchait de leur ressembler. « Il apprenait en les voyant à disputer de la pauvreté avec eux, » dit Fontaine. Et le même auteur écrit encore : « Il semblait qu'il allait étudier chez eux, comme dans autant d'écoles, des leçons toujours nouvelles de pauvreté. »

Il tirait sans cesse à part lui son profit des réflexions des humbles qu'il soignait. Un jour, entre autres, il reçut une grande édification de

(1) *Lettres et Opuscules*, tome I, p. 51.

(2) Børhave disait : « Mes pauvres sont mes meilleurs malades, c'est Dieu qui paie pour eux. »

la femme d'un charpentier qu'on avait admise à Port-Royal, et à laquelle il avait rendu la santé. Comme elle avait assisté pendant son séjour à une prise de voile, et qu'elle avait vu de tous côtés beaucoup de choses qui l'avaient touchée, elle raconta cela à M. Hamon avec des paroles magnifiques et un sentiment profond de son indignité. Le médecin fit alors réflexion en lui-même que « cette bonne femme » habituellement éloignée du monastère en était cependant bien plus proche que lui qui demeurait auprès des religieuses.

D'ailleurs M. Hamon se reprochait toujours de n'avoir pas mieux profité pour son édification des vertueux personnages qui l'entouraient. « Je ne sais comment il arrive malheureusement, dit-il, que nous ne voyons les amis de Dieu et des saints que lorsqu'il nous les a ôtés. La familiarité, la coutume et les sens forment comme une espèce d'enchantement, et nous empêchent de rendre intérieurement, et à la vue de Dieu, tout le respect que nous devons à ces grandes âmes qui sont si rares.... » Et une autre fois il dit encore : « Ma tiédeur, étant tout environnée de ce feu, me rendait insupportable à moi-même. »

Il est une très belle prière de M. Hamon qui, dans son raccourci, nous indique quels étaient ses sentiments habituels dans l'exercice de son art, et comment il priait pour ses malades :

« Seigneur, je vous confesse que je ne suis point médecin et qu'il n'y a dans ma maison ni pain ni vêtement, afin que vous-même ayez pitié de mes malades puisqu'ils sont comme des malades sans médecin. Ils sont à vous, Seigneur, et vous me les avez donnés ; sauvez-les en votre nom, afin que la santé parfaite qu'ils recevront soit attribuée à la miséricorde d'un Dieu et non à la gloire d'un homme. Je vous confesse, mon Dieu, qu'un ignorant ne devait pas être le médecin de Rois et de Reines, ni un orgueilleux des humbles, ni un impudique des vierges. Mais vous qui pouvez tout, mon Dieu, rendez-moi humble et chaste, patient et doux, afin que vous seul receviez la gloire de ce ministère que j'exerce, lorsque les malades rentreront par votre grâce dans la convalescence non seulement pour vivre mais encore pour faire pénitence et pour vous louer. »

X

Mais il y a plus, car M. Hamon n'était pas qu'un médecin chrétien, on a dit qu'il était un *médecin mystique*. Et de fait la pente qui entraînait son imagination à voir partout des symboles lui faisait rechercher dans la médecine corporelle les rapports, les analogies, qu'elle peut

avoir avec la médecine spirituelle des âmes. Il avait en effet un puissant don de spiritualité, et Arnauld lui-même admirait son ingéniosité à découvrir en toutes choses des analogies avec la religion (1). Aussi bien nous savons déjà que pour M. Hamon « la nature dépend continuellement de la volonté de Dieu, qui ne dépend jamais de la nature. » Selon lui, « nous ne nous portons bien et nous ne sommes malades que parce que Dieu le veut, » c'est-à-dire permet qu'un désordre de la nature ou qu'une cause seconde engendre la maladie. « C'est une raison, dit-il, qui n'est pas dans Hypocrates, mais dans l'Évangile, et néanmoins c'est une raison qui comprend toutes les siennes (2)... »

Assurément voilà un chapitre d'étiologie qui ne trouverait pas sa place dans un traité de pathologie. Mais il faut pourtant se garder de croire qu'en vertu de ce mysticisme M. Hamon confondit dans la pratique l'ordre de la nature avec des conceptions théologiques, ou la médecine avec la métaphysique. Il savait parfaitement que la médecine s'était depuis longtemps émancipée de la métaphysique. Son bon sens était trop solide, il était trop normand aussi, pour mélanger en pratique deux choses si différentes, et « qu'il connaissait également bien. » Il l'a d'ailleurs répété lui-même en de nombreux endroits : « *C'est une erreur de croire, dit-il, que les maladies ne peuvent être guéries que par l'assistance divine... Dieu règne sur toutes les maladies, grandes et petites, sans exclure pour cela le secours de la médecine* (3). » Ailleurs il écrit : « C'est à la médecine spirituelle à corriger les mauvaises dispositions de l'âme, comme c'est à la médecine corporelle à corriger les mauvaises dispositions du corps (4). » Et dans la même lettre il écrit encore : « *J'oppose la piété à la malice du démon, et les remèdes naturels au dérèglement de la nature.* » A propos des médicaments il dit : « Jusque là nous devons tous être médecins ; par delà, moi-même je ne le suis plus, » ce qui signifie que le devoir du médecin est de travailler de toute sa science à la guérison, mais que celle-ci reste en définitive subordonnée à la volonté « de Celui qui accorde la réussite ou l'échec aux efforts de l'homme. » On ne saurait être plus explicite.

Il confondait même si peu l'ordre naturel et l'ordre surnaturel que

(1) Ce mystique était d'ailleurs doublé d'un habile théologien, comme on le vit également chez plusieurs médecins d'alors, entre autres chez Hecquet, ancien Doyen de la Faculté, et Dodart.

(2) *Lettres et Opuscules*, Tome I, lettre 44.

(3) Thèse *An in tanta*.

(4) *Lettres et Opuscules*, Tome I, p. 72.

quelqu'un l'ayant un jour consulté sur « l'utilité de la saignée contre les tentations, » M. Hamon ne veut opposer à ce mal qu'un remède de même ordre, c'est-à-dire spirituel, et répond :

« Permettez-moi de vous dire que j'ai été consulté un grand nombre de fois sur ces sortes de misères de la nature humaine, et par conséquent je peux dire que j'en ai quelque expérience. J'ai vu des vieillards qui les ressentent, comme aussi des malades, et même après beaucoup de saignées. Il y a au contraire des personnes fortes, et qu'on peut dire avoir trop de sang, qui n'y sont point sujettes. La tempérance est un bon remède pour un tel mal, cependant j'ai vu des personnes fort sobres, qui jeûnaient beaucoup et qui pratiquaient beaucoup de mortifications, être affligées de ces sortes d'accidents. Vous savez que saint Paul désirait fort d'en être délivré et il ne s'avisait point de se faire saigner. Saint Grégoire de Nazianze qui eût eu besoin de ce remède s'il eût été bon, ne s'en avisait point non plus. Saint Jérôme qui cherchait des remèdes à ce mal n'en parle point, et le meilleur qu'il trouva fut la méditation de la parole de Dieu qui éclaire l'âme. »

Et à celui qui voulait se faire saigner il conseille la prière, les remèdes du ciel étant, dit-il, beaucoup plus efficaces contre ces sortes de choses que les remèdes de la terre.

Toutefois M. Hamon n'ignorait pas l'influence du physique sur le moral. Et nous trouvons chez lui, à ce propos, une originale et curieuse conception où le médecin et le mystique s'unissent et se mêlent en vue d'une certaine thérapeutique. Comme on le consultait un jour à propos d'une personne « qu'on croyait obsédée, » il répond (1) en conseillant d'abord longuement, et avant tout, une médication spirituelle appropriée. Puis ensuite il n'hésite pas, pour une fois, en prenant bien soin de dire que ce n'est cependant pas sa coutume en pareil cas, à prescrire divers remèdes naturels, purement médicaux. Pour cela il se fonde sur cette idée que « le démon » peut *quelquefois* chercher en nous « une humeur corrompue » afin de s'en faire une arme contre nous. Et c'est alors qu'on peut aider à paralyser son action par des moyens naturels et médicaux, en évacuant cette humeur péccante dont il profite. Bien entendu, cela seul ne suffit pas, dit M. Hamon, mais peut être une aide utile. « Pour agir, dit-il, (le démon) se voit souvent obligé d'aller fouiller dans les ordures des corps, comme cet animal si sale qui s'y plaît, et qu'on ne peut nommer honnêtement, pour voir s'il n'y trouverait point quelque humeur qui lui puisse servir

(1) *Lettres et Opuscules*, Tome I, lettre XII.

contre nous. Car dans la faiblesse où il est il ne peut rien par lui-même, et voilà les grands instruments dont il se sert. »

M. Hamon se demande alors pourquoi l'on empêcherait « les médecins d'ôter d'entre les mains du démon une humeur qui nuit au corps et dont il se sert pour nuire à l'âme. » Il dit : « Comme le démon se sert de ce dérèglement du corps pour tâcher de causer du dérèglement dans l'âme, quel inconvénient peut-il y avoir d'ôter à cet esprit impur jusqu'à l'impureté du corps dans laquelle il se plaît et dont il veut se servir pour rendre l'âme impure (1) ? »

Mais il sait que certains critiqueront cette manière de voir, et il éprouve aussitôt le besoin de justifier et d'expliquer son emploi inaccoutumé de moyens médicaux en une telle occasion :

« Je ne doute pas qu'il y a des personnes qui trouveront étrange que lors même que l'on demeure d'accord d'une cause qui n'est point naturelle, on prétende la combattre par des remèdes naturels, et qu'au lieu qu'il est écrit que ces sortes de démons ne se chassent que par la prière et le jeûne, on croie pouvoir les chasser par de la casse. Mais si ces personnes prennent la peine de considérer avec attention ce qu'on dit, elles n'y trouveront rien que d'assez raisonnable.... Si, pour ne négliger rien, après avoir eu recours à Dieu, on se sert humblement des remèdes pour mettre le corps dans un tel état que cet ennemi mortel ne s'en puisse plus servir contre l'âme, quel mal y a-t-il dans cette conduite ?... *J'oppose la piété à la malice du démon, et les remèdes naturels au dérèglement de la nature.* »

Voilà, chez M. Hamon, une pensée ferme et probablement assez neuve, surtout, comme le remarque un auteur (2), « pour une époque qui n'avait pas encore circonscrit très nettement le domaine de la nature et celui du surnaturel. »

Si bien qu'en dépit des apparences, le mysticisme de M. Hamon ne lui fait jamais confondre deux ordres et deux plans différents. Il sait très nettement de quoi l'un et l'autre retournent. Et lorsqu'il voit parfois des analogies entre le corps et l'âme, entre la médecine corporelle et la médecine spirituelle (3), ce ne sont là pour lui que des comparaisons et des rêveries édifiantes qui témoignent simplement de son goût du symbole et de son don de spiritualité.

(1) *Opuscules*, T. I, lettre XII.

(2) Paul Renaudin, *loc. cit.*

(3) Comme dans son petit écrit intitulé : « *Parallèle des remèdes de l'âme avec ceux du corps.* »

XI

Médecin chrétien, médecin mystique, M. Hamon fut aussi un *médecin janséniste*, si l'on peut employer cette expression. Non pas qu'il y ait une théorie médicale janséniste (1), mais on peut dire qu'il y avait une manière janséniste d'exercer la médecine.

Sainte-Beuve fait remarquer qu'un païen, Pline le Jeune, exposant la plus haute expression de la sagesse antique, écrivait déjà : « *Nous sommes meilleurs tandis que nous sommes malades*. Car quel est le malade que l'avarice ou la volupté vient tenter ? On n'est plus esclave des amours, on n'aspire plus aux honneurs .. C'est alors qu'on croit qu'il y a des dieux. » D'après cela le terme de la sagesse antique était donc d'être tels en santé que nous nous l'étions proposé durant la maladie.

De là à dire que les maladies sont désirables pour l'âme parce qu'elles lui inspirent de salutaires pensées, il n'y a qu'un pas. Les sévères jansénistes étaient dans cet état d'esprit, ou du moins, s'ils ne souhaitaient pas la maladie, ils la recevaient comme une aide et une alliée pour grandir dans la perfection morale et la vertu. (2)

Leur chef Saint-Cyran disait : « Les malades doivent regarder leur lit comme un autel où ils offrent continuellement à Dieu le sacrifice de leur vie, pour la lui rendre quand il lui plaira. » Et Pascal, qui ne passait guère de jour sans être malade, rejoint Pline le Jeune et christianise ses paroles quand il dit : « La maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant

(1) Un auteur, I. Milbau, a cependant écrit au XVII^e siècle un petit livre sur « *Le Jansénisme de la médecine*. » Il y combat, par l'autorité des Anciens, par la raison et par l'expérience, les cinq propositions suivantes, dont il ne dit pas quels sont les promoteurs et défenseurs :

« 1^o Que la science n'est pas nécessaire au médecin, qu'il lui est plus expédient d'être ignorant. — 2^o Que la seule expérience sans théorie est requise pour guérir les maladies. — 3^o Que les consultations doivent être bannies de la médecine comme inutiles. — 4^o Que le sentiment propre doit être préféré aux avis de plusieurs. — 5^o Qu'on ne doit estimer que les médecins vieux. »

Je ne sais d'où l'auteur a tiré ces propositions ; quant à M. Hamon, non seulement il n'en a soutenu aucune, mais il professait même le contraire de chacune d'elles.

(2) Il y a à la bibliothèque de l'Université de Paris un long et curieux manuscrit de Quesnel sur le bienfait des maladies. — Dans les *Essais de Médecine* de Bernier on trouve également des considérations sur les rapports des maladies, de la médecine et de la religion. — Voir aussi la Vie de M. de Rancé par Dubois.

tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort... N'est-ce pas un grand bonheur *quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être ?* »

Arnauld ne pensait pas autrement et il exhortait les malades en leur disant : « Le feu brûlant d'une fièvre éteint un autre feu plus brûlant qui est celui des passions, et amollit l'ardeur des désirs terrestres. L'âme alors ne pense point à prendre les plaisirs illicites. Elle fait rentrer toute sa joie en elle-même, et elle triomphe du corps dans l'abattement, comme d'un ennemi vaincu et renversé par terre. » Et Fontaine ajoute naïvement qu'Arnauld disait tant de choses de cette sorte qu'on rougissait de n'être pas malade, et que la trop bonne santé paraissait presque une conviction manifeste du peu de vertu. A ce point que les convalescents ne savaient s'ils devaient se réjouir de leur santé renaissante ou plutôt regretter de n'être pas morts !.. « La tendresse humaine, dit Arnauld, nous porte naturellement à nous réjouir de la convalescence de nos amis ; mais il y a quelquefois en cela plus d'affection que de sagesse. »

Il résultait de cette conception qu'un janséniste malade n'était pas un malade ordinaire, mais un « *malade pénitent* » qui, loin de se relâcher dans la maladie, devait chercher au contraire à profiter de l'affaiblissement de la chair pour fortifier son esprit.

Les médecins de Port-Royal entraient dans ces vues, et Besoigne écrit ces lignes caractéristiques : « Comme la Providence les a toujours pourvus d'un médecin qui était l'un d'entre eux, ils usaient de son ministère quand il était besoin ; *mais ils ne multipliaient ni les remèdes, ni les soulagements ; et les médecins eux-mêmes savaient bien les conduire en malades pénitents.* »

Naturellement M. Hamon était entièrement dans cet esprit. « Je ne doute pas, Monsieur, écrit-il à un ami, que l'avantage que vous avez retiré de votre maladie pour votre âme, ne soit encore un plus grand sujet de joie que la guérison de votre corps. » Et il craint pour lui-même « que la santé du corps ne lui donne plus de joie que l'augmentation de la santé de l'âme. » Car, dit-il, « je suis convaincu par une expérience de tous les jours que j'ai bien plus de tendresse pour mon corps que pour mon âme. Je me surprends continuellement dans des craintes qui sont même ridicules et sans fondement, en ce qui regarde le corps, et pour ce qui est de mon âme la crainte que je peux avoir est si superficielle et si légère qu'elle passe en un moment. » Mais ce ne

sont là que des paroles d'humilité, et nous savons au contraire qu'il était très dur pour lui-même.

Nul mieux que M. Hamon n'était capable d'entrer dans les conceptions ascétiques de l'École de Port-Royal. Aussi quand il visitait ses malades du monastère ou des Granges, il ne les flattait pas sur leur état et il était difficile à les dispenser du jeûne. Il accordait le nécessaire mais rien qui tendit au relâchement. « Avec quelle gravité nous voyait-il dans nos infirmités , dit Fontaine. Il nous apprenait à n'être jamais meilleurs que dans un état où les autres se relâchent, et pour être parfaitement chrétien on n'avait qu'à persévérer, étant sain, dans les bonnes dispositions où il avait mis les malades. » Un autre résumé de même la pratique de ce médecin janséniste en disant que « s'il accordait le nécessaire pour le besoin, il prenait garde de ne rien donner à l'immortification. »

Ainsi Port-Royal avait bien en M. Hamon le médecin qui convenait à l'austérité de son esprit, et d'ailleurs la Mère Angélique ne manquait pas de s'en louer.

XII

Aussi bien c'est la Mère Angélique qui avait formé M. Hamon à la pratique de son art envers les religieuses du monastère. Car il n'eut pas d'emblée l'esprit et la manière qui convenait et il n'atteignit pas du premier coup la note juste. Parfois trop libre et trop familier, d'autres fois trop sévère et trop grave, nous le voyons repris au début, parfois même un peu sèchement, par la supérieure dont les conseils firent de lui en peu de temps le médecin qu'elle souhaitait.

Au commencement en effet M. Hamon n'était pas encore entièrement dégagé de l'esprit du monde, et cela se traduisait par de petites moqueries envers les religieuses malades. D'autres fois la compagnie de ces saintes filles lui était une récréation si pure que, malgré lui, il prolongeait plus que de mesure la causerie dans leur cellule. Alors la Mère Angélique intervenait. « Lorsque je me laissais aller à des digressions, et que j'étais trop long, elle m'en avertissait en me faisant taire ; et elle me renvoyait tout d'un coup quand la pensée lui en venait, et qu'elle jugeait que c'était assez. J'ai toujours souhaité depuis qu'on me fit la même grâce quand on verrait que je me répandais trop. »

D'autres fois M. Hamon tombait dans un excès contraire, et c'est

d'une certaine solennité qu'il faisait preuve, d'une autorité un peu cassante dans la prescription des remèdes, sur lesquels il n'admettait point qu'on discutât comme au temps du bon M. Pallu. Cela même allait parfois jusqu'à de brusques mouvements d'impatience. Alors la Mère Angélique intervenait encore près du médecin, et lui écrivait délicatement : « Soyez, Monsieur, aussi libéral des remèdes très exquis de la patience, humilité, charité, qui sont souverains pour la parfaite guérison de votre âme, et qui vous feront toucher un gros intérêt, de plus de cent pour un, de ce qu'il vous a coûté à être médecin (1). » Et encore : « Je ne vous supplie pas, Monsieur, de ne point ordonner à nos sœurs dans leurs maladies ce que votre conscience et votre art vous obligent, mais je vous supplie très humblement de souffrir par compassion leurs petites contrariétés, leur insinuant la nécessité des remèdes à quoi elles répugnent, avec tant de douceur qu'il n'y paraisse rien d'absolu... Il faut toujours du sérieux, de la douceur et de la compassion, et que cela couvre la fermeté nécessaire. » Elle lui donne ce conseil : « Les religieuses ne voient le médecin qu'au temps de leurs faiblesses et infirmités, où souvent la vertu défailloit en quelque manière, et ainsi elles ont besoin d'une double charité pour le corps et pour l'âme. »

A pareille école, et auprès d'une telle femme, M. Hamon ne tarda pas à se pénétrer de l'esprit de Port-Royal et à exercer son art comme il convenait à un tel monastère. Nul alors n'eut autant de respect que lui pour les religieuses qu'il avait à visiter. Jamais il ne s'approchait d'elles sans se rappeler le Canon de Séville « qui veut qu'en parlant aux vierges de Jésus-Christ (ce qui doit se faire rarement) on soit toujours court : *rara sit accessio et brevis omnis locutio*. » Quand il était près d'elles il se tenait découvert, et un jour qu'on l'avait prié de se couvrir pendant la visite, il répondit :

Je me donne l'honneur de vous écrire pour vous prier de prendre des mesures afin qu'on ne me presse plus de la sorte. Il suffit de vous dire pour la crainte qu'on a de ma santé que cela ne peut me nuire en aucune sorte, et que j'y suis tout accou-

(1) Nous sentons là une fine réplique aux 4000 livres qu'avait alléguées M. Hamon lorsque, à peine arrivé à Port-Royal, il avait été vexé de la préférence qu'on accordait aux pilules et aux poudres des deux charlatans.

Il est intéressant de remarquer également le ton de ces lettres qui révèle une grande autorité de la Mère Angélique sur M. Hamon. Celui-ci lui en témoignait sa reconnaissance comme envers un directeur spirituel. D'ailleurs une grande différence d'âge permettait à la Supérieure d'en user ainsi avec M. Hamon.

C'est lui qui, par admiration et vénération, fit des extraits des lettres de la Mère Angélique, et c'est sur le recueil de M. Hamon que Mlle de Téméricourt a copié une grande partie de celles que nous possédons.

tumé. J'ai su d'un ami que je respecte beaucoup, et qui était d'un très grand mérite, qu'il ne se couvrirait jamais devant une religieuse. On honore Dieu même en honorant celles qui se sont consacrées à son service. Si j'avais affaire à une personne du monde qui eût l'esprit si faible que de conclure, par le respect que je lui porterais, qu'elle serait sainte à cause de la sainteté de sa profession, je pourrais prendre une autre conduite, et je ne voudrais pas lui faire perdre beaucoup pour gagner peu. Mais je n'ai rien ici, Dieu merci, à craindre que pour moi seul. »

Quant à sa pratique purement médicale à l'intérieur du monastère, aux diverses maladies qu'il avait à traiter, aux remèdes qu'il prescrivait, je n'ai pu trouver que peu de renseignements. Nous avons déjà vu que pendant les années 1666 et 1667 le paludisme ravagea le vallon. On retrouve dans les journaux manuscrits de Port-Royal, tenus par les religieuses, de longues et minutieuses descriptions de ces fièvres. Les religieuses, qui les connaissaient bien, savaient les nommer très exactement « fièvre quarte, » « fièvre tierce, » « fièvre double tierce, » etc. M. Hamon, pour le fonds, les traitait par le quinquina, et il ne pouvait alors mieux faire (1). Les tisanes, les bouillons, les lavements, les purgations, les saignées, ou divers autres médicaments, n'entraient en jeu que si quelque complication surgissait, et suivant les tendances que la « nature curatrice » semblait elle-même manifester.

Notre médecin faisait même quelquefois de sommaires autopsies. Je trouve, dans un manuscrit de Port-Royal, qu'en janvier 1668, une religieuse étant morte d'une fracture du crâne qu'elle s'était faite en tombant dans un escalier, M. Hamon et M. Moreau, le chirurgien, lui ouvrirent la tête, « le médecin et le chirurgien l'ayant souhaité pour eux, » dit la relation.

Mais le plus long document concernant la maladie d'une religieuse est une lettre manuscrite dans laquelle M. Hamon décrit à son confrère Brayer la dernière maladie de la Mère Angélique, lui confie son inquiétude, et lui demande conseil (2). Ce document inédit vaut d'être cité, autant parce qu'il nous montre la façon de raisonner des meilleurs médecins du temps que parce qu'on y surprend sur le vif la pratique de M. Hamon.

« La Mère Agnès n'a point voulu permettre qu'on vous donnât la peine de venir, et un si grand mal dans un tel âge m'a empêché d'en faire de plus grandes instan-

(1) Ce remède était alors nouveau, mais M. Hamon ne fuyait pas les nouveautés par principe, comme certains de ses confrères de l'époque.

(2) Lettre de M. Hamon recopiée par Vallant dans son *Portefeuille*: manuscrits de la Bibliothèque nationale, n° 17052, fol. 108.

ces... A l'entrée du froid elle commença un rhume assez commun. Il tomba peu de chose sur la poitrine, mais la sentine venant à se remuer envoya de tous côtés des vapeurs si crasses et si malignes que le cœur en est empoisonné, et qu'elle étouffe quoi qu'elle ait été saignée il n'y a pas si longtemps. Je lui ai fait tirer deux palettes de sang, prédisant qu'elle en pourrait encore tousser davantage mais que c'était pour avoir de l'air, ce qui arriva car ce fut encore pis ensuite. Le petit grain (1) qui est notre refuge fit quelque bien, mais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Samedi elle se trouva dans le dernier accablement, n'ayant eu la nuit aucun repos, et à la moindre toux ou même au moindre remuement étant prête d'étouffer, et le pouls demeurant dans une inégalité et une faiblesse épouvantables. Les lavements ne lui faisaient rien ; il y en eut un néanmoins qui attira quelque chose qui pouvait la soulager. Le pouls s'en rassura un peu, quoique ce fut très peu de chose. Je crus que j'avais l'occasion d'y mettre la main et d'aller attaquer notre ennemi, à moins que de vouloir se rendre sans livrer aucun combat. Mais elle était dans une telle faiblesse et dans un tel épuisement que je ne crus pas que nous puissions rien espérer de bon si je ne tâchais de la faire reposer auparavant que de la faire combattre. Je lui donnai un scrupule (2) de thériaque avec la sixième partie d'un grain. On ne peut dire le bien que cela nous fit : elle reposa bien, ce qui nous fit juger qu'il y avait encore un principe de vie, et que nonobstant l'étouffement il fallait se servir du peu de temps qu'il nous restait.

L'opération du petit grain étant passée elle recommença à tousser et nous perdîmes nos avantages, excepté que depuis le pouls n'est pas tombé dans de telles extrémités. Je lui fis prendre de la casse mondée avec un peu de confection d'hyacinthe dissous dans un peu d'eau de scorsonnère et un peu de sirop de pommes simple. On croyait qu'elle devait mourir en la prenant ou en la rendant. Elle fut purgée admirablement et en quantité et en qualité. La nuit fut tolérable, le ventre aussi mollet que si elle n'eût pas été purgée. En santé, c'est-à-dire depuis quelques mois, elle était purgée avec d'étranges douleurs et épuisement : elle fut purgée sans douleurs et facilement, ce qui me donna la pensée de réitérer le même remède le lendemain, parce qu'il y faisait bon, et qu'elle ne pouvait revenir d'un si grand péril que par beaucoup d'évacuations semblables.

Je vis quelques crachats qui avaient un commencement de teinture de sang, ce qui me porta à faire une saignée (3). Mais après y avoir bien pensé, je jugeai qu'en rendant l'humeur dont les vapeurs âcres étaient capables d'ouvrir les veines on soulagerait davantage la poitrine qu'en tirant deux palettes de sang qui en remuant le borborygme exciteraient encore plus la toux (4). Cela me réussit : elle fut aussi bien purgée que le jour précédent, et les crachats bien cuits n'eurent rien de mauvais.

Hier mardi, qui était le lendemain des deux purgations, elle fut mieux que nous n'avions osé espérer. Elle prit un lavement qui fit bien. Elle en a pris un aujourd'hui qui n'a rien fait, et elle n'est pas si bien qu'hier. Pour peu qu'elle ait toussé elle se trouve dans un état qu'elle dit ne pouvoir exprimer, mais c'était encore pis

(1) Opium. Le grain : 0 gr. 06. Remède alors nouveau.

(2) Le scrupule : 1 gr. 27.

(3) Application du *naturisme* hippocratique : aider la nature qui cherche à se débarrasser de sang.

(4) Nous sommes en plein *humorisme* hippocratique.

auparavant. Le pouls s'est rendu et devient inégal et plus petit; un moment de sommeil lui est un supplice. Le petit grain de samedi l'avait délivrée de cet accident, mais il recommença de revenir hier et il est bien plus grand. Après la seconde purgation je lui donnai six grains de thériaque pour défendre le cœur du borborygme que je venais de remuer.

C'est un bonheur que la fièvre n'a point été de la partie. On ne lui a pas épargné les cordiaux qui sont innocents. Le ventre est encore fort mollet. La chaleur est douce, c'est ce qui m'a donné la pensée de lui donner demain sa casse, si vous le trouvez bon. Ce qui m'a empêché d'user du sené c'est que depuis quelque temps il lui fait des douleurs excessives. S'il y avait eu de la fièvre ou du feu dans le ventre, j'aurais eu recours à la saignée; mais je vous avoue que je préfère la purgation, qui seule la peut guérir. La saignée ne serait que pour corriger quelques accidents. Comme ils n'y sont pas et que nous avons besoin de forces j'y ai moins d'inclination.

Presque toutes nos sœurs en désespèrent. Je n'y ai qu'un filet d'espérance; je crains même qu'il ne vienne de l'affection et non point de l'art. J'admire le bon sens de Mlle de Vertus, elle en sait plus que plusieurs médecins: ses maladies et M. Brayer l'ont rendue savante. Ordonnez ce que vous voudrez; je suis mal satisfait de mon peu de lumière, mais je suis bien satisfait de la soumission que j'ai pour vous. J'appréhende les fausses raisons, et j'aime bien mieux me reposer sur l'autorité d'un bon maître...

Je suis tout à vous. »

Nous touchons ici du doigt l'étrange exclusivisme de la médecine du XVIII^e siècle. Voilà un médecin comme M. Hamon, qui est habile, savant, modéré, prudent, et qui fait cependant subir à sa malade, âgée et mourante, trois purgations et plusieurs lavements comme traitement de fond. C'est qu'il se base, comme tout médecin de cette époque, sur les éternelles humeurs à évacuer. Le diagnostic ne porte guère que sur elles, et l'art consiste à les évacuer sans trop remuer « la sentine, le borborygme », c'est-à-dire l'endroit malade, afin qu'il ne répande pas ses « vapeurs » dans tout l'organisme. On ne raisonnait guère que sur la base de cette exclusive doctrine de l'humorisme, et il ne s'agissait que d'être logique. « Ils sont contents, dit Mme de Sablé, pourvu qu'ils puissent dire qu'ils ont fait selon la raison. » La théorie, l'a-priorisme les aveuglait et les paralysait. C'étaient des logiciens plus que des médecins.

Cependant remarquons, au cours de cette observation, certaines qualités cliniques de M. Hamon. La nature mène un combat contre la maladie: aussi avant le combat fait-il reposer sa malade pour augmenter ses forces. M. Hamon est un observateur: il note attentivement l'état du pouls, il épie les crises, il remarque le moment d'appliquer tel remède sans danger, il en attend l'effet pour le réitérer ou le changer.

C'est un médecin prudent et qui a grand souci de ne pas nuire : il donne des cordiaux « innocents, » il ose ne pas pratiquer de saignée afin de ménager les forces, il ne prescrit pas de sené parce qu'il est douloureux pour sa malade. — Sa conduite veut ne pas être aveugle et se fonde sur un raisonnement naturiste : il a vu du sang dans les crachats, il en déduit que la nature veut éliminer du sang (la théorie !), et il discute l'opportunité d'une saignée pour aider la nature.

Mais au fond de tout cela on dirait que M. Hamon sent en lui-même la faiblesse et l'insuffisance des théories et de la pratique de son temps. Et ce qu'il écrit à la fin de son observation, il le répète en cent autres endroits : « *Je suis mal satisfait de mon peu de lumière... J'appréhende les fausses raisons...* » Aussi quand il consulte ses confrères, je n'y vois pas que de la modestie et de l'humilité, j'y vois plus encore un grand doute et une profonde incertitude qui lui font honneur.

XIII

Avec les religieuses, M. Hamon avait à soigner les Solitaires, ses compagnons. Il y apportait la même circonspection et le même scrupule, quoique ces « Messieurs » ne fussent pas toujours, comme on l'a vu, aussi faciles et aussi soumis que les religieuses.

M. de Saci avait une confiance aveugle et illimitée en M. Hamon, et il prenait grand plaisir à parler médecine en se promenant avec lui. Nicole avait aussi une grande estime pour ses lumières. Nous avons trouvé cette petite consultation manuscrite (1), recopiée par Vallant, médecin de Mme de Sablé, toujours à l'affût de recettes pour sa patronne : « M. Hamon propose à Nicole pour sa difficulté de respirer, qu'il croit venir principalement des vapeurs, l'eau de poulet, faite avec un poulet écorché, dans deux pintes réduites à une pinte. Prendre tous les matins en quatre ou cinq prises, comme des eaux minérales. Il veut qu'on y ajoute de la réglisse sur la fin, deux onces, et de la graine de lin, et qu'il se purge de temps en temps avec ses quatre bouillons de sené. » D'autres fois il prescrivait, pour la même difficulté de respirer, « quatre verres de lait le matin à quelque distance, et il ne faut mettre que le quart de lait pour un verre d'eau. » Nous avons

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits F. f. n° 17054, fol. 364.

encore, de la main de Vallant, qui avait beaucoup de confiance dans l'autorité de M. Hamon, le récit de quelques soins donnés à *Arnauld* : « M. Hamon, médecin de Port-Royal-des-Champs, m'a dit qu'il n'y avait que trois purgatifs qui tirassent la crasse : deux ordinaires, la casse et le sené, et un extraordinaire qu'il ne m'a pas nommé, c'est la coloquinte ; — qu'il avait traité M. Arnauld dans la toux dernière qu'il a eue depuis trois ou quatre jours, qui était véhémence et fréquente, et qui lui faisait craindre que la poitrine ne se chargeât. La saignée ne le soulagea pas, ni le lavement qui l'avait précédée. Il se résolut, craignant que la poitrine ne se chargeât, de lui donner une once de casse dans une décoction de scorsonnère et sept grains de confection d'hyacinthe. Cela lui ouvrit le ventre copieusement, tira beaucoup de glaires fort épaisses, et le soulagea notablement. Il le repurgea encore de la même sorte avec le même succès. Mais comme la toux persistait encore, quoique moins fréquente et véhémence, il balança s'il lui donnerait son grain (d'opium), craignant la réplétion de la poitrine. Il le donna et cela lui a réussi, et lui a découvert une chose du grain qu'il ne croyait pas : que dans la plénitude même de la poitrine on en pouvait donner, que M. Arnauld devant que d'en prendre ne crachait que des crachats crus et avec de la peine, qu'après le grain il avait craché plus cuit et plus facilement. Cela le persuade que le grain sert à cuire les humeurs. »

L'opium était en effet, comme l'antimoine, un médicament nouveau dont on ne connaissait encore ni toutes les propriétés ni l'effet suivant les doses. M. Hamon, dont l'esprit ne répugnait point par principe aux nouveautés pourvu que leur emploi fût fondé, se formait ainsi une opinion par expérimentation et par tâtonnement. Il cherchait le manie-ment des doses, et c'est à propos de l'opium qu'il dit « qu'il faut le donner à sa dose, car il arriverait en cela comme pour l'antimoine qui peut faire du mal quand il ne purge pas nettement mais chicane et esbranle, et quand on en donne une bonne dose il fait bien et réussit. »

Nous avons vu que pendant la captivité, et spécialement pendant l'année 1668 où il mourut sept personnes en quinze jours à Port-Royal, M. Hamon eut à soigner presque tous les habitants de cette maison atteints de fièvres. Les journaux manuscrits du monastère rapportent les faits et gestes du médecin à propos de chaque malade. En mars 1668 il est appelé auprès de *M. de la Rivière* qu'il trouva couché sans draps, sans matelas, sur une paille dure, et vêtu d'un méchant pour-

point d'été. M. Hamon le conjura de permettre qu'on le traitât en malade, mais M. de la Rivière refusa tout adoucissement avec une telle obstination que le médecin n'insista pas « de peur qu'en lui résistant il ne résistât à Dieu. » *M. du Pont des Landes*, qui avait une grande peur de la mort, tombe malade à son tour. « Il était, dit un manuscrit (1), dans une inquiétude et une agitation si étrange qu'il fut contraint de prier M. Hamon, avec de grandes instances et conjurations, qu'il lui fit prendre un petit grain qu'il espérait lui devoir donner un peu de repos. M. Hamon aurait souhaité le lui pouvoir donner, tant pour ce sujet que pour sa satisfaction, mais il n'osa jamais s'y hasarder dans l'état où il le voyait... Il craignit que ce remède ne fût trop dangereux et lui fit quelque mauvais tour. »

Les mêmes manuscrits ont toujours soin de spécifier que, dans sa pratique, lorsque M. Hamon pense que la maladie tournera mal, il prend naturellement grand soin de faire appeler à temps le confesseur, avant que la raison du malade ne commence à fléchir. Il aide lui-même les malades à mourir dans de bons sentiments, et nous avons lu par ailleurs la touchante relation de la mort de *M. Bouilli*. Après la mort il ensevelit lui-même ses compagnons, les veille, suit leur convoi.

M. Hamon n'apportait pas moins de scrupule et de dévouement dans les visites qu'il faisait aux pauvres des environs. Ce n'est pas leur humble condition qui l'empêchait de demander, pour eux aussi bien que pour ses illustres amis, la consultation d'un confrère dans les cas où il était hésitant. Il craignait toujours en effet de ne pas saisir le vrai point de la maladie et de « mettre l'emplâtre à côté du mal. » Le *Nécrologe* témoigne que « son habileté et sa grande expérience ne le rendaient ni plus hardi ni moins défiant de soi-même. Dans les maladies les plus importantes, il était toujours disposé à prendre conseil sans faire distinction des personnes. » Il consultait « même à l'égard des pauvres, » dit Bonaventure Racine. Et Besoigne : « Dans les maladies les plus importantes il cherchait du secours dans le conseil d'autrui, même à l'égard des pauvres. »

C'est cette humilité médicale, née d'une longue expérience, qui a fait écrire à M. Hamon cette phrase de sceptique : « En vérité, cela est digne de compassion que pour l'ordinaire ce n'est pas le mal que nous pensons qui est cause de notre mort. » Et cette petite phrase confirme

(1) Collection particulière.

notre opinion que M. Hamon se rendait probablement un grand compte de toutes les insuffisances de la médecine de son temps.

Pourtant, malgré sa déférence à l'avis de ses confrères, nous avons vu qu'une fois au moins, quand il alla visiter l'évêque d'Aleth, Nicolas Pavillon, il fit preuve de conviction et d'autorité médicale en jetant les remèdes prescrits et en en donnant d'autres opposés à ceux-là. Il eut quelque mal à tirer d'affaire l'évêque, qui avait alors soixante-dix-neuf ans ; mais il y parvint. Entre autres choses il avait ordonné, dit un manuscrit, « un bouillon de sené, crainte d'irriter les entrailles qui avaient été menacées d'inflammation. Ce bouillon fut revomi et réussit mal. Alors M. Hamon s'avisa, *sur un passage d'Hippocrate*, qu'il faut quelquefois mêler avec les purgatifs des choses qui sont bonnes à l'estomac, principalement aux vieilles gens. Il fit donc infuser son sené dans de l'eau de scorsonnère et dans du vin, et cela lui réussit admirablement. »

XIV

Les religieuses, les solitaires, les pauvres : tels étaient donc les malades ordinaires de M. Hamon. Mais comme sa renommée avait franchi les limites de Port-Royal, et que sa réputation lui avait acquis l'estime générale (1), il était souvent appelé à Paris auprès des riches et des « gens de qualité. » Or cela lui répugnait au delà de toute expression, et il refusait généralement d'aller voir les riches et les grands, quelques sollicitations qu'on lui pût faire. Cependant il ne pouvait toujours refuser, car il aurait parfois contristé ses confrères, Dodart, Brayer, Hecquet, Léger, Vallant, ou d'illustres amis de Port-Royal. Mais quand il cédait, c'était toujours à regret et avec peine. M. Hamon s'était retiré à Port-Royal pour fuir le monde qu'il détestait, et il ne voulait plus le revoir. C'est lui qui écrivait un jour : « Non seulement il faut fuir le monde, mais il ne faut pas en vivre trop près, *surtout des gens de condition qui font une grande ombre !* » Le Nécrologe marque bien l'aversion qu'il avait pour ces sortes de visites : « Il avait de la peine

(1) J'ai cependant trouvé une personne qui « n'avait pas inclination » pour lui : c'est M^{me} d'Aumont, bien connue des jansénistes. Mais quand elle le consulta J. Hamon n'avait que 34 ans, il n'avait pas fait toutes ses preuves, et cette dame changea sans doute d'avis dans la suite.

à souffrir qu'on l'engageât dans des visites de malades de considération et du monde, et il évitait l'occasion de tout son pouvoir. Son humilité le portait à mépriser absolument cette estime générale que sa réputation lui avait acquise ; et l'éloignement qu'il avait du monde lui faisait fuir toutes les occasions de commerce avec les personnes qui en avaient l'esprit ou les maximes. »

Nous l'avons vu demandé par le cardinal de Retz dans sa prison, nous l'avons vu à Paris au chevet de la duchesse de Longueville, nous l'avons vu près de Rancé et de Nicolas Pavillon. Il y a des raisons de penser qu'il fut appelé à la dernière maladie de Mazarin. De plus, Dodart, l'ami intime de M. Hamon, était très écouté de Louis XIV dont il fut le médecin ; il avait aussi beaucoup de crédit auprès de Colbert ; il était l'ami de Bossuet, de Racine, de Boileau, de Perrault. Il est certain que par Dodart M. Hamon fut en relations avec eux, et qu'il vint plusieurs fois à la Cour, appelé en consultation près du grand roi, près de la reine et des hauts personnages. Alors son humilité s'effrayait grandement, comme on le pense bien, et comme en témoigne cette phrase d'une prière fameuse qu'il écrivait peut-être en rentrant d'une de ces glorieuses visites : *« Je vous confesse, mon Dieu, qu'un ignorant comme moi ne devait pas être le médecin des rois et des reines.... »*

Mais ceux qui ne pouvaient obtenir ses visites, et qui voulaient cependant ses conseils à tout prix, se hasardaient parfois à les lui demander par lettres. Il était d'ailleurs d'un usage courant au XVII^e siècle d'envoyer par lettre de longs mémoires aux médecins, qui devaient répondre et consulter de loin. C'est ainsi qu'une dame du monde (1) obtint un jour de lui par écrit la consultation suivante, que je copie sur l'autographe même de M. Hamon (2) :

« Madame, je n'aurais pas manqué de faire réponse plus tôt à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si vous n'aviez ajouté à la fin de votre lettre que je ne me hâtasse point, et j'ai cru que je pouvais d'autant plus me servir de la permission que vous me donnez qu'elle pouvait même servir à vous ôter la pensée que l'accident qui vous arrive fût dangereux.... Premièrement, Madame, je vous dirai que le mal dont vous m'écrivez ne vient point de la tête, mais seulement du bas-ventre, parce qu'il ne vous arrive jamais quand vous n'avez point soupé, et qu'encore qu'il vous arrive souvent la cause n'en est pas opiniâtre parce qu'il dure si peu. Ces deux circonstances rendent l'accident beaucoup moins considérable

(1) Probablement M^{me} de Sablé. Mais l'autographe ne porte ni nom ni date.

(2) La petite écriture de M. Hamon est difficile à lire, et ses amis s'en plaignaient déjà.

qu'il ne serait d'ailleurs. La première nous empêche de craindre pour le cerveau dont les maux sont toujours à redouter, la seconde fait espérer qu'il cédera facilement aux remèdes puisqu'il dure si peu lors même qu'on ne lui oppose aucun remède. Je crois donc, Madame, que ce mal n'est rien qu'une exhalaison, pour me servir du terme de Galien, ou une vapeur qui, provenant de l'impureté du bas-ventre et principalement de l'estomac, se dissipe presque aussitôt qu'elle s'est élevée parce que la matière dont elle se forme est moins épaisse et moins gluante, ce qui fait aussi qu'elle ne résistera pas tant aux remèdes, comme je vous ai déjà dit. J'ai fait une réflexion particulière sur ce que vous remarquez que quand vous avez appétit le soir et que néanmoins vous mangez peu, cela ne vous arrive jamais. Ce sont deux choses tout à fait différentes. Je comprends donc selon votre rapport que, mangeant peu, mais aussi ayant peu d'appétit, vos étourdissements vous peuvent arriver ; ayant de l'appétit et mangeant peu ils ne vous arrivent point. La cause en est claire : si vous mangez peu mais sans appétit, votre mal vous prend parce qu'il ne suffit pas que le souper soit innocent si l'estomac ne l'est point ; le manque d'appétit venant souvent de ce qu'il est rempli de glaires et de quelques humeurs qui sont comme un levain qui corrompt la nourriture, il n'en faut pas tant pour donner lieu à vos étourdissements. Quand vous avez bon appétit ce peut être une marque que l'estomac est plus net ; si vous mangez peu avec cela, tout va bien, l'estomac ne pouvant faire de mal parce qu'il est net, ni une bonne nourriture parce qu'il y en a peu. Mais si vous mangez beaucoup, outre que l'aliment ne se cuit pas si bien, ce qui donne lieu ensuite à l'impureté, il se lève beaucoup de vapeurs en un temps où la chaleur naturelle est plus concentrée au dedans, et cela est suffisant pour causer un accident de cette sorte. Il se peut bien faire aussi que la rate y prend part, et souvent une vapeur qui en viendra peut causer un mal semblable, mais d'où qu'il vienne, grâce à Dieu, il n'est point dangereux. Je ne conclus pas de là, néanmoins, Madame, que vous deviez le négliger. Comme il ne vous arrive jamais quand vous avez peu mangé le soir, vous devez toujours souper peu ; cet assujettissement particulier est bon, en général, pour la santé. Quand vous n'aurez point d'appétit le soir, il ne faut rien prendre de solide. Un peu de conserve d'absinthe à la fin du repas, un bouillon le matin durant quelque temps avec un peu de sel de tamarin ou d'absinthe, peuvent nettoyer l'estomac et n'être pas inutiles à la rate. Cela même vous disposera à la purgation, qui est le grand et unique remède pour ôter le fumier du bas-ventre. L'estomac même s'en ressentira : quand le bas-ventre est plein il en reçoit de l'incommodité aussi bien que la tête.

Je ne vous écris mes sentiments que pour vous obéir, vous avez chez vous une personne que je voudrais consulter moi-même (1). Si j'étais assez juste je me plaindrais de la trop bonne opinion que vous avez de moi, mais le remède est bien aisé : je n'ai qu'à parler devant vous pour vous faire changer de sentiments. Cette lettre qui n'est utile qu'à cela ne vous fera que trop connaître mon peu de suffisance. Je ne laisserais pas d'en être content pourvu qu'elle vous fasse voir aussi avec quel respect je suis, Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J. HAMON.

(1) Sans doute le Dr Vallant.

Ces étourdissements et ces maux de tête de la grande dame n'étaient sans doute pas une affaire d'importance. M. Hamon prescrit une purgation, conseille de manger peu le soir, indique le tamarin comme laxatif habituel à sa constipée, et un peu de conserve d'absinthe comme eupeptique à la fin des repas. Remarquons aussi l'humilité qui termine la lettre du médecin (1).

XV

M. Hamon, qui avait vu, en sa qualité de médecin, beaucoup de malades en dehors de Port-Royal, qui avait été appelé au chevet de personnes de toute condition, avait aussi reçu beaucoup de confidences et savait beaucoup de particularités curieuses et d'anecdotes concernant les hommes ou les événements de son temps. Il les rapportait dans le désert avec sa finesse coutumière et une aimable ironie. On prenait plaisir à les lui faire raconter. « Quoique n'ayant entrevu le grand monde que par une fente, dit Sainte-Beuve, il l'avait saisi à des endroits intéressants et là où le monde ne se farde pas. » C'est ainsi que nous connaissons par M. Hamon, et par lui seul, la plaisante mort de Mazarin, dont voici le détail qu'on ne lit nulle part ailleurs (2) :

« Le Cardinal Mazarin, étant très mal, envoya quérir M. Joli, curé « de Saint-Nicolas-des-Champs, maintenant évêque d'Agen. Il le sut « pendant qu'il faisait son prône, et il le dit tout haut. Il alla donc au « bois de Vincennes, et il voulut parler d'abord à ce malade de quel- « ques points importants de sa vie, *dont l'un était les deniers publics* « *qu'il avait eus en maniement*. Mais, et sur celui-là et sur les autres, « Mazarin s'en tira avec adresse sans vouloir y entrer, témoignant à « M. Joli qu'il l'avait seulement envoyé quérir pour l'entendre parler de « Dieu. Il le fit donc et se mit sur son lit. Le Cardinal, qui était déjà dans « les inquiétudes de la mort, le tenait embrassé et avait passé une de

(1) L'un de ses axiomes était que « la vie est dans la science avec la vérité qu'elle enferme, et la mort y est à cause de la vanité qu'elle nous donne. »

(2) M. Hamon tenait ce détail de M. Joli lui-même, devenu évêque d'Agen après la mort de Mazarin, et qu'il allait visiter tous les jours au Mesnil Saint-Denis chez M. de Montmor où il était malade, en 1663 ou 1664. — La même anecdote racontée d'après M. Hamon se trouve aussi rapportée dans une espèce de Journal manuscrit de nouvelles ecclésiastiques, par M. de Pontchâteau, à la date du 28 Septembre 1676, journal qui se trouve dans une *collection particulière* (P. R. 6 page 747). Godefroi Hermant dans ses *Mémoires* a fait usage de l'anecdote de M. Hamon.

« ses jambes par dessus celles de M. Joli auquel il ne donnait pas un moment de patience ; car aussitôt qu'il se taisait, il lui disait fortement : « *Parlez-moi de Dieu, Monsieur Joli,* » de sorte qu'il l'étouffait presque. Il reprit néanmoins haleine pendant quelques intervalles. Après qu'il fut mort, il alla trouver le roi, qui lui demanda de quelle manière le cardinal était mort. M. Joli répondit au roi qu'on pouvait dire qu'il avait vérifié en sa personne ce qu'on dit ordinairement, qu'il était mort comme il avait vécu. Le roi témoigna par sa contenance et changeant de visage que ce discours le surprenait et l'affligeait. M. Joli s'en aperçut, de sorte qu'il s'avança vers le roi qui se détournait un peu, et lui ajouta : « Mais, Sire, je puis dire à Votre Majesté pour sa consolation que je n'ai jamais vu une si grande ardeur d'entendre la parole de Dieu ; » et il lui en fit ensuite le détail, ce qui remit le roi en bonne humeur. »

Et c'est peut-être cela, ajoute la relation, « qui a valu à M. Joli un évêché, et qu'il n'en eût pas eu s'il eût laissé le roi dans cette mélancolie et dans la pensée que lui donnait son premier discours, que ce malheureux était où sa vie criminelle l'avait dû conduire. »

On retrouve dans cette narration la fine ironie du médecin normand.

CONCLUSIONS

Tel fut M. Hamon. Après avoir étudié les premières influences qui agirent sur lui, nous avons recherché les conditions dans lesquelles il entra à la Faculté de Médecine de Paris, nous l'avons suivi au cours de ses brillantes études, et, lorsque l'esprit de Port-Royal s'empara de lui après une courte pratique dans le monde, nous avons analysé les mobiles et les circonstances de sa conversion et de sa retraite. Ensuite nous sommes entrés avec lui dans la solitude janséniste, cherchant à pénétrer son fervent silence et à retrouver sous l'humilité la trace effacée de ses méditations, de ses vertus, de ses œuvres, de son caractère. Nous l'avons vu ne prendre de Port-Royal que sa morale sévère et, tout « ami de la vérité » qu'il fût, ne jamais se mêler aux discussions et aux luttes théologiques, et même en réprover la violence et l'exagération chez les combatifs du parti. Puis nous avons assisté à sa

captivité volontaire dans l'abbaye et recueilli ses paroles et ses actes lorsqu'il devint, après la dispersion de ses compagnons, comme le seul directeur de la célèbre maison pendant quatre années. Enfin, quand les querelles s'apaisèrent et que le calme revint, nous avons scruté l'ombre dans laquelle il voulut rentrer et nous avons assisté à la modestie de sa vie quotidienne, jusqu'à cette thèse de 1687 qui fut son chant du cygne et préluda à sa mort émouvante. Au cours de ces diverses enquêtes nous avons marqué la place à part qu'il occupe dans tout Port-Royal, expliquant ainsi le sillage de particulière sympathie et de curiosité qu'il a laissé jusqu'à nos jours.

Dans une seconde partie nous avons voulu montrer comment, à cause de sa science des Anciens, de son expérience et de son honnêteté, M. Hamon fut l'un des médecins praticiens les plus estimés de son temps. Autant que les documents l'ont permis, nous avons essayé de surprendre sa manière d'exercer la médecine. Appliquant avec mesure et habileté la doctrine naturiste et humoriste d'Hippocrate et de Galien, M. Hamon n'était cependant pas réfractaire aux nouveautés et savait accueillir les découvertes modernes quand elles étaient fondées. Il demeure ainsi comme un type du parfait praticien au XVII^e siècle. Malheureusement la médecine de cette époque, basée sur des doctrines exclusives et sur l'autorité des Anciens, au lieu de l'être sur l'observation et l'induction, se perdait en raisonnements déductifs et en philosophie spéculative. Les qualités de cliniciens tels que M. Hamon s'en trouvaient paralysées, et les profanes eux-mêmes, comme en témoigne certain *Discours* de M^{me} de Sablé, apercevaient les erreurs et les excès d'une science trop théorique. D'ailleurs M. Hamon, tout en restant attaché au naturisme et à l'humorisme comme à des bases certaines, sentait l'insuffisance de la médecine de son temps.

Aussi bien ce n'était pas pour continuer l'exercice de son art qu'il s'était retiré du monde. Et s'il enterra dans la solitude des qualités qui l'auraient peut-être fait briller d'un autre éclat dans l'histoire de la médecine, c'est qu'une haute tyrannie le poursuivait, jetant dans son esprit comme une continuelle et tenace inquiétude. Tous ses dons furent alors impérieusement requis et drainés par l'idée religieuse, et toute son application fut tournée vers l'ascétisme selon l'esprit de Port-Royal. Mais comme on obligea malgré tout cet homme qui voulait être le plus ignoré, le plus seul, le plus en paix, à exercer néanmoins la médecine, il se fit en lui une curieuse union du médecin et du mys-

tique, union qui donne à ce personnage une physionomie spéciale. Toutefois nous avons montré que M. Hamon ne confondit jamais en pratique médecine et religion : il savait parfaitement qu'il y a là deux ordres séparés, et il voulait avant tout que le médecin fût le plus instruit possible et luttât d'abord de toute sa science contre les maladies, quitte à demander ensuite au Maître de sa foi d'accorder la réussite à ses efforts humains. Plusieurs de ses confrères, et non des moindres, étaient alors dans le même état d'esprit. Mais à cet égard aucun ne présenta de traits aussi accentués que l'austère médecin dont nous avons cherché à raconter l'histoire dans cet essai biographique.

Vu : le président de la Thèse
A. CHAUFFARD.

Vu : le Doyen de la Faculté de Médecine
ROGER.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
P. APPELL.

APPENDICES

APPENDICE 1

M. Le Cacheux, archiviste de la Manche, a bien découvert une espèce de contrat de vente, en date du 7 juillet 1621, mais qui n'éclaire en rien sur la famille de Hamon. Une autre pièce, en date du 17 juillet 1617, a trait à un accord entre Jean Hamon et Jean Briaire, de Martinvast, au sujet de la succession d'une feue Marguerite Dubuc, femme dudit Briaire. Ce Jean Hamon n'est pas le nôtre puisqu'il ne devait naître que l'année suivante. Il n'est pas non plus le père de notre futur médecin, celui-ci portant le prénom de René. Ce Jean Hamon était probablement un oncle de M. Hamon.

APPENDICE 2

Victor Pallu, seigneur de Buau en Touraine, et docteur en médecine de la Faculté de Paris. Fut d'abord médecin du comte de Soissons qui périt à ses côtés à la bataille de La Marfée en 1641, près de Sedan. Depuis lors, M. Pallu voulut réformer sa vie qui, au voisinage des Grands « avait été assez légère et dissipée. » Il revint à Tours, sa patrie, où il vécut quelque temps dans l'inquiétude et dans le désir de la pénitence. Puis au cours d'un voyage à Paris il connut M. de Saint-Cyran, et pendant un séjour aux eaux de Forges il lut le livre de *la Fréquente communion* d'Arnauld, « qui faisait éclat au milieu de ce beau monde des eaux comme ferait de nos jours quelque roman à la mode. » (Sainte-Beuve). Ce livre le toucha extrêmement, puis la mort de Saint-Cyran dont il fut témoin acheva de le décider. Alors, âgé de trente-sept ans, vers la fin d'octobre 1643, il entra à Port-Royal. Il composa sur sa retraite une aimable pièce en vers latins *Vale mundo* (adieu au monde). Il fut le premier des médecins-solitaires de Port-Royal où il s'occupa des Religieuses, des Messieurs, et des pauvres des environs. M. Pallu était d'un naturel gai et enjoué. Le jour de son doctorat et, plus tard, dans ses loisirs de Tours, il avait traité la question du rire qu'il montrait utile et salutaire. (*Quæstiones medicinæ tres, auctore M. Victore Pallu, Turonibus, 1642*). — Fontaine, dans ses *Mémoires* le peint ainsi : « Il fit bâtir (dans le jardin du Monastère) un petit logis, mais bien troussé, qui a depuis été appelé le petit Palus, et à cause de la petitesse bien juste et bien ramassée de ses appartements, et à cause de la petite taille de son maître qui avait tout petit, excepté l'esprit : petit corps, petit logis, petit cheval, mais tout bien pris, tout bien

proportionné et bien agréable. » Il mourut à Port-Royal le 22 mai 1650. *Le Supplément au Nécrologe* lui consacre une longue notice. Sainte-Beuve dans son *Port-Royal* l'appelle « le bon petit M. Pallu. »

APPENDICE 3

Denis Dodart fut l'un des meilleurs et l'un des plus anciens amis de M. Hamon. Il naquit à Paris en 1634 de Jean Dodart et de Marie Dubois, fille d'un avocat. Il fit sa licence en médecine avec tant de succès que Gui Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satires, disait pourtant de lui que c'était l'un des plus sages et des plus savants hommes de son temps. Il l'appelait *monstrum sine vitio*. Il fut reçu docteur le 18 octobre 1660, et ne tarda pas à être occupé dans Paris. Il fut élu membre de l'Académie des Sciences en 1673.

Denis Dodart avait été médecin de la duchesse de Longueville et connu pendant ce temps Port-Royal dont il garda l'esprit et resta toujours l'ami fidèle et le serviteur dévoué. Après la mort de la duchesse de Longueville il devint médecin de la princesse douairière de Conti, puis des princes de Conti, ses enfants. Enfin, il fut nommé médecin de Louis XIV. Le roi l'écoutait beaucoup, et Arnauld, qui le savait, en profita plusieurs fois pour écrire à Dodart certaines suggestions qu'il lui conseillait de faire à son maître.

Il avait également un très grand crédit auprès de Colbert. Il était ami de Bossuet, de Racine, de Boileau, de Perrault, de Tillemont, et très lié, comme M. Hamon lui-même, avec M. de Pontchâteau. En 1695 nous le voyons soigner Nicole atteint de paralysie.

Dodart a laissé la réputation d'un savant. Après son entrée à l'Académie des Sciences, il s'appliqua à l'histoire des plantes dont-il s'était toujours fait un sujet d'étude. Dans une vaste préface qu'il écrivit pour un livre publié par l'Académie, *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, il préconisa la recherche des vertus des plantes par l'analyse chimique. Il étudia longuement la transpiration insensible des plantes et composa sur cette matière un ouvrage publié dans les *Statica medica gallica* (in 8°, 1725. chez Noguez). Ce fut lui qui observa que « seize onces de sang se réparaient en moins de cinq jours » chez un homme normal. Il fit des dissertations sur la saignée, sur la diète et sur la boisson des anciens. Il voulait écrire une histoire de la médecine, mais il fut en cela devancé par Daniel Le Clerc, médecin genevois. Il se mit alors à travailler à l'histoire de la musique dont les communications qu'il avait faites à l'Académie sur la voix et les tons servaient de préface.

Mais la plus célèbre de ses expériences est celle d'un carême, qu'il observa comme on le faisait au XII^e siècle dans l'Eglise, et qui lui servit en même temps d'expérience scientifique, se pesant au début et à la fin. Fontenelle le loue de ce carême pénitent qui lui sert à la fois pour l'Académie et pour le ciel !.. Dodart était en effet d'une profonde piété et aussi très versé dans la science ecclésiastique,

comme les Hamon, les Pallu, les Hecquet, et plusieurs autres médecins de son temps.

Il succéda à M. Hamon dans le soin de composer les épitaphes de Port-Royal. Plusieurs se trouvent dans le Nécrologe, et en particulier celle de son ami Hamon, celle de M. de Pontchâteau, celle de M. Jenkins, curieux gentilhomme anglais qui faisait office de jardinier à Port-Royal où il n'était connu que sous le nom de *Monsieur François*.

Dodart mourut à Paris le 5 novembre 1707, âgé de 73 ans. Il fut enterré à Saint-Germain L'Auxerrois.

Son fils, *Claude-Jean-Baptiste Dodart*, dont M. Hamon composa la thèse, reçut le bonnet de docteur le 13 décembre 1688. Il fut nommé premier médecin de Louis XV le 3 avril 1718. Il est mort en novembre 1730. A laissé des notes, imprimées après sa mort, sur *L'histoire générale des drogues* de Pierre Pomet.

On voit quels étaient les amis de M. Hamon, près de quels personnages illustres son nom dut être prononcé et parfois l'aide de son expérience médicale demandée...

APPENDICE 4

Hecquet (Philippe). Né à Abbeville le 11 février 1661. Fut choisi, à l'instigation de Mlle de Vertus, comme médecin de Port-Royal où il demeura de 1688 à 1693. Il était résolu à y passer le reste de sa vie. Mais voulant imiter son devancier dans la mortification, les jeûnes, le soin des pauvres, sa santé n'y résista pas, et il dut revenir se fixer à Paris. Il s'y distingua bientôt par sa science et par de nombreux écrits, sans cesser d'être un chrétien rigide et l'homme des pauvres à qui sa maison était toujours ouverte. Sans être riche il fut cependant toujours désintéressé et très généreux. Il s'était fait une règle de ne jamais accepter de présents. Sa bourse était toujours ouverte pour le service de ceux qu'il savait dans le besoin, et principalement de ses confrères. Il les visitait dans leurs maladies, et recommandait à ceux qui les soignaient de ne rien épargner et d'avoir recours à lui, si l'argent manquait, sans le dire au malade.

En 1708 il fut choisi comme médecin du prince de Condé. Le 15 novembre 1712 il fut élu Doyen de la Faculté de Médecine où il s'employa activement et utilement.

En 1726 il quitta de nouveau le monde pour se réfugier chez les carmélites du Faubourg Saint-Jacques où il habita un petit appartement dans la cour extérieure. Il y mena une vie austère et laborieuse.

On raconte de Hecquet que, visitant des malades opulents, il allait souvent dans la cuisine « embrasser les cuisiniers et les chefs d'office et les exhorter à bien faire leur métier. Mes amis, leur disait-il, je vous dois de la reconnaissance pour tous les soins que vous nous rendez à nous autres médecins : sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait bientôt à l'hôpital ! » Mais cette ironie fut prise en mauvaise part.

En 1733 il écrivit contre les *Convulsions* de Saint-Médard, prouvant qu'elles étaient chose naturelle et non miraculeuse. Et en cela il était avec « les Port-Royalistes éclairés. »

Son système médical lui attira beaucoup d'ennemis car il était « solidiste ». Sa thérapeutique également, car il était partisan jusqu'à l'excès de la saignée et de l'eau, si bien que le public ne tarda pas à le reconnaître sous les traits du docteur Sangrado dans le *Gil Blas* de Le Sage.

Il mourut chez les carmélites le 10 avril 1737.

La vie de Hecquet a été écrite par le Dr Jules Roger : *Hecquet, Docteur-régent, Ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, sa vie, ses œuvres.* (Paris 1889).

APPENDICE 5

Voici la liste des Épitaphes du Nécrologe composées par M. Hamon :

M. de Sacy. — Innocent Fay. — Mme Le Maître (Catherine Arnauld). — Mère Angélique de Saint-Jean. — Richer, avocat. — De Luzancy. — Mère Agnès Arnauld. — M. de Sévigné. — Retard, curé de Magny. — Bouilly. — Hillerin. — La duchesse de Longueville, 3 épitaphes : pour le cœur, le corps, et les entrailles. — Singlin. — Mère Agnès de Ligny, abbesse. — De Van Mol. — M. de Bagnols (cette épitaphe cependant semblerait plutôt due à M. de Sacy, d'après certains manuscrits de Port-Royal. — Mme de Bagnols. — Le Maître de Saint-Elme. — Tiersant le jeune. — Doamplup. — Gibron. — Mère Angélique Arnauld. — M. de la Potherie. — D'Epinoy. Le Maître de Séricourt. — De Reberguet. — Le Maître. — Nicolas Normand. — Mme de Koinseel. — Charles de La Croix. — D'Alençon. — De Belair. — Giroûst. — Mère des Anges Suireau. — Mme de Saint-Ange. — M. et Mme Le Couturier. — De Saint-Gilles de Baudry D'Asson. — Deux épitaphes pour Mlle de Pomponne. — Guillebert. — M. de Gondrin, archevêque de Sens.

APPENDICE 6

Iconographie de Jean Hamon :

- Portrait peint par Philippe de Champaigne.
- Gravure de Habert, 1688, in-4.
- Gravure de Crespy.
- Gravure de Lochon, in-4 (chez Jollain).
- Gravure de Van Schuppen, 1689, in-8.
- Gravure de Dequevauviller.
- Petit buste, in-24 (gravure d'auteur inconnu).

APPENDICE 7

Discours de Madame de Sablé contre les médecins. — Bibliothèque Nationale : fonds français, manuscrit n° 17.056, fol. 366 à 373.

Je ne m'étonne pas que l'on fasse si peu de considération sur l'abus qui est aujourd'hui dans la médecine, encore que tout le monde aime si fort sa vie et sa santé. Car comme il y en a peu qui tendent bien droit où ils veulent aller, il n'est pas étrange que l'erreur de l'esprit, le peu de connaissance, et la créance que l'on a aux médecins qui promettent tout, fassent que l'on s'abandonne à eux, ou sans examiner ou en examinant mal une chose aussi importante qu'est la conservation de la santé et de la vie. Pour moi je m'en suis entièrement désabusée après avoir bien considéré la pratique présente de tous les médecins, je dis tous, parce que ceux des provinces se faisant honneur d'imiter ceux de Paris, l'on n'en trouve plus qui suivent la médecine ancienne, et ce dérèglement est à tel point que si on en connaissait la conséquence l'on craindrait autant les médecins que les maladies, puisque la nature toute seule les guérit très souvent pourvu qu'on ne les trouble pas, comme font les médecins aujourd'hui en épuisant les forces par les saignées fréquentes et les lavements continuels qu'ils ordonnent indifféremment à toutes sortes de personnes, en toutes les maladies quelles qu'elles puissent être, en toutes saisons, sans autre fondement que celui de certains principes qu'ils se sont faits sans examiner quelles en sont les suites. Ils sont contents pourvu qu'ils puissent dire qu'ils ont fait selon la raison. Car on peut remarquer qu'en quelque maladie, et en quelque âge que ce soit, et quelque tempérament que l'on ait, ils diront toujours que c'est la chaleur d'entrailles et les obstructions qui font toutes les maladies. Ce que je dis est fondé sur une longue expérience que j'en ai faite moi-même, ayant en trois ans durant auprès de moi tous les plus excellents médecins du temps, sans qu'ils m'aient jamais fait aucun remède qui ne fût fondé sur ce principe, quoique mon mal et mon tempérament fussent tout contraires aux remèdes propres à la chaleur d'entrailles. C'est pourquoi pendant ces trois années je n'en reçus aucun soulagement. Et enfin m'étant observée je fus guérie par des remèdes chauds, et entre autre par l'absinthe confite, parce que mon mal n'était que des vapeurs avec un affaiblissement du foie, causé par des pertes de sang ; et au lieu de me fortifier ils m'affaiblissaient par des saignées et des remèdes rafraichissants qui augmentaient mes vapeurs. Il ne m'en fallut pas davantage pour épier de bien près ces messieurs là en autrui comme j'avais fait en moi-même. Et en effet j'ai trouvé qu'ils croient qu'il n'y a point de maladie qui ne soit causée de chaleur, comme on le peut observer, si l'on veut y prendre garde. Cette maxime est tellement établie dans les esprits que l'on ne voit plus personne qui ne die qu'il faut manger d'une telle viande parce qu'elle rafraichit, et qu'il ne faut point manger d'une autre parce qu'elle échauffe. Et ce qui est plaisant cela va jusques aux cuisiniers, qui ne font plus leurs potages ni leurs pâtisseries de bon sel, pour suivre cette maxime que les

médecins établissent partout. Cependant on sait qu'avant que ces opinions-là fussent venues au monde l'on ne laissait pas de vivre, en mangeant du sel, et des épices médiocrement. Au reste si l'on doute de ce que je dis là, on n'a qu'à interroger le menu peuple et on verra que si quelqu'un a mal à la tête ou à l'estomac, ou si un autre a la colique, ils diront tous que c'est la chaleur et qu'il les faut rafraîchir, parce que les médecins, passionnés pour leurs maximes nouvelles, les ont aussi bien imprimées dans la tête du peuple que dans l'esprit des gens les plus éclairés. Et sur ce pied là il n'y a folie qu'ils ne fassent pour éteindre cette prétendue chaleur. Ils ordonnent à toutes sortes de personnes, et sans distinction, de boire à jeun cinq ou six grands verres d'eau de la Seine ou quatre grands bouillons. A la vérité les plus modérés ne font prendre que de l'eau de veau, c'est-à-dire gros comme un œuf de veau dans un grand pot plein d'eau. Cette pratique est tellement générale que je n'en puis douter, et j'en ai fait l'expérience, ayant voulu consulter divers médecins des plus habiles du temps les uns après les autres pour mes incommodités, et je n'en ai pas trouvé un seul qui ne m'ait conseillé de prendre des remèdes rafraîchissants et de me noyer l'estomac avec des verres d'eau. Pendant que je les ai cru j'ai augmenté mes maux et gâté mon estomac, qui s'est rétabli par des remèdes chauds et fortifiants. Dans le temps que je n'avais pas encore examiné ces choses là, et que je les laissais faire à leur fantaisie, ils ont ainsi pensé détruire toute ma santé en me faisant saigner comme ils ont accoutumé de faire, c'est-à-dire sans considérer ni l'âge, ni le tempérament, ni les maladies, et enfin sans aucune distinction. Je ne puis comprendre de quelle façon les esprits des médecins se sont ainsi pervertis, si ce n'est que, comme la nature est si sujette à l'amour-propre, à l'intérêt, ils soient aveuglés par celui qu'ils ont sans le connaître, à cause du peu de temps qu'ils emploient à traiter les malades de la manière qu'ils les traitent, sans s'appliquer, sans examiner, et sans considérer le malade, parce qu'une saignée est bientôt ordonnée à tort et à travers et que cela leur donne moyen de courir de maison en maison et leur fait gagner plus d'argent en faisant plusieurs visites dans le temps qu'il faudrait demeurer en chaque lieu s'ils faisaient leur devoir, ce qui les réduirait à en faire beaucoup moins. En effet partout où ils vont ils ont l'esprit si distrait par l'impatience qu'ils ont d'aller ailleurs qu'ils paraissent tout égarés, et dès qu'ils ont le pied dans une maison et y sont entrés, ils croient avoir déjà leur écu et s'imaginent n'y avoir plus rien à faire. J'ai même remarqué que les plus sages paraissent tout troublés tant ils sont inquiets et hors d'eux-mêmes par cette impatience qu'ils ont d'aller faire la même chose en un autre endroit. Et à l'égard de ceux qui sont gagés dans les maisons c'est encore pis, car comme ils sont assurés de leurs gages ils négligent les maîtres et les serviteurs, et ne viennent de bon cœur dans le logis qu'au temps de l'année qu'ils ont accoutumé de recevoir leurs appointements. Je n'en dirai pas davantage sur le sujet de leur inquiétude, mais que l'on y prenne garde et l'on reconnaîtra dans le visage de ceux qu'on estime les plus habiles et qui sont les plus employés si ce que j'en dis ici n'est pas vrai. C'est une chose étrange qu'encore que tous les hommes soient sujets à ce vice d'intérêt, il me semble que, comme la cupidité s'augmente par le bien, parce que les médecins le gagnent plus aisément que les autres, le désir d'en avoir davantage croisse plus en eux qu'en tous ceux des autres professions. Car encore s'y trouve-t-il quelques âmes désintéressées, mais entre les médecins cherchez si vous en trouvez qui ne soient pas comme je vous les dépeins.

Je crois néanmoins que ce n'est pas par la vue du seul intérêt qu'ils sont allés tout droit à se pervertir l'esprit, mais que l'intérêt ayant commencé à leur pervertir l'esprit ils se sont fait une conscience pour suivre ces maximes sur ce que les temps ont changé, que les corps ne sont plus comme ils étaient autrefois, et qu'ils se croient aussi capables que les Anciens pour inventer une nouvelle pratique. Avec ces raisons que l'amour-propre leur a insensiblement inspirées ils renversent, ils tuent, ils détruisent impunément la nature. Aussi je ne vois point d'autre moyen de redresser leur raison que par les mêmes choses qui la leur ont renversée, c'est-à-dire par l'intérêt en faisant que les mêmes personnes qui sont si rebutées de cette méchante pratique la décrient de toute leur force. Alors on verra une seconde révolution dans la médecine, et les médecins retourner aux premiers principes de leur maître, pratiquer divers remèdes, et comme autrefois examiner les maladies, les crises, les heures et les temps, faire une saignée bien à propos, échauffer quand il y a trop de fraîcheur, et rafraîchir quand il y a trop de chaleur, et enfin se servir de divers remèdes comme de pilules, de topiques, où il en est besoin, et de tous autres qui se pratiquaient anciennement et qui même ne se trouvent pas chez les apothicaires à cause que l'usage en est entièrement perdu.

Je dirai sur le sujet des topiques dont ils se moquent si fort que moi-même après avoir passé par tous leurs remèdes à contre-temps pour une horrible douleur de bras qui m'empêchait de dormir jour et nuit, je fus guérie en un quart-d'heure par l'application de certain sachet qu'on nomme carminatif. Une seconde fois, dans un temps fort éloigné de celui-là, ce même mal me reprit, et à la vue d'un des meilleurs médecins du temps je fis mon remède qui me guérit encore en deux heures. J'ai vu mon mari avoir le même mal dans une hanche, pour lequel on ne faisait que le saigner et lui faire prendre de grands verres de tisane rafraîchissante dont il était beaucoup pis : je lui fis mon remède qui le guérit en une demi-heure. M. de Voiture eut le même mal, et sans pouvoir remuer le bras ; il fut guéri par le même remède. J'ai vu dans une même maison dix enfants tous frappés de la rougeole et du pourpre mêlé : une des filles de cette maison, dont on se souciait plus que des autres parce qu'elle était plus belle et plus jolie, fut traitée par un médecin qui baptisa sa rougeole du nom d'érysipèle pour se donner un prétexte de la saigner à sa fantaisie. Elle mourut entre ses mains ; et les neuf autres qui ne furent traités que par leur gouvernante en réchappèrent tous, auxquels on ne fit autre chose que les tenir bien chaudement et leur donner des eaux cordiales.

J'avoue que je ne puis comprendre que tant de gens qui font les mêmes expériences ne se détrompent point d'une si dangereuse méthode qui leur fait en toute rencontre travailler à la destruction de la nature. Ils ont pour maxime de ne donner aucune chose fortifiante ni astringente, de sorte qu'ils ne guérissent quasi jamais, si ce n'est qu'ils trouvent des natures assez fortes pour se guérir elles-mêmes. Et au contraire ils affaiblissent tellement leurs malades par le trop boire pour éteindre cette chaleur prétendue, et par les saignées, que l'on voit plus de flux de ventre communs devenir flux hépatiques que l'on ne voit de guérison de flux de ventre commun.

Ils se sont avisés contre toutes les maximes des médecins anciens de saigner en toutes les maladies malignes. Mais aussi ne guérissent-ils que ceux qui ont assez de forces pour résister et au mal et à ce remède qui est un second mal bien souvent

pire que le premier. C'est pourquoi il ne me reste presque rien à dire que l'on ne connaisse aussi bien que moi. Néanmoins il faut que je die encore que voyant devant mes yeux, tant en mes amis qu'en mes parents et domestiques, cette boucherie de sang que les médecins font ordonnant la saignée au commencement du mal, en la suite et à la fin, avec un si grand excès que de degré en degré j'ai vu de mon temps naître cette fantaisie au point où elle en est à présent, que l'on s'en sert tous les jours, et même en quelque rencontre deux ou trois fois. Mais de quelle manière le font-ils ? C'est sans faire réflexion sur la maladie ni sur le malade. Ils l'ordonnent dès qu'ils sont entrés dans la chambre, et quelquefois sans y entrer, en attendant qu'ils aient fait une visite ils disent que l'on ne saurait manquer de faire promptement saigner le malade. Je confesse que je n'eus que mon sens commun pour examiner cette frénésie, il en fut pourtant si blessé que cela me fit aviser que c'était une pratique fondée sur leur seule fantaisie, parce que je me souvins que dans mon enfance j'avais vu des médecins du Roi et de la Reine sa mère, et même M. Duret et M. Hastin qui faisaient la médecine d'une manière toute différente, et qu'un de mes frères ayant une pleurésie, qui est une maladie où l'on saigne le plus, les médecins du Roi appelèrent M. Duret pour déterminer le doute où ils étaient s'ils devaient faire saigner mon frère pour la cinquième fois. J'ai jugé depuis en me souvenant de cela qu'il fallait que ces médecins modernes eussent trouvé dans leur tête cette misérable invention de tant saigner, puisque les plus habiles médecins de la Cour et de Paris étaient si éloignés de cette méthode. Et en ce temps là je voulus lire moi-même de leurs meilleurs auteurs, où je reconnus qu'il n'y en a pas un, lorsqu'il parle de la saignée, qui ne la défende en beaucoup de maladies, et qui ne la conseille qu'avec distinction des maladies, de l'âge et du tempérament, et qui ne la défende encore, bien que la maladie la demande, en quelque âge et en quelque tempérament.

Galien même, qui est celui dont ils font le plus de bruit pour autoriser leur boucherie, fait les distinctions que je dis. Qu'on lise Fernel et l'on verra la même chose, et qu'il conseille même de ne pas saigner dans la fièvre titrée, ajoutant précisément que si l'on saigne avant le quatrième accès on est en danger que la fièvre, qui n'était que tierce, devienne continue. Cela m'a fait observer que c'est la raison pourquoi l'on ne voit quasi plus de fièvres tierces bien réglées, et l'on en jugera sans doute comme je le fais si l'on veut s'appliquer à faire la même observation. J'ai encore découvert que cinq ou six personnes étaient toujours demeurées enroutées pour s'être fait saigner dans un rhume d'enrouement, sur quoi quelqu'un me dit que cela était dans un auteur de médecine, et que Valésius dit que si l'on se fait saigner étant enrouté l'on est en danger de perdre la voix. Je dis ceci pour faire remarquer que, contre les leçons de leurs maîtres, ils font saigner en toutes rencontres sans aucune exception. Et ce n'est pas seulement en celle-là mais en plusieurs autres qu'ils abusent de ce remède, non seulement hors de propos mais qui pis est avec grand péril.

J'ai vu guérir toutes sortes de fièvres au premier accès avec une certaine eau cordiale. J'ai vu aussi qu'autrefois les médecins étaient attentifs auprès de leurs malades pour observer les crises et les moments afin de prendre le temps où l'on peut faire les remèdes sans danger, et après en attendre quelque effet pour le réitérer ou le changer. Aujourd'hui, sans aucune application et sans rien examiner, ils ne font autre chose que saigner, jusqu'à ce que les malades meurent, ou qu'ils gué-

rissent avec une si grande faiblesse qui leur reste que si leur nature n'est pas assez forte ils n'en reviennent point ou il leur demeure des incommodités étranges. On peut bien juger que si j'ai vu un nombre innombrable de gens guéris par cette eau cordiale dont je parle, il y a quelque autre chose que les saignées qui guérit les fièvres et les maladies malignes. Cependant il n'y en a pas une où ils ne saignent, donnent de l'antimoine où ils se sont aussi entêtés en sorte qu'ils en donnent à toute heure comme de l'eau.

J'oubliais à dire qu'il n'y a plus personne qui ne croie que l'on peut vivre sans prendre des bouillons, et qu'ils brûleraient tout vifs s'ils ne se rafraichissaient le sang, encore que l'on soit bien piteux et bien flegmatique. Et personne ne remarque que l'estomac fait sa fonction en se resserrant après avoir pris la nourriture, et que les bouillons font un contraire effet en le relâchant et l'affaiblissant. Cependant plus on s'en trouve mal et plus ils redoublent les bouillons, qui sont toute leur ressource, car les médecins ne donnent plus que cela et pour nourriture et pour médicament.

Il n'y a pas longtemps que toutes ces modes n'étaient pas encore communes, et je me souviens de les avoir vu naître dans ma grande jeunesse, comme je l'ai déjà remarqué. En ce temps-là j'eus une dysenterie des plus fortes, et cette maladie là avait alors un grand cours. Un ancien médecin me traita sans me faire saigner une fois, en l'absence de mon médecin ordinaire lequel, à son retour, s'étant informé de quelle sorte on m'avait traitée, et ayant su que je n'avais pas été saignée, assura que je retomberais bientôt malade. Néanmoins je fus plus de dix ans sans avoir aucun mal. J'ai eu un médecin qui venait tout fraîchement de Montpellier (où cette corruption s'est mise depuis, à l'imitation de ceux de Paris) qui guérit une grande quantité de dysentériques abandonnés des médecins de Paris avec la seule thériaque. Je dis ceci pour faire voir que les remèdes chauds ne sont pas si méchants qu'ils s'imaginent pour les flux de ventre. Mais il semble qu'il y ait un charme dans leur esprit qui ne leur permet d'user d'autre chose pour les guérir que de la saignée et des rafraichissements.

Pour ce qui est de l'antimoine, ce remède est venu à la mode comme les robes, les jupes, les collets et les gants. Et pour en rendre l'usage plus fréquent, dès qu'un malade qui a la fièvre rêve le moins du monde, les médecins ne manquent pas à dire que c'est un transport qui se fait au cerveau, afin que cela leur serve de prétexte pour lui faire prendre de leur émétique ou saigner au pied. C'est donc une de leurs nouvelles inventions, car tout le monde sait que ce n'est pas une si étrange chose que de rêver quand on a la fièvre, qu'il y a plusieurs personnes qui rêvent pour la moindre émotion, que c'est un accident de la fièvre et de toutes sortes de fièvres qui arrive à presque tout le monde et qui n'est pas plus à craindre qu'il a été autrefois. Pour moi j'ai vu rêver beaucoup de gens dans la fièvre sans qu'on s'avisât de dire que ce fût un transport au cerveau, et j'ai ouï dire plusieurs fois d'un malade qui rêvait ayant la fièvre : c'est la fièvre qui le fait rêver. Mais on n'en tirait point de mauvais augure, et ce n'est que depuis quelque temps qu'on a fait un mystère de ces rêveries. Les médecins modernes ayant cru se rendre fort recommandables par cette nouveauté que l'on ignorait auparavant, on commence à en user aussi librement que si c'était de l'eau de la rivière. J'ai vu des religieuses qui me disaient qu'elles allaient prendre leur antimoine pour se préparer à prendre de la tisane purgative ! Autrefois l'on ne se servait de ce remède que lorsque tous les autres ne

faisaient aucun effet, et à cette heure on en donne en toutes rencontres. On a vu par ce remède des estomacs et des boyaux tout fondus et tout dissous, noirs comme de l'encre. Encore qu'on aime bien sa vie, on ne se guérit point de l'abus qui s'y fait. Il y a des médecins de la Faculté qui en sont tout coiffés et d'autres qui en sont détrompés. Mais les uns et les autres manquent à l'égard des fréquentes saignées et des rafraîchissements excessifs qui détruisent la nature, et en ce qu'ils n'ont aucune application à leurs malades parce qu'ils veulent faire trop de visites, ce qui est tout-à-fait contraire aux enseignements de leur Hippocrate qui était aussi désintéressé qu'ils sont avares et indifférents pour la vie des hommes.

Parmi les médecins d'aujourd'hui il ne se trouve plus ni civilité ni société. Je crois que la raison de cela est celle que j'ai déjà dite qu'il y a plus de cupidité où il y a plus de facilité à gagner, et qu'ils seraient bien fâchés d'avoir perdu du temps à converser et à conférer avec leurs amis et à rendre quelque civilité aux gens de leur connaissance, parce qu'on ne gagne point d'argent à ces occupations-là, et qu'ils n'ont point assez de temps et de vie pour l'employer à satisfaire leur cupidité. Ils pourront dire qu'ils l'emploient à l'utilité du public, mais, comme je viens de dire, c'est plutôt à sa destruction qu'à son utilité, puisqu'avec la fin qu'ils ont de guérir les malades ils en ont une autre qu'ils ne croient pas avoir, qui est celle de gagner, laquelle leur a fait renverser toutes les bonnes maximes de leurs Anciens et ruiner le corps humain au lieu de le maintenir en santé et de le guérir dans la maladie. J'ai vu autrefois d'excellents médecins qui avaient beaucoup de soin, d'attachement, et même d'amitié pour les personnes qu'ils traitaient. Mais il semble que la corruption du temps qui est dans tous les états en fait une plus grande dans celui dont je parle que dans tous les autres, et qu'en cette profession la maxime se trouve véritable que là où il y a plus de perfection la corruption y est aussi plus dangereuse. Car les médecins ayant un objet si noble, je veux dire la vie et la santé, pour lequel Hippocrate demande tant de vertus et de perfections, il semble que dans ces derniers temps ils se soient abandonnés à des abus et à des désordres d'autant plus grands qu'ils étaient plus obligés de les éviter et de pratiquer le contraire.

Il faut pourtant que je die que celui dont je me sers il y a plus de vingt ans est un fort homme de bien, très judicieux, capable d'un grand attachement et d'une grande amitié, et qu'enfin il est tel que si quelque médecin s'était pu sauver de la contagion du temps il n'en aurait aucune tache. Mais il est vrai qu'il saigne comme les autres. Pour moi il m'épargne un peu davantage parce qu'il a le jugement si bon qu'il a bien reconnu que cela m'était extrêmement contraire.

APPENDICE 8

Bibliographie critique des ouvrages de M. Hamon

1. — *Relation de plusieurs circonstances de la vie de M. Hamon, faite par lui-même, sur le modèle des Confessions de saint Augustin.* 1734. un vol. in-12, de 124 pages.

2. — *Recueil de lettres et opuscules de M. Hamon. Tome I^{er}, 1734, in-12, de 412 pages. A Amsterdam.*

Ce volume renferme 55 lettres. Elles sont sans date et ne portent pas le nom des personnes auxquelles elles sont adressées, et sont même parfois sans désignation précise de leur objet.

Mais voici quelques points que j'ai pu rétablir d'autre part :

— La 16^{me} lettre est écrite à M. de Luzancy et roule sur l'emprisonnement de M. de Saci en Mai 1666.

— La 39^{me} et la 45^{me} sont aussi adressées à M. de Luzancy.

— La 1^{re} parle d'un jésuite que ses confrères avaient enfermé dans un cachot, « en haine de la vérité. » (Vr. aussi « *Nouvelles ecclésiastiques* » de 1770).

— La 2^{me} est de 1661 sur la mort de la Mère Angélique.

— La 9^{me} est écrite à M. de Pontchâteau qui était alors à Orval.

— La 21^{me} à Arnauld sur la mort de Catherine Angélique Arnauld de Pomponne, décédée le 12 Avril 1676. Et l'épithaphe qui se trouve p. 554 et 555 du *supplément au Nécrologe* est presque la même chose que cette lettre.

— La 22^{me} à la Mère Angélique de Saint-Jean, sur l'exaltation de M. de Pomponne, fait ministre et secrétaire d'État en Septembre 1671.

— La 23^{me} à M. Drageville, neveu de M. Hamon, qui fut choisi pour être gouverneur du Duc de Lesdiguières. Ce seigneur, le dernier de sa famille, mourut très jeune, et M. Drageville a continué de demeurer à l'hôtel de Lesdiguières où il est mort. Il était uni à P. R.

— Les 49^{me}, 50^{me}, 51^{me} peuvent avoir été écrites à l'abbé d'Orval.

— La 55^{me} semble adressée à M. de Tillemont.

— Contient en outre 12 petits opuscules sur divers sujets.

3. — *Recueil de Lettres et Opuscules, Tome II. 1 vol. in-12 de 432 pages. Amsterdam 1734.*

Contient les opuscules suivants : 1^o Explication du psaume 29 *Exaltabo te*. 2^o Explication des huit béatitudes en latin, suivie d'une traduction française qui n'est pas de M. Hamon. 3^o Symbole en forme de prière. 4^o Prière à N. S. J. C. 5^o Diverses pensées sur quelques versets du 1^{er} chapitre de la 1^{re} Épître de saint Paul aux Corinthiens. 6^o Gémissement sur les maux de l'Église. 7^o Lettre où l'on fait voir que l'Eucharistie est une source de consolation. 8^o Prières à Dieu pour le jour de S^{te} Luce et de S^{te} Agathe. 9^o Extrait de la 85^{me} lettre, liv. 10 de S^t Ambroise.

4. — *Suite des Opuscules et Lettres de M. Hamon, qui n'ont point encore paru. 1 vol. in-12, 1770.*

Contient six écrits de M. Hamon, et le tout forme 129 pages.

Une lettre p. 178 et suiv. adressée aux religieuses de Port-Royal sur la persécution, se retrouve plus au long et sous un autre titre p. 440 et suiv. d'un volume de *Traité de piété* de M. Hamon publié en 1727. L'éditeur de 1770 suppose qu'elle a été écrite en 1662 au sujet de la nomination de M. de Marca ou de M. de Pérèfixe à l'archevêché de Paris, mais elle semble avoir été plutôt écrite en 1668 au sujet de la nomination de la sœur Dorothée Perdreau comme abbesse de P. R.

— Page 107 et suiv. dans la lettre sur la vie, la maladie et la mort de Charlot, jardinier de P. R. l'éditeur voit un fait surprenant d'ordre extra-naturel, alors qu'il s'agit au contraire des sollicitations faites à ce jeune homme par un des gardes qui se trouvaient alors à P. R. (Vr. notamment p. 115-116).

— La Lettre du 4 Février 1665, p. 127, est au sujet de la sœur Gertrude, qui avait signé le 24 Janvier, et semble écrite à Arnould qui était son directeur (M. d'Alibort, et non M. d'Olibert, car M. H. écrivait peu lisiblement. D'Alibort a été un nom de guerre de M. Arnould. De même l. 4 au lieu de Lyvedet lire Lyverdun, nom de guerre de l'évêque d'Angers.)

5. — *Apologia Ludovici Cellotii. Autore Alypio a S. Cruce. 1648. in-8°.*

Cet ouvrage est divisé en trois parties. Quoique M. Hamon n'eût alors que trente ans, il critique d'une manière solide et délicate un écrit du P. Cellot jésuite, publié en 1646, où ce religieux soutenait des idées qui furent condamnées au sujet de la hiérarchie. Le traité du P. Cellot avait fait beaucoup de bruit. M. Hamon le raille très finement.

6. — *Victor Lemovix ; 1644.* Petit poème en vers latins.

Dom Clémentecet donne à tort la date de 1648 à ce poème, ainsi que le titre de *Convivium Lemovix*.

Le livre avec le titre et la date que j'indique se trouve à la Bibliothèque nationale.

7. — *Lettre de Jérôme d'Anglefort sur la catholicité de Ratram.*

8. — *Relation de M. Hamon, médecin de Port-Royal, contenant quelques paroles remarquables de la Mère Angélique.*

Se trouve dans le tome III des *Mémoires pour servir à la vie de la Mère Angélique*, imprimés à Utrecht en 1742. Cette relation est du mois de Mars 1653. Elle est suivie d'extraits d'une lettre écrite à un ami peu de jours après la mort de l'abbesse (Août 1661) et qu'on trouve en entier au Tome 1^{er} des *Lettres et Opuscules* de M. Hamon (Lettre 2 p. 11.)

9. — *Recueil de divers traités de piété. Tome I, en 2 volumes in-12.* A Paris chez Guillaume Desprez. Le 1^{er} volume est paru en 1671, réimprimé en 1672 et 1675. — Le second volume parut pour la première fois en 1675. C'est Fontaine qui prit soin de l'impression du 1^{er} volume et Nicole du second.

— Les traités contenus dans le premier volume sont au nombre de sept : 1^o De l'amour de Dieu. 2^o De l'amour de nous-mêmes et du prochain. 3^o De l'amour des ennemis. 4^o De l'obligation d'annoncer la mort de J. C. pour édifier nos frères. 5^o De l'amour des souffrances pour servir l'Eglise. 6^o De l'obligation de souffrir pour achever ce que J. C. a commencé. 7^o De l'amour de la Croix de J. C.

Le 1^{er} traité de ce volume n'est pas de M. Hamon, il est probablement de la Mère Agnès.

— Le second volume du « Recueil des divers traités de piété » en contient quatorze.

10. — *Traité de piété, Tome II, A Paris, chez Guill. Desprez, 1689, in-8°.* Édition due à Nicole.

Contient un Traité de la prière continuelle divisé en quatre livres (649 pages).

Puis divers traités de la pénitence : de la pénitence des faibles, de la pénitence des forts, de la pénitence des pasteurs, de la pénitence abrégée, sentiments ^{de} pénitence, la pénitence toute comprise dans le 6^me verset du Psaume VI.

[Les traités de pénitence qui viennent à la suite de la Prière continuelle ont été réimprimés in-12 en 1734 chez Hérissant à Paris, avec d'autres traités de pénitence du même auteur.]

11. — *Traité de piété, Tome III.* A Paris, chez Guill. Desprez, 1689. Volume publié par Nicole, avec préface de lui sur l'usage et l'utilité des sens allégoriques. Contient le tableau des qualités et des devoirs des Pasteurs dans ce qui est dit par le Sage de la femme forte ; les maximes de la pénitence tirées des psaumes de David ; la pénitence des psaumes, ou les maximes de la pénitence tirées des autres psaumes.

[Les 2 derniers traités ont été réimprimés in-12 en 1734 à Paris. Puis un volume in-12 publié en 1737 chez Hérissant à Paris, contenait tous les traités ci-dessus des 2 tomes, sauf le traité de la prière continuelle et le tableau des devoirs des pasteurs.]

12. — *Explication du Cantique des Cantiques*, 4 volumes in-12. A Paris chez Jacques Estienne, 1708.

Revu et corrigé par Nicole. Longue préface de Nicole.

13. — *Pratique de la prière continuelle, ou sentiments d'une âme vraiment touchée de Dieu.*

Paris 1702, in-12, chez Guill. Desprez. Seconde édition en 1735 à Paris chez A. Deshayes. Ce livre diffère du *Traité de la prière continuelle* : il en est la suite et l'application. M. Hamon a mis à la fin du livre un « *Parallèle des remèdes de l'âme et du corps* ».

14. — *Traité de piété, composés pour l'instruction et la consolation des religieuses de Port-Royal*, à l'occasion des différentes épreuves auxquelles elles ont été exposées. Tome 1^{er}, 1 vol. in-12, à Amsterdam, chez Nicolas Potgiéter, 1727.

Dans l'avertissement qui est à la tête de ces traités se trouve la vie de M. Hamon tirée du Nécrologe, avec son épitaphe en latin et en français.

Ce premier volume contient les traités suivants :

1^o De la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on est menacé de persécution ou que le bruit court qu'elle n'est pas éloignée. 2^o De la séparation des personnes qui nous étaient utiles pour notre salut. 3^o De la privation du Sacrement de pénitence. 4^o Autre traité sur la confession. 5^o De la privation de l'eucharistie. 6^o De la dispersion ou séparation. 7^o De la privation de la messe. 8^o De la privation du viatique. 9^o De la privation de l'Extrême-Onction. 10^o De l'agonie. 11^o De la privation de la sépulture ecclésiastique. 12^o Que l'on ne doit jamais tant espérer en Dieu que lorsque tout paraît désespéré du côté des hommes. 13^o Qu'il ne sert de rien de s'approcher des sacrements, ou d'en être privé, même pour la cause de J. C., si l'on n'a d'ailleurs une solide et véritable piété qui seule est utile à tout.

15. — *Traité de piété, composés pour l'instruction et la consolation des religieuses de*

Port-Royal, à l'occasion des différentes épreuves auxquelles elles ont été exposées. Tome II, 1 vol. in-12, 1730.

Contient : 1^o De la simplicité qu'il faut garder dans la vérité. 2^o De la fin et de l'usage légitime de la puissance. 3^o Du respect et de la soumission envers les supérieurs, lors même qu'ils font des fautes. 4^o Du discernement de la vraie et de la fausse humilité. 5^o Traité de l'excommunication injuste.

[Le traité de l'excommunication injuste avait été composé par M. Hamon vers 1665, et imprimé à part avec une addition sur le même sujet en 1724, in-4^e].

16. — *Écrit touchant l'excommunication*, composé par M. Hamon vers l'an 1665, à l'occasion des troubles excités dans l'Église à cause du Formulaire, avec une addition sur le même sujet, in-4^e 1724.

C'est de cet écrit que nous parlons ci-dessus, car il a été réimprimé dans le Tome II des *Traité de piété* en 1730. L'Évêque de Marseille le condamna comme séditieux et impie par une instruction pastorale de 1738. A ce propos on lit dans les « *Nouvelles ecclésiastiques* » du 2 Septembre 1738, page 234 : « L'on connaît trop aujourd'hui M. de Marseille et M. Hamon pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucun détail sur cette censure. La réputation de l'auteur de ces excellents traités se suffit à elle-même contre un tel censeur. »

17. — *Ægræ animæ dolorem suum lenire cupientis pia in psalmum 118 soliloquia*.

Un vol. in-12 imprimé en Hollande en 1684, avec préface de Nicole sur la vraie spiritualité, et dédié par Nicole à M. de Nêercassel, évêque de Castorie.

— Cet ouvrage a été traduit en français et publié en un volume in-12 à Paris en 1685 sous le titre de *Soliloques sur le psaume CXVIII*. Selon Duret la traduction serait de M. de Pontchâteau, tandis que Goujet l'attribue au contraire à Fontaine ou à M. Le Roy.

— Nouvelle traduction française de cet ouvrage, par Goujet, en 1731, publiée à Paris chez Lottin sous le titre : *Les gémissements d'un cœur chrétien exprimés dans les paroles du psaume CXVIII*, avec des prières latines de M. Hamon traduites en français.

— Cette même traduction de Goujet a été réimprimée à Paris, chez Lottin, en 1733 avec ce titre latin : *Christiani cordis gemitus, seu ægræ animæ... etc.* et l'on y a joint des prières choisies de M. Hamon.

— En 1732 l'original latin de 1684 a été réimprimé chez Lottin, sous le titre : *Christiani cordis gemitus, seu Soliloquia, tomus primus, autore J. H., in quo continentur Ægræ animæ... etc.* Puis la même année, ayant recouvré plusieurs manuscrits de M. H. on a ajouté au précédent un second volume imprimé chez Lottin, sous ce titre : *Christiani cordis geminus, seu Soliloquia, autore J. H., tomus secundus, in quo continentur orationes diversæ spiritu verbisque Scripturarum et S. S. Patrum contextæ*. La traduction de ce second volume fut faite et publiée par Dom. Duret en 1740 (un vol. in-12 de 573 pages) sous le titre : *Entretiens d'une âme avec Dieu, qui comprennent un grand nombre de prières pleines de l'esprit des divines Ecritures et des Saints Pères et exprimées pour la plupart dans leurs propres paroles*. (Avi-

gnon, Paris Lottin). Ces prières avaient déjà paru en partie en 1702 sous le titre de *Pratique de la prière continuelle*.

18 — *De la Solitude*, un vol in-12, 1734.

Dans la seconde édition qui est de 1735 on a fait des divisions de chapitres tandis que dans la première édition le discours est suivi. De plus la seconde édition comporte des augmentations ainsi qu'une préface de Laurent Blondel.

Cet ouvrage est intitulé dans le manuscrit : *De la solitude des épouses*.

19. — *Principes de conduite dans la défense de la vérité*, par M. Hamon, avec des *Règles pour les temps d'épreuve et de persécution*, par M. Nicole, un vol. in-12 de 177 pages, 1734. L'écrit de M. H. avait été fait en janvier 1665 à l'occasion du formulaire. Il a été réimprimé en 1743 dans un *Recueil de divers ouvrages*.

20. — *Recueil de divers ouvrages, propres à instruire, consoler et affermir dans les temps d'épreuves et de persécution*, un vol. in-12, 1743.

Ce volume contient quatre pièces : 1^o La consolation véritable des épouses de Jésus-Christ, par M. Hamon, traité qui n'avait pas encore paru ; 2^o principes de conduite dans la défense de la vérité, par M. Hamon, avec des règles pour les temps d'épreuve, par M. Nicole. (Avait déjà paru, voir ci-dessus) ; 3^o Lettre sur la confiance et le courage qu'on doit avoir pour la vérité par M. Le Roi de Saint-Charles, abbé de Haute-Fontaine ; 4^o Enfin une quatrième pièce : Principes propres à affermir et à consoler dans les épreuves présentes.

Malgré le nom de M. Hamon qui figure dans ce livre, Dom Clémencet doute que les deux premières pièces du recueil soient du médecin de Port-Royal, et il croirait plus volontiers qu'elles sont de M. de Sainte-Marthe. Il ne reconnaît pas là le style de M. Hamon, et d'autre part il se fonde sur certains passages des pages 67, 68 et 140. Mais dit-il ce ne sont là que « des conjectures ».

21. — *Commentaire moral sur les Lamentations de Jérémie*, 1790, un vol. in-12 à Paris, chez Le Clerc.

Cet ouvrage est très rare et n'a pas été donné au public. M. d'Etemare en a seulement fait imprimer le premier chapitre en 1720 dans la 4^e colonne des *Hexaples* (Tome II, p. 226).

22. — *Explication de l'oraison dominicale*, un vol. in-12, 1738.

23. — Il a été publié en 1733, comme étant de M. Hamon, un vol. in-12 intitulé : *Instructions chrétiennes et morales sur les Sacrements*, etc... Mais « on ne reconnaît point dans cet ouvrage, quoique bon d'ailleurs, dit Dom Clémencet, le style de M. Hamon. »

24. — Le même Dom Clémencet, dans son histoire littéraire manuscrite, enlève à M. Hamon et attribue à M. de Saint-Cyran les *Pensées diverses sur les avantages de la pauvreté*, qui ont été imprimées en 1739 comme étant de M. Hamon, et il a raison car ces mêmes pensées se trouvent à la fin du 4^e volume des œuvres de Saint-Cyran (édition de 1679). M. Hamon les avait peut-être recopiées pour sa propre édification.

25. — *Relation de la mort de M. de la Rivière*, par M. Hamon. Est insérée dans *l'Histoire abrégée de la dernière persécution de Port-Royal*, publiée en 1750 (Tome III, p. 385-389).
26. — *Relation de la mort de M. Bouilli* (même Histoire, Tome III, p. 389-404).
27. — *Prière latine*, composée en 1666 par M. Hamon pour les Religieuses de Port-Royal, et tirée des paroles de l'Écriture et des Saints Pères. Elle est insérée dans le Tome 1^{er} des *Vies Édifiantes* pages 344, 345, 346. Le latin est suivi de la traduction française.
28. — *Lettres diverses de M. Hamon* :
- 1^o Lettre de M. Hamon à M. de Luzancy, du 3 décembre 1664. Contient le récit de ce qui se passa lorsqu'on envoya des archers avec des lettres de cachet pour enlever M. Hamon et divers personnages de Port-Royal. Cette lettre est imprimée dans la deuxième partie de la relation de la Mère du Fargis, prieure de Port-Royal des Champs : (Histoire des persécutions religieuses par elles-mêmes, in-4^o, 1753, pages 4 et 5).
- 2^o Lettre de M. Hamon à Fontaine. On ne connaît ces lettres que par la « Relation de la prison de M. de Sacy » par M. Des Loges (c. à. d. par Fontaine). Cette relation est imprimée dans le Tome IV des *Vies édifiantes des R. R. de P. R.*, pages 159-306 : Page 266, lettre de M. H. à Fontaine vers Pâques 1667 alors que M. de Paris avait refusé la communion pascale à Fontaine.
29. — *Divers* :
- 1^o Tome II p. 344, des *Vies édifiantes* : prière de M. Hamon.
- 2^o *Lettres de M. de Sainte-Marthe*, tome II, p. 371 et 372 : prières de M. Hamon.
- 3^o M. Fouillou, dans son catalogue de la Bibliothèque du roi, attribue à M. Guillebert et à M. Hamon l'ouvrage suivant : *Molinæ Collatorumque adversus doctrinam S. Augustini apparatus ad Nic. Cornet, sacræ facultatis Syndicum, auctore Paulo Romano*. [Joanne Guillebert et Joanne Hamon]. Imprimé en 1649, 44 pages in-4^o. Traite de la grâce et des cinq propositions.
- 4^o Voir les thèses médicales de M. H., appendice n^o 9.
- 5^o Dans un ouvrage paru en 1886, *Nouvelle biographie normande*, Oursel indique qu'un manuscrit de M. Hamon, intitulé *De l'Apocalypse*, était « conservé, paraît-il, dans la bibliothèque des ducs de Luynes à Dampierre. »

APPENDICE 9

Thèses de Médecine de M. Hamon

1. — Thèse *Obestne πολλαπλαζα felicitati ingenii* ? Le jeudi 12 Janvier 1645.
2. — Thèse *An deformitas sine morbo* ? Le jeudi 11 Janvier 1646.

3. — Thèse *An una bene valendi ratio mediocritas?* Le jeudi 8 Mars 1646.

4. — Thèse *An eunuchus monstrum?* Le jeudi 10 Janvier 1647.

5. — Thèse *An actio sine spiritu?* Le 6 Février 1659.

On a dit que dans cette thèse M. Hamon traitait énigmatiquement de la grâce sous des expressions de médecine.

6. — Thèse *An sana sanis?* Le 19 Février 1660.

On a dit que dans cette thèse M. Hamon avait renfermé, sous des expressions de médecine, la doctrine de la fréquente communion. Cette thèse et la précédente furent en effet soutenues pendant la chaleur des premières disputes sur le livre de Jansénius et sur celui d'Arnauld sur la Fréquente communion. C'est ce que nous apprend un manuscrit original de l'abbé de Beaubrun, ainsi qu'une lettre originale de M. Le Clerc, curé de Soizy, près Provins, du 13 Novembre 1680 à M. Feydau. Ce M. Le Clerc avait traduit ces deux thèses avec les applications qu'elles comportaient.

7. — Thèse *An ut reliqui potus, sic et aquæ, modus aliquis esse debet?* Jeudi 22 Mars 1685.

8. — Thèse *An in tanta multitudine medentium multi medici?* Le 30 Janvier 1687.

BIBLIOGRAPHIE

JEAN HAMON : Œuvres.

FONTAINE : *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, 2 vol. (Utrecht 1736).

Nécrologe de Port-Royal.

Supplément au Nécrologe de Port-Royal.

DU FOSSÉ : *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal* (Utrecht 1739).

RACINE : *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* (publié par M. Gazier).

Recueil d'Utrecht, (1740).

DE SAINTE MARTHE : *Lettres*.

MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD : *Lettres*.

Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal.

ARNAULD : Œuvres, tomes II, III, XXVI (Édition Paris-Lausanne 1775).

BESOIGNE : *Histoire de l'Abbaye de Port-Royal* (Cologne 1752).

BESOIGNE : *Histoire des quatre évêques*.

DOM CLÉMENCET : *Histoire générale de Port-Royal* (Amsterdam 1757).

SAINTE-BEUVE : *Port-Royal*.

BONAVENTURE RACINE : *Histoire ecclésiastique*, tome XI (1754).

GODEFROY HERMANT : *Mémoires*.

Manuel des pèlerins de Port-Royal, page 50.

MORERI : *Dictionnaire*.

HAZON : *Éloge historique de la Faculté de médecine* (1773).

HAZON : *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine de Paris* (1778).

BARON : *Histoire de la Faculté de Médecine. Quæstiones medicinæ in scholis Parisiensis agitatæ* (1752).

BARON : *Quæstiones medicinæ in scholis Parisiensis agitatæ pro actibus Vesperiarum, Doctoratus, et Regentiæ vulgo Pastellarix dictæ*.

Recueils des thèses de la Faculté de médecine de Paris.

DECHAMBRE : *Dictionnaire de médecine*.

P. LELONG, de l'Oratoire : *Bibliothèque historique de la France*, tome IV, p. 208 (1775).

QUÉRARD : *La France littéraire*, tome IV.

FRÈRE : *Manuel de bibliographie normande*.

HÆFER : *Nouvelle biographie générale*.

MICHAUX : *Biographie universelle ancienne et nouvelle*.

Biographie Didot.

Dictionnaire des sciences médicales.

DUBOIS (Abbé) : *Histoire de l'abbé de Rancé* (1866).

A. GAZIER : *Cœuvres (passim)*.

H. MOULIN : *Jean Hamon, médecin et l'un des Solitaires de Port-Royal*
(une plaquette de 14 pages. Paris 1884).

ANDRÉ HALLAYS : *Le pèlerinage de Port-Royal*.

DU ROZOIR : *Portraits des hommes utiles*, p. 301-306 (1837).

LE SENS : *Annuaire de la Manche* de 1884.

A. DE CHANTEREYNE : *J. Hamon*.

FLEURY (Lucien) : *Annales cherbourgeoises*, Avril 1899.

OURSSEL : *Nouvelle biographie Normande* (1886).

Nouvelles ecclésiastiques du 2 Septembre 1738, p. 234.

Journal des savants du 11 Septembre 1703.

Mélanges d'histoire et de littérature du P. D'Argone (Vigneul-Marville)
t. III, p. 330.

PAUL RENAUDIN : *Le Poverello de Port-Royal*, in « *Le Correspondant* » du
10 Avril 1921.

HENRI BRÉMOND : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*,
tome IV.

Comptes rendus de la *Société d'Obstétrique, de Gynécologie et de*
Pédiatrie de Paris, Année 1902.

NOË LEGRAND : *La galerie historique et artistique de la Faculté de*
Médecine de Paris (Paris 1903).

LANDOUZY et NOË LEGRAND : *Les collections artistiques de la Faculté de*
médecine de Paris, inventaire raisonné, par Noë Legrand, publié par
les soins de L. Landouzy (Paris 1911).

Dr LEMAZURIER : *Recherches sur la vie et les ouvrages de M. Hamon*,
1 plaquette de 15 pages (Versailles 1858).

Dr JULES ROGER : *Les médecins normands du XII^e au XIX^e siècle*
(Paris 1895).

Dr RENÉ FAUVELLE : *Les étudiants en médecine sous le grand roi*
(Thèse de Paris 1899).

Dr E. LE MAGUET : *Le monde médical parisien sous le grand roi* (Thèse
de Paris 1899).

D^r DEROCQUE : Jean Hamon, in « *Revue médicale de Normandie* » du 10 décembre 1900.

D^r CRUSSAIRE : *Un médecin au XVII^e siècle, le docteur Vallant* (Thèse de Paris 1910).

D^r HELME : *Presse médicale* du 21 Octobre 1911.

D^r RENÉ LE CLERC : *Un médecin mystique, J. Hamon* (Tome trente-deuxième des « *Notices, mémoires et documents* » publiés par la société d'archéologie, d'agriculture et d'histoire naturelle du département de la Manche.) 1 étude de 16 pages.

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale : Fonds français.

N^{os} 17.774 à 17.779

17.807 folio 32

24.079 du fol. 519 au fol. 871

17.044 à 17.058 inclus. Et notamment les n^{os} 17.052 fol. 108 ; —

17.053 fol. 19 et 39 ; — 17.054 fol. 360. — 17.055 fol. 121. —

17.056.

Commentaires manuscrits de la Faculté de médecine de Paris.

Bibliothèque Mazarine :

Histoire littéraire de Port-Royal, par Dom Clémencet, 6 vol. manuscrits. Legs Fougère, 4533-4539.

Bibliothèque de l'Université de Paris :

N^o 766, fol. 289 : Relation manuscrite de la mort de M. Hamon, par Dodart

N^o 801, fol. 90. — N^{os} 1265 ; 773.

Bibliothèque de l'Arsenal :

Fonds de la Bastille, carton 10.487 : Lettre de M. Eustace.

Autres fonds : N^{os} 7391 fol. 36. — 1239, manuscrit A, folio I.

Collection particulière :

Documents manuscrits.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE. — SON CARACTÈRE.

CHAPITRE PREMIER

<i>Enfance et Jeunesse (1618-1650).</i>	3
Au Collège.	
L'Étudiant en Médecine.	
Débuts du Médecin. — Conversion. — Entrée à Port-Royal.	

CHAPITRE DEUXIÈME

<i>A Port-Royal (1650-1659).</i>	15
Débuts à Port-Royal.	
Vie du Solitaire. Austérités.	
Vie du Médecin.	
Tentations.	
Hamon et de Retz. — Hamon et Racine.	

CHAPITRE TROISIÈME

<i>La Captivité à Port-Royal (1659-1668)</i>	31
Préparation à l'épreuve.	
L'Exil.	
Retour. Captivité. Vexations.	
Adversités pendant la captivité.	
Consolations.	
Hamon directeur de Port-Royal.	

CHAPITRE QUATRIÈME

<i>Les vingt dernières années (1668-1687)</i>	55
Voyage à Alet (1675) : Hamon et Nicolas Pavillon.	
Voyage à La Trappe (1677) : Hamon et de Rancé.	
Deux maladies graves (1679, 1682).	
Mort de M. de Saci (1684).	
Voyage à Paris (1685).	

CHAPITRE CINQUIÈME

<i>La dernière maladie et la mort de M. Hamon (1687)</i>	62
Le dernier voyage à Paris : thèse de J.-B. Dodart.	
La dernière maladie et la mort.	
Les funérailles. Regrets de Port-Royal.	
Ses épitaphes. — M. Hamon épitaphiste.	
Le portrait de la Faculté de Médecine. — Les gravures.	
Exhumation. — Cherbourg se souvient de M. Hamon en 1839.	

CHAPITRE SIXIÈME

<i>Le caractère et l'œuvre de M. Hamon</i>	80
Le Mystique.	
L'homme.	
L'œuvre et l'écrivain.	

DEUXIÈME PARTIE

LE MÉDECIN

I. — La Médecine au XVII ^e siècle	101
II. — L'École française — M. Hamon médecin hippocratique	103
III. — Naturisme et humorisme de M. Hamon	104
IV. — La pratique de cette doctrine	106
V. — Qualités qu'elle réclame du médecin, d'après M. Hamon	107
VI. — La science et l'expérience	109
VII. — La thérapeutique de M. Hamon	110
VIII. — M. Hamon médecin vitaliste	113
IX. — M. Hamon médecin chrétien	115
X. — M. Hamon médecin mystique	117

XI. — M. Hamon médecin janséniste	121
XII. — Le médecin des religieuses	123
XIII. — Le médecin des solitaires et des pauvres	128
XIV. — Le médecin des grands et des gens du monde	131
XV. — M. Hamon et la mort de Mazarin	134
Conclusion	135

APPENDICES

1. — Famille de Jean Hamon	141
2. — Victor Pallu	141
3. — Denis Dodart	142
4. — Philippe Hecquet	143
5. — Épitaphes composées par M. Hamon	144
6. — Iconographie de M. Hamon	144
7. — Discours de Mme de Sablé contre les médecins	145
8. — Bibliographie critique des ouvrages de M. Hamon	150
9. — Thèses de médecine de M. Hamon	156
Bibliographie	158

